La Bibliothèque Moderne

RAOUL MONTIS

"La Fiancée Boer"

MONTREAL :
DECARIE, HEBERT & BEAUCHESNE.
1608 Rue Notre-Dame.

PQ
2601
O47F53
1900

LA FIANCÉE BOER

CHAPITRE

I

Autour de la mine au repos maintenant, depuis que la nuit des tropiques était tombée d'un coup, succédant sans transition au plein jour, les hommes étaient couchés sous les tentes groupées en un petit camp, dont l'ouverture du puits faisait le centre. On distinguait confusément, dans la nuit, des wagonnets arrêtés sur leurs rails, des machines ayant l'aspect vague de bêtes apocalyptiques immobilisées au désert. Ces machines, destinées à l'extraction, au battage et au lavage de l'or, n'avaient pas encore

atteint, surtout autour des gisements exploités par des particuliers, les perfectionnements qu'elles ont acquis depuis aux mains des compagnies anglaises, habiles à combiner les moyens les plus puissants et les plus pratiques d'arracher au sol le précieux minerai, objet des plus ardentes convoitises de ce peuple britannique, sectateur fervent du veau d'or. Elles n'en avaient pas moins un aspect étrange et rébarbatif dans leurs masses sombres, avec les longs bras de leurs madriers, et l'enchevêtrement fantastique de leurs câbles, leurs larges roues sans cesse agitées pendant le jour et, à cette heure, inquiétantes encore dans leur tranquillité, à côté de l'orifice du puits de mine s'ouvrant dans le sol comme un chemin de tombe ou d'enfer.

Cependant les astres fulgurants s'étaient allumés, l'un après l'autre, dans le ciel, illuminant splendidement la terre australe. Mais nul des ouvriers ne songeait à jouir de ce spectacle incomparable devenu pour eux familier; et les deux Français, propriétaires et directeurs de la mine, Charles Marnier et Jean Mimerel, ayant pris leur large part du travail du jour, accablés par la bonne fatigue d'une besogne utile accomplie, s'étaient couchés, eux aussi, tout comme leurs hommes, sous la tente un peu plus spacieuse dont ils partageaient tous deux l'abri.

Brisé par l'effort trop longtemps soutenu, Charles Marnier, qui avoisinait la cinquantaine, dormait déjà profondément, mais Jean, en dépit de sa jeunesse et de la lassitude de ses membres, les yeux encore ouverts dans l'ombre, songeait à la France et à sa vie passée.

Qui aurait reconnu, dans ce chercheur d'or dé-

jà hâlé par le soleil d'Afrique, le jeune oisif élégant et noceur que le tout-Paris de la finance avait vu, comme ses pareils, gaspillant le temps et l'argent, et se lassant à la poursuite du plaisir pour n'atteindre que l'ennui. Lui même s'étonnait de se voir là, sous ce ciel embrasé, au milieu de ces vastes solitudes, assujetti à un travail de manœuvre et se sentant plus joyeux et plus dispos, plus intéressé à l'existence qu'il ne l'avait jamais été, au milieu de son luxe ancien et de sa prétendue vie de plaisir.

C'est que Jean Mimerel n'était pas précisément fait pour cette existence stupidement vaine à laquelle les circonstances, plus que sa volonté propre, semblaient l'avoir voué. Une éducation fausse, avec la complicité de la fortune, avait fait de lui un oisif. Son père étant M. Mimerel, le banquier bien connu, aux millions authentiques, il allait de soi que le jeune homme ne devait rien faire en ce monde que s'amuser. Il était soi-disant employé dans la banque paternelle, mais M. Mimerel, qui aimait à faire ses affaires tout seul, en dehors de son héritier, ne lui donna jamais une part sérieuse et réelle dans l'administration de sa maison. Les rôles lui paraissaient dans la famille très nettement tracés : i, chercher des combinaisons pour gagner tous les jours plus d'argent; sa femme et sa fille, aller dans le monde et faire des toilettes pour le dépenser; son fils, s'amuser. Et Jean s'amusait : il allait au Bois, il allait au cercle, il allait ailleurs... Il faisait courir des chevaux, perdait cent louis au baccarat, il menait en un mot la grande vie, la vie stupide et déprimante, la vie misérable des snobs. Mais, comme il y a-

vait quelque chose en lui, quelque chose de solide dans son intelligence et d'élevé dans son cœur, cette vie lui pesait étrangement. Il savourait, dans son amertume affreuse, l'ennui d'exister, la honte de se sentir ici-bas inutile, c'est-à-dire malfaisant. Il avait envié plus d'une fois, en traversant Paris dans son équipage élégant, l'ouvrier qui travaillait en chantant au sommet d'un échafaudage, le professeur se hâtant vers son cours et jusqu'aux petites couturières, un instant entrevues par la porte ouverte de l'atelier, appliquées à leur ouvrage et babillant ensemble en tirant l'aiguille. Ces humbles avaient à ses yeux une dignité que lui ne possédait pas et, dans leur existence, un principe d'activité qui leur faisait trouver les heures courtes, ces heures si vides et si lourdes à traîner pour lui, le privilégié, c'est-à-dire le paria, mis en dehors de la sainte loi du travail! Et pourtant, jamais encore, il n'avait su prendre la résolution courageuse de s'arracher à son milieu et de rompre avec ses habitudes misérables.

La catastrophe qui, brusquement, s'abattit sur sa famille, le tira de sa torpeur. Une catastrophe banale, certes! un krach retentissant dont la commotion violente, qui produisait des ruines nombreuses, vint ébranler le crédit du banquier. Déjà, sans que personne, le sût encore, pas même les siens, surtout pas les siens, les affaires du père de Jean étaient embarrassées. Cette existence de riches à Paris, dans le grand monde ou la haute banque, est un gouffre où les plus belles fortunes s'engloutissent... Les toilettes de madame et de mademoiselle, les

fêtes nombreuses données dans l'hôtel, pendant trois saisons de l'année, dévoraient avec une effroyable voracité les centaines de mille francs. Les coûteuses folies de Jean, qui en faisait tant qu'il pouvait pour essayer de se distraire et tromper son désœuvrement, s'ajoutaient au passif. Bref, comme une muraille de façade, imposante et solide en apparence, mais qui est invisiblement lézardée, la situation du banquier craquait secrètement par bien des endroits. Le contre-coup de la débâcle de son confrère, qui l'atteignait directement, fit tout crouler. Et ce fut l'histoire ordinaire de ces chutes retentissantes auxquelles le monde sans cœur et sans pitié accorde une attention de quelques jours, distraite et dédaigneuse. Puis, sur la famille déchue, comme sur l'homme tombé à la mer, le flot se referme et toute trace s'efface du naufrage de ces malheureux ou de ces imprudents, dont la place est bientôt prise par de nouveaux venus dans le cercle où on les avait adulés tant que la prospérité leur avait souri!

Mais ce qu'il y a de plus amer pourtant, ce n'est pas cette infidélité du monde, ni son dédain, ni son prompt oubli, ni même le bruit humiliant de la chute qui, dans le premier moment, retentit presque à l'égal d'un scandale.

Ce qui est le plus affreux, le plus intolérable à supporter pour ces rois de l'argent dépossédés tout à coup, ce sont les détails douloureux et mesquins de la pauvreté, la marche à pied dans la boue, une fois les équipages vendus, la robe de petite bourgeoise remplaçant le costume signé du grand couturier, le chétif appartement à un étage élevé où quelques meubles familiers,

rachetés comme des épaves de la vente publique, contrastent par leur fraîcheur et leur style avec les pièces étroites tendues de papier vulgaire... Et l'économie qu'il faut apprendre, les privations auxquelles il faut s'accoutumer — dure accoutumance!

— La femme du banquier se montra totalement accablée par ce revers inattendu. Intelligence futile, esprit léger en dépit de la maturité de l'âge, caractère dont une prospérité trop constante avait énervé les ressorts, Madame Mimerel ne trouvait en elle aucune ressource pour réagir. Elle ne savait que gémir et se lamenter, et ajouter au désarroi général en donnant aux siens le pénible spectacle de sa défaillance.

La jeune fille apparut plus vaillante. Son courage était un peu fait de l'insouciance naturelle à la jeunesse et de l'ignorance où elle était encore des terribles significations de ces mots de ruine, de gêne, de pauvreté qui, pour la première fois, retentissaient à ses oreilles. Elle parlait de travailler pour vivre, et bien qu'on se demandât de quoi pouvaient être capables, hélas! ses jolis doigts fuselés, son attitude réconfortait un peu les deux hommes, que le découragement pusillanime de l'épouse et de la mère troublait péniblement.

Ils voyaient le fond terrible de la situation, et se disaient que c'était à eux de déployer une énergie virile pour la surmonter et livrer vaillamment, pour les deux femmes, la lutte contre l'adversité.

Le banquier ne s'était pas abandonné lui-même; il n'avait pas eu la tentation de la lâcheté suprême, le coup de revolver dans la tem-

pe pour s'évader de la ruine et laisser les difficultés pendantes à plus faible que lui. Non, c'était une nature bien trempée et bien équilibrée. Il était tombé, beaucoup par la faute des autres, un peu par la sienne..... Eh bien! il se relèverait, voilà tout, il rebâtirait l'édifice de sa position effrondée. Par quels moyens, avec quelle aide, il ne le savait pas encore... mais on arrive presque toujours à pouvoir ce que l'on veut à condition de le vouloir avec le calme, l'énergie et la persévérance à toute épreuve.

Sur ces entrefaites, un parent éloigné de la famille Mimerel, demeuré pour elle l'ami des mauvais jours, qui était allé déjà une première fois au Transvaal et en avait rapporté une fortune, vint trouver le banquier et son fils. Célibataire et n'ayant rien qui l'attachait beaucoup en Europe, il ressentait, disait-il la nostalgie des vastes prairies de l'Afrique australe et de cette vie du chercheur d'or si captivante et si remplie d'émotions. Pour lui, certes, il se trouvait assez riche, et c'était pour le plaisir de haut goût du métier de pionnier et de "peggeur" qu'il désirait retourner dans ce pays des fièvres et des convoitises :

— Donnez-moi Jean, mon cousin, dit-il au banquier, si toutefois le jeune homme se sent assez de tempérament pour m'accompagner ; je connais plus d'un riche gisement d'or et je crois pouvoir vous promettre, si votre fils veut sérieusement me seconder, le prompt rétablissement de votre fortune...que dis-je?pour peu que la chance nous favorise, une situation supérieure encore à celle que vous avez perdue.

Jean accepta avec enthousiasme la proposi-

tion de Charles Marnier. Malgré l'énervement produit en lui par ses habitudes mondaines, il se retrouva jèune pour sourire à la vie d'aventures qui s'offrait à lui. Le but à atteindre, c'est-à-dire le relèvement de la fortune des siens, réveillait tout ce qu'il y avait au fond de sa nature de généreux et de bon, et les courses hasardeuses dans les pays nouveaux du Transvaal, la recherche ardente et patiente de l'or — cet or qui allait être la rançon du bonheur des siens — jusqu'à la dure existence que son parent lui avait décrite, le campement aux abords des puits, le travail rude sous un climat brûlant ou pluvieux, les dangers à courir dans l'âpre dispute des parcelles du sol où gît le métal souverain, tout ce mirage enflammait son imagination et faisait naître en lui des aspirations inconnues. Il allait donc se rendre utile à ceux qu'il aimait et il allait échapper à la banalité écœurante et nauséabonde de cette vie d'oisif qu'il avait menée jusqu'ici. Jean se prenait à bénir tout bas la catastrophe financière qui l'avait arraché à ce milieu de débauche élégante et de snobisme, pour faire de lui un homme de courage et d'action.

Et maintenant le rêve était devenu réalité. Jean se trouvait au Transvaal, en plein peggage de l'or, souriant à la peine du travail manuel, aux nuits passées sur la dure, et se laissant envahir, lui aussi, par cette fièvre de l'or qui gagne tous ces aventuriers acharnés à sa recherche. Charles Marnier, possédant, grâce à sa fortune, les moyens d'agir largement, avait acquis, pour son compte personnel, des terrains qu'il savait devoir renfermer de riches gisements

aurifères. Il avait engagé toute une troupe de Cafres pour creuser les puits et procéder à l'extraction et à la préparation du précieux minerai. Lui-même mettait la main à la besogne et Jean l'aidait, plein de fougue et d'entrain, se sentant redevenir un autre homme, régénéré par le travail.

Peu à peu, ce présent meilleur et le passé désavoué se confondirent et Jean, perdant la notion distincte des choses, glissa dans le sommeil, le sommeil générateur de forces nouvelles pour l'œuvre à reprendre le lendemain !

CHAPITRE

II

Une année a passé : Charles Marnier et Jean Mimerel se disposent aujourd'hui à quitter la mine pour aller passer quelques mois en France. Ils laissent à la tête de leurs ouvriers une sorte d'ingénieur d'origine anglaise qui a toujours inspiré à Jean une insurmontable antipathie, mais dans lequel Charles Marnier a confiance et qui d'ailleurs est seul capable en l'absence des deux Français d'administrer l'exploitation et de diriger les travaux. Un contremaître cafre, expert à stimuler le zèle de ses compatriotes et à veiller de près aux détails de la besogne, devait seconder William Knig dans sa tâche.

Les deux hommes indispensables allaient d'abord conduire le convoi formé par les deux européens, leur bagage et leur escorte hors des chemins dangereux qu'il fallait traverser avant d'arriver au port d'embarquement.

Déjà commençait le branle-bas du départ : les bœufs étaient attelés aux chariots sur lesquels on chargeait les piquets et les tentes. L'un de ces lourds véhicules, placé au centre, contenait les effets personnels de Charles et de Jean et, chose autrement précieuse, la moisson d'or opulente qu'ils avaient récoltée en cette année de séjour.

Le convoi partit, nombreux et pittoresque, à travers la solitude des prairies sans routes où la trace informe laissée par d'autres chars formait l'unique sentier. Tantôt les roues se trouvaient engagées dans des ornières profondes et il fallait les en retirer à grand'peine, tantôt les bêtes avançaient malaisément sur l'herbe à certains endroits plus haute et plus drue ; et il s'agissait de seconder leur effort en poussant avec vigueur par derrière les chariots entravés. Les hommes et les animaux peinaient et suaient ensemble sous les morsures d'un implacable soleil africain.

Bientôt l'aspect du paysage changea : le convoi s'engageait dans des régions tourmentées où le chemin étroit côtoyait à gauche des rochers à pic, et à droite l'abîme, au fond duquel une rivière, aux allures de torrent, roulait ses flots désordonnés tout couverts d'écume. Cet endroit de la route était dangereux à donner le vertige ; un faux pas des bœufs aurait fait dévaler les chariots et leurs conducteurs à travers le précipice qui allait aboutir à la rivière. Charles Marnier avait l'habitude de cette terrible route ; Jean était jeune, insouciant et brave ; mais l'un et l'autre, quoi qu'ils pussent faire, sentaient leur cœur battre à coups plus

pressés. Ils gardaient à l'extérieur cependant l'attitude impassible et froide nécessaire pour en imposer aux noirs. Les deux Français se tenaient au centre de la petite troupe, William Knig venait derrière eux. Les trois hommes n'étaient pas encore descendus de cheval, malgré le danger de mort que pouvait leur faire courir le moindre écart de leurs montures ; mais ils avaient soin de maintenir leurs bêtes au pas des bœufs qui traînaient les chariots, au pas des hommes qui suivaient à pied.

Cependant le contre-maître cafre s'était rapproché de l'ingénieur anglais et se dressait tout près de lui, contre le poitrail de son cheval. Dans un souffle à peine perceptible au milieu du grincement des roues et du piétinement des bêtes sur la route cahoteuse, accompagnée par le mugissement énorme et saccadé du torrent, le nègre fit monter ces mots à l'oreille tendue de l'uitlander :

— Sir, si nous faisions l'affaire ici, dites?

L'Anglais eut un soubresaut sur sa selle. Mais sans se tourner vers celui qui venait de lui parler, il articula sur un ton contenu :

— Tu es fou, Jack! ou tu veux que nous allions tous boire à la rivière!

— Bah! répondit l'autre, toujours sur le même ton, vit qui vit et meurt qui meurt, comme dans toute bataille. Moi, je n'ai peur de rien. Vous ne voulez pas, Sir?

L'autre martela un juron anglais et dit au noir avec une certaine rudesse :

— Non, écarte-toi, te dis-je... Plus tard quand il y aura moins de danger. Attends mon signal et tiens-toi prêt seulement à obéir.

Lesbruits de la caravane et la grande rumeur du torrent avaient couvert les paroles énigmatiques et menaçantes, et ni Charles Marnier ni Jean Mimerel n'avaient senti dans le vent l'aile du pressentiment, cet oiseau de mort, venir frôler leurs tempes et faire frémir leurs cœurs.

On sortit enfin de la gorge périlleuse; et la caravane, tout à l'heure si étroitement resserrée entre le rôcher et l'abîme. put de nouveau se répandre à l'aise dans le " Veldt ", la grande étendue des prairies, verte comme l'oasis et vaste comme le désert.

La nuit vint, brusque et subite comme toujours, mettre fin à la longue étape de cette journée. Certes! il eût été plus agréable de se reposer aux heures chaudes du midi et de marcher à la fraîcheur nocturne, mais les chemins étaient trop incertains et trop difficiles pour pouvoir être parcourus dans l'obscurité; et mieux valait camper dès la tombée de la nuit, pour repartir en hâte au lever nu soleil.

Les tentes furent bientôt dressées et les lanternes allumées promenèrent sur l'herbe leurs petites clartés tremblotantes, pareilles à des vers luisants, tandis que là-haut les étoiles éclosaient une à une, fleurs de lumière dans le champ sombre du ciel.

Pendant que les hommes dételaient les bœufs, ôtaient leur harnachement aux chevaux et laissaient paître en liberté les pauvres bêtes lasses, les deux Français se retirèrent sous leur tente et se mirent en devoir de partager leurs provisions.

— Eh bien, mon cher Jean, dit Charles Marnier, ne t'avais-je pas prévenu que c'était une

belle vie pleine de saveur et d'émotions intenses que cette vie du chercheur d'or!

— D'autant plus intéressante, cette vie, cousin, qu'elle côtoie souvent la mort d'assez près.

— Comme le chemin où nous étions aujourd'hui côtoie l'abîme? Je le crois!... Et tu as eu peut-être... comment dirais-je bien!... tu as eu peur, mon jeune héros?

— Peur? Vous dites très mal au contraire! Fi! le vilain mot, la vilaine chose : Peur? ah! non, certes, non... Mais seulement cet émoi de la bête humaine, ce léger effarement de l'être physique qui accélère les battements du cœur, fait passer sur la peau un léger frisson de fièvre et devant les yeux l'éblouissement passager du vertige... en un mot ,la volupté de choix du danger faite d'une légère douleur et d'une intense joie...

— Je vois, garçon, que le mineur et le pionnier n'ont pas tué en toi le dilettante.

— Ils ontcréé l'homme d'action et le travailleur, cousin, et si je ne craignais de paraître cruel envers les miens en parlant ainsi, je dirais que le banquier Vilmont a bien fait de faire faillite et de ruiner mon père pour me mettre dans la nécessité de faire ici-bas quelque chose d'utile.

— Tu as le droit de penser ainsi, alors que tu as reconquis pour les tiens une fortune, car nous revenons riches de cette première campagne. Ton père va pouvoir reprendre le maniement des affaires, ta mère et ta sœur leur vie mondaine, et toi, mon Jean, le jeu, le Bois, les courses?...

Le jeune homme eut un geste d'aversion, presque de dégoût.

— Tout plutôt que cela, cousin. Je préfère revenir au Transvaal avec vous ; et j'aimerais mieux y passer ma vie entière à chercher l'or, habitant sous la tente et couchant sur la dure, que de retomber dans le vide horrible et la stupidité nauséabonde de mon existence passée.

Charles Marnier saisit la main du jeune homme et la serra chaleureusement.

— J'aime à t'entendre parler ainsi, mon enfant ; ce sont des sentiments qui te font honneur ; et je me réjouis d'avoir contribué à te les inspirer en t'emmenant ici avec moi.

Cependant leur repas frugal était achevé depuis quelques instants et ils allaient s'envelopper de leurs manteaux pour se coucher à terre et chercher le sommeil, lorsque, dans le silence, des clameurs confuses s'élevèrent et deux détonations retentirent coup sur coup. Charles et Jean sautèrent sur leurs armes et s'élancèrent hors de la tente. A la clarté vague qui tombait des étoiles et au scintillement des lanternes courant dans la nuit, les deux hommes virent qu'un combat se livrait autour des chariots. Sans aucun doute, leur petite troupe était attaquée par des malfaiteurs qui voulaient s'emparer de l'or qu'ils transportaient. Mais quels étaient ces bandits?Charles Marnier qui n'en était pas cependant à sa première alerte de nuit en ce pays de dangers et de surprises, ne pouvait encore s'en rendre compte. Les agresseurs seulement lui paraissaient être en petit nombre et il pensa qu'en se mettant résolument, Jean et lui, à la tête de leurs hommes, ils viendraient

aisément à bout des voleurs d'or. Mais il fallait d'abord se concerter pour organiser la défense avec l'ingénieur Knig et le Cafre Jack, nègre à la force herculéenne, au courage brutal, qui savaient probablement déjà l'un et l'autre de quelle nature était le péril. Charles Marnier appela d'une voix forte qui domina les bruits de la lutte :

— William! Jack!... tenez bon : nous voici!

Aussitôt deux ombres surgirent aux côtés de Charles et de Jean. Celui-ci éleva sa lanterne à la hauteur de leurs visages et reconnut l'Anglais et le Cafre ; mais il saisit sur leurs physionomies une expression d'ironie sinistre qui lui fit voir aussitôt des adversaires dans les deux hommes que son parent croyait encore ses alliés. Charles Marnier dont la confiance subsistait tout entière et qui ne songeait qu'à organiser la défense contre l'attaque imprévue dont lui et les siens étaient victimes, leur demanda vivement :

—Eh bien, qu'est-ce donc?à qui avons-nous faire?

— Vous avez affaire, dit cyniquement William, aux compagnies anglaises que je représente et qui réclament l'or recueilli dans la mine indûment exploitée par vous.

La stupeur de M. Marnier fut aussi grande que s'il avait vu un animal familier se changer sous sa caresse, en une bête des bois prête à mordre et à dévorer. Indigné par la longue duplicité de cet homme et l'impudence aveclaquelle il se découvrait tout à coup, il lui répondit avec véhémence :

— Tu en as menti, misérable! Je suis en règle

avec les compagnies anglaises et c'est pour ton compte que tu travailles, c'est pour toi que tu veux nous voler notre or! Eh bien, voyons, si tu pourras, malgré nous, en devenir le maître'.

Et, le geste aussi prompt que la parole, Charles dirigea son revolver vers la poitrine de l'Anglais, pressa la détente... Mais au même moment, un être agile et féroce s'élançait sur M. Marnier, le terrassait et lui enfonçait un long couteau dans la gorge. Jean n'avait pas eu le temps d'intervenir pour défendre son parent. Fou de désespoir, il se jeta sur le nègre et voulut décharger contre lui à bout portant son propre revolver. Mais il sentit à son bras droit comme un coup de latte violent et sec, tandis qu'un grand froid envahissait le membre rendu soudain inerte. Un nouveau coup l'atteignit au front; il chancela, ses yeux se voilèrent, puis Jean roula sur l'herbe sanglante et la nuit se fit en lui.

CHAPITRE

III

C'est une ferme isolée sur le Veldt, au toit peu élevé, aux bâtiments vastes, largement peuplés de serviteurs et de troupeaux. L'habitation des maîtres s'élève en face de la porte charretière, à l'autre extrémité de la grande cour où se remue tout un petit monde, le petit monde domestique de nos fermes de France, mais ici plus nombreux, et prenant ses ébats à travers des chariots prêts à être attelés, des instruments de labour attendant la main du travailleur, de hautes meules de paille dressées par endroits, tout cela affectant un désordre pittoresque, quelque chose comme la marque de la besogne excessive et hâtée à laquelle les bras unis des maîtres et des serviteurs ont peine à atteindre Et cet ensemble, dès le premier abord, donne l'impression de la vie en pleins champs, la belle vie simple et laborieuse, la vie normale de l'homme, telle que Dieu la fi tau commencement.

Le soleil, qui vient à peine de se lever et déjà embrase l'horizon, éclaire d'une lumière joyeuse tous ces objets divers, mais non disparates, allume des éclairs au tranchant des faulx, donne un air de vie à ces monstres verts ou couleur d'ocre accroupis à terre, immobiles, qui sont des machines agricoles au système très perfectionné, met des diamants de feu dans les mares où vont s'ébattre et boire les volatiles aux pieds palmés, tandis que les coqs, parmi la troupe remuante des poules, lustrent du bec leurs plumes vertes et rousses et lancent vers le soleil bienfaisant leur chant triomphal du matin.

Mais la porte de l'habitation des maîtres s'est ouverte et une jeune fille se montre sur le seuil. C'est une apparition de beauté saine et vigoureuse, en qui l'énergie et la grâce s'unissent d'une charmante façon... Elle porte une jupe courte aux couleurs vives, une vareuse flottante à peine serrée à la taille et ses cheveux châtains sont emprisonnés dans un foulard de soie rouge. Elle tient de sa main gauche son tablier replié, gonflé du grain qu'elle destine aux hôtes de la basse-cour. Déjà tous ces petits yeux l'ont aperçue, toutes ces petites pattes se hâtent, et, chantant, criant, battant des ailes et se bousculant, le menu peuple emplumé se presse autour d'elle. Quelques favoris volent sur ses épaules, et la jeune fille rit en leur distribuant le grain à pleines poignées.

Alors, de l'intérieur de la maison, une voix d'homme appelle :

— Margaret!

— Me voici, grand-père...

Et, laissant retomber son tablier d'où s'échap

pent ,es dernières graines, elle rentre avec empressement dans l'intérieur de la maison.

La salle commune, où Margaret vient de pénétrer, est une vaste pièce au plafond bas, aux solives noires, ayant pour plancher la terre battue. Les deux fenêtres ouvertes laissent entrer à flots l'air et le jour. De vieux meubles : une grande armoire, un buffet et deux bahuts curieux par leur antiquité et par leurs ébauches de sculptures, venus d'Europe sans doute, il y a cent ans, ornent cette pièce étrange, dont une énorme cheminée occupe le fond. Des crampons de fer attachés au chambranle soutiennent, couchés en travers et étagés au-dessus l'un de l'autre, trois fusils. Plus haut que cette panoplie, sur le crépi de la muraille, noirci par la fumée, une simple lithographie sans cadre, clouée au mur par de simples pointes : le portrait du président Krüger. Au-dessous, trois photographies représentant trois jeunes gens coiffés du large chapeau boer, le fusil à l'épaule, l'étui à cartouches en bandoulière. A quelques pas de la cheminée, près d'une fenêtre opposée à celle de la cour et qui donne sur un jardin plein de légumes et de fleurs, cultivé à la mode hollandaise, un vieillard à large barbe blanche, à physionomie énergique, est assis dans un fauteuil de bois sculpté.

La jeune fille s'est avancée vers lui, souriante, mais il y a dans son attitude, à force de soumission et de respect, presque de la timidité.

— Vous désirez, grand-père?...

Le vieillard tourne les yeux vers elle; et l'expression de son visage naturellement sévère, presque rude, semble s'adoucir et se nuancer

d'un attendrissement secret. Il garde néanmoins en lui parlant le ton d'autorité qui décèle la toute-puissance du chef de famille, incontestée et absolue dans ces pays neufs.

— Margaret, tu vas monter à cheval et aller jusqu'aux pâturages de Varnep voir si les serviteurs cafres veillent convenablement sur le bétail et si tout va bien. Le vieux Hans t'accompagnera.

—Hans est malade, grand-père; il n'a pu se lever aujourd'hui.

— Alors, tu iras seule, ma fille. Il y avait des bêtes atteintes de l'épidémie, la semaine dernière... J'avais dit qu'on envoyât un messager nous porter des nouvelles et personne n'est venu... Ce nouveau chef des bergers ne me paraît pas très bien entendre son devoir, je me verrai forcé de le remplacer. En attendant, il faut surveiller par nous-mêmes, c'est-à dire par toi, ajouta-t-il d'une voix plus triste, puisque moi je ne peux plus.

— Je vais partir, grand-père, se hâte de répondre le jeune fille, comme pour faire diversion à l'impression pénible devinée. Le temps de seller ma jument...

— Et le temps de manger aussi, ma fille... Prends des provisions pour la journée, et puis hâte-toi le plus possible afin d'être de retour avant la nuit.

Toujours gracieuse et mesurée dans ses mouvements, Margaret fit ses préparatifs de départ, prit son repas frugal et alla s'occuper de faire seller sa bête. Puis elle apparut dans la salle vêtue d'une robe sombre, qui n'était pas tout à fait une amazone mais pouvait en tenir lieu;

un petit chapeau de paille, garni d'un simple ruban, était posé sur ses cheveux; elle tenait une cravache dans sa main nue.

— Prends aussi le revolver, dit tranquillement le vieillard.

Cela paraissait tout simple à cet homme du Veldt d'envoyer seule sa petite-fille à une grande distance, à travers les prairies solitaires, et de la faire se munir d'une arme pour parer aux dangers possibles de la route. Tels sont l'esprit et les mœurs de ce peuple où la femme comme l'homme, est tenue d'avoir le cœur viril. Et la jeune fille, si vraiment femme par la grâce, le charme et la beauté, trouvait, elle aussi, la chose toute naturelle et ne ressentait aucune des inconscientes terreurs et des hésitations effarouchées qui auraient assailli une Européenne en pareille circonstance et lui auraient fait au moins réclamer l'appui d'un protecteur ou d'un compagnon.

Mais le personnel de la ferme était surchargé de besogne à cette époque de l'année, chacun avait sa tâche et les bras étaient à peine assez nombreux. Le vieux serviteur qui, d'ordinaire, accompagnait Margaret et n'était plus bon qu'à ce service, se trouvant ce jour-là souffrant, le grand-père ne songea pas un seul instant à détourner l'un des travailleurs de sa besogne pour le donner comme guide à sa petite-fille, tant il était selon les mœurs du pays et l'éducation virile de Margaret de s'en aller ainsi seule, sur sa douce et fidèle cavale, là où les besoins de la ferme l'appelaient.

Au moment où elle allait passer le seuil et monter sur sa bonne jument, qui l'attendait

dans la cour toute sellée, elle revint sur ses pas comme une personne qui a oublié une chose essentielle dont elle tient à s'acquitter. Elle s'approcha vivement du vieillard et lui dit :

— Grand-père, voulez-vous que je roule votre fauteuil dans le jardin?

— Non, rapproche-moi un peu plus de la fenêtre seulement.

Elle poussa adroitement, tout contre la croisée ouverte, le fauteuil de l'infirme, dont la vue se reposait avec complaisance sur les tulipes opulentes ou les roses couleur de neige ou couleur de sang, plus vigoureuses et plus largement épanouies sous le soleil africain qu'elles n'auraient pu l'être au milieu des brouillards hollandais. Puis, Margaret mit à la portée du vieillard une petite table sur laquelle reposait un grand livre à la reliure usée, la Bible où, quotidiennement, le vieux Boër lisait. La jeune fille alla ensuite décrocher de la place où elle reposait une pipe en porcelaine de respectable dimension, dont le fourneau était agrémenté de soie verte et jaune à pompons assortis, et la présenta à l'aïeul. La figure du rude patriache s'éclaira d'un sourire. Il caressa doucement les cheveux de Margaret et, d'une voix où vibrait une émotion de tendresse, il lui dit :

— Merci, mon enfant... vavite et reviens bientôt.

Un instant après, la jeune Transvaalienne était en selle et chevauchait au galop de sa bonne jument en plein air, en pleine prairie, en pleine ivresse d'énergie et de liberté,

CHAPITRE

IV

Elle cheminait ainsi depuis une heure ou deux peut-être à travers ces solitudes d'un aspect si étrange et si pittoresque, sentant vaguement la poésie de cette course à travers ce décor. Elle avait coutume des expéditions de ce genre, obligée de remplacer, dans la surveillance générale, le vieillard que son infirmité attachait au logis. Sa bonne jument Thylda connaissait le chemin aussi bien qu'elle et courait, légère, sur l'herbe, docile à la main aimée qui la guidait. Et Margaret presque rêveuse, bien que la rêverie ne hante guère ces natures de femmes viriles et bien équilibrées, se laissait emporter ainsi entre le ciel bleu et la terre verte, lorsqu'elle fut tirée tout à coup de cette sorte d'assoupissement moral par un mouvement brusque de sa monture, La jument s'était arrêtée court et, plantée sur ses quatre pieds, elle tremblait et

refusait d'avancer. Margaret, surprise, abaissa son regard perdu dans le vague et poussa un cri de saisissement et d'angoisse. La terre autour d'elle était piétinée comme si elle avait été le théâtre d'une lutte; des traces fraîches de roues et de pieds d'animaux, des trous où l'on avait dû assujettir les piquets des tentes, prouvaient qu'une troupe en marche s'était arrêtée en cet endroit. Mais la halte s'était évidemment terminée d'une manière tragique, car deux corps d'hommes inanimés étaient étendus côte à côte sur l'herbe, au milieu d'une large mare de sang à moitié coagulé.

Margaret, jeune fille et toute seule en face d'un pareil spectacle, n'éprouva pas la terreur qu'une femme d'Europe à son âge et dans une pareille situation eut infailliblement ressentie. Bien que son émotion fut très vive, elle ne perdit pas la tête un seul instant et ne pensa qu'à chercher les moyens de secourir les deux malheureux, s'il restait encore en eux quelques vestiges de vie. Ces hommes, certainement étrangers au Transvaal, portaient le costume des uitlanders et Margaret pensa qu'ils étaient Anglais. Mais, bien qu'elle eut été élevée dans une haine patriotique contre les oppresseurs nés des Boers, cela n'altéra en rien la pitié qui s'était éveillée en elle et son désir de venir en aide aux victimes. Elle était déjà descendue de cheval et, courageuse, mettait la main tour à tour sur la poitrine des deux moribonds, des deux morts peut-être... Mort! le plus âgé l'était sans doute, car Margaret, avec un léger frémissement, retira toute glacée la main qu'elle avait appuyée sur lui. Mais au cœur du plus jeune, elle

crut sentir un léger battement. Elle dénoua la cravate, ouvrit la chemise et parvint à introduire entre les dents serrées quelques gouttes d'un cordial dont elle portait toujours un flacon sur elle dans ses courses, en cas d'accident. Mais le blessé ne fit pas un mouvement et Margaret pensa que le plus pressé était d'aller appeler du secours. Elle se remit en selle et, flattant l'encolure de sa jument, lui disant d'une voix douce les mots dont l'intelligente bête avait l'habitude et qu'elle entendait parfaitement, Margaret se dirigea à une allure aussi vive que possible, vers le campement, maintenant peu éloigné, où se tenaient les serviteurs cafres avec les troupeaux que son grand-père l'avait chargée d'aller inspecter. Une rivière coulait au bas de la colline où paissaient les bêtes autour des cabanes primitives construites pour les bergers. Margaret prit avec elle plusieurs serviteurs, de l'eau, du lait, des claies préparées pour sécher les ,aitages et qui pouvaient à la rigueur servir de civières et revint avec ce cortège auprès des deux corps ensanglantés. Ils étaient là toujours immobiles au milieu de la grande étendue de verdure, dans ce lit de pourpre où le soleil mettait des reflets tragiques.

Les serviteurs cafres s'empressèrent de relever les deux corps et de les étendre sur les civières improvisées. Ils n'avaient que le temps, en allant à pied, chargés de ces lourds fardeaux de regagner avant la nuit la ferme.

Margaret, élevée dans la religion de l'hospitalité si profondément empreinte au cœur et dans les mœurs du peuple boer, croyait bien ne

pas déplaire à son aïeul en faisant transporter sous son toit les malheureux étrangers. Elle prit les devants à l'allure rapide de sa jument afin de prévenir le vieillard et de préparer à l'avance ce qui était nécessaire pour recevoir ces tristes hôtes et secourir, s'il en était temps encore, celui qui paraissait conserver un reste de vie.

Le grand-père fut tout surpris de voir Margaret revenir avant l'heure à laquelle il l'attendait. Elle lui raconta la rencontre dramatique qu'elle avait faite en route et fit son récit non pas avec l'effarement et l'excitation nerveuse qu'une Française aurait mise à raconter un pareil événement, mais avec l'énergie calme qui était au fond du caractère de cette enfant incarnant bien en elle ce qu'il y a de meilleur dans la race forte dont elle était issue.

Le vieillard parut d'abord vivement intéressé, puis une ombre passa sur son front, sa physionomie prit une expression d'invincible répugnance et il demanda :

— Ce sont des Anglais, sans doute?

— Je le pense, répondit Margaret, car ces malheureux étaient évidemment des chercheurs d'or Les traces d'une lutte autour de l'endroit où reposaient leurs corps semblent témoigner qu'on les a assasinés pour s'emparer de leur butin.

Devant l'air de mécontentement de l'aïeul, elle ajouta, un peu interdite :

— Etes-vous fâché, grand-père, que j'aie donné l'ordre de les transporter ici?

— Non, certes, mon enfant; nous sommes chrétiens et tenus comme tels de faire du bien à nos pires ennemis. La maison du bur-

gher est ouverte à tous ceux qui ont besoin de secours. Prépare ce qu'il faut et envoie l'un des domestiques à la ville chercher un médecin.

La nuit tombait quand le funèbre cortège pénétra dans la cour de la ferme, ce [illegible] marche avait été lente et difficile, pour [illegible] orteurs de ce double fardeau humain. Les torches qui s'allumèrent soudain, promenées aux mains des serviteurs de la maison dans le vaste courtil, donnaient à cette scène un aspect étrange et lugubre.

Les hommes qui portaient les brancards où les deux uitlanders étaient couchés, traversèrent la salle commune pour les déposer dans la chambre voisine qui était celle du vieux burgher et qu'il cédait à ses malheureux hôtes. Devant les deux corps sanglants, Erasmus se découvrit, mais ses sourcils demeuraient froncés et une sorte de colère se mêlait à la pitié dans le regard qu'il attacha sur les deux visages exsangues.

Cependant, quand les deux infortunés chercheurs d'or furent étendus sur les couchettes rudimentaires qui avaient été dressées pour eux dans cet appartement, l'infirme y fit pousser son fauteuil et il aida Margaret et les serviteurs dans leurs tentatives d'ailleurs vaines pour les rappeler à la vie.

Le médecin n'arriva qu'au matin avec le domestique qui l'était allé quérir, car la ville la plus voisine était éloignée de la ferme de plusieurs milles. Le docteur ne put que confirmer, pour le plus âgé des deux hommes, la vérité pressentie par Margaret dès les premiers moments de la rencontre : celui-là était mort de-

puis la nuit précédente et les Cafres n'avaient transporté qu'un cadavre à travers l'immensité du Veldt. Quant au jeune homme, il gardait encore ce faible souffle de vie que Margaret avait surpris en lui, là-bas dans la plaine sanglante. Le médecin s'occupa tout d'abord à le faire revenir à lui. Pendant plus d'une heure il employa dans ce but tous les moyens indiqués par la science. Enfin, la bouche s'étant ouverte dans un soupir douloureux, le docteur fit avaler au blessé quelques gouttes d'un cordial énergique. Les paupières de Jean battirent, il ouvrit les yeux et regarda autour de lui d'un air égaré. Des mots mal articulés vinrent à ses lèvres :

— Mon cousin, Charles!... où êtes-vous?...

On avait déjà rejeté le drap sur le visage du mort, de peur que son compagnon, en reprenant ses sens, ne l'aperçut. Mais les paroles du jeune homme demeurées inintelligibles pour Margaret et pour le médecin, avaient été comprises du vieux burgher qui s'écria d'un air de joie:

— C'est un Français!

Toute ombre avait disparu de son visage et sa physionomie loyale et grave n'exprimait plus que la compassion et l'hospitalité cordiale.

Le malade, terrassé par la faiblesse, avait re fermé les yeux et ne parlait plus.

— Le sauverons-nous, docteur? interrogea Margaret, avec la pitié naturelle à la femme sous tous les climats.

— Peut-être... sa blessure n'est pas mortelle, mais il a perdu beaucoup de sang.

Un peu plus tard, Jean se débattait dans les ardeurs de la fièvre et les visions incohérentes du délire.

CHAPITRE

V

Jean Mimerel s'éveilla un matin comme tout brisé par la fatigde d'un sommeil agité. Un rayon de jour frappait son visage, Il ne reconnut pas le lit étroit sur lequel il était couché ni la chambre vaste et nue dans laquelle il se trouvait. Il voulut soulever sa tête et s'appuyer sur le coude pour examiner les objets autour de lui, mais un étourdissement le prit, son regard se voila, il se sentit envahir par une faiblesse étrange et retomba lourdement sur l'oreiller.

Les rêves qui l'avaient hanté pendant cette nuit démesurément longue dont il sortait, allaient-ils encore s'abattre sur son chevet et tourbillonner devant ses yeux, pour le faire passer de nouveau par des phases sans nom d'angoisses et d'enchantement? Sans doute.. car il lui semble que la porte s'ouvre et qu'une belle jeune fille, qu'il a toujours aperçue au milieu

des scènes ensanglantées ou des scènes familiales auxquelles il était mêlé, entre en ce moment et s'approche à pas légers de sa couchette. Il reste sans mouvement pour ne pas faire envoler la vision, mais, de ses yeux entr'ouverts, il la contemple ou plutôt l'examine.

C'est bien elle, telle qu'il l'apercevait quand ses songes enfiévrés le ramenaient aux abords de la mine où il se revoyait aux côtés de Charles Marnier, dirigeant le personnel cafre, et considérant, avec un intérêt vivement excité, les bennes qui remontaient des entrailles de la terre pleines du minerai largement mêlé d'or. . Elle encore, comme elle lui apparaissait au milieu de la mêlée sanglante où Charles Marnier tombait de nouveau, le grand couteau de Jack plongé dans la poitrine, à la lueur scintillante des lanternes, aux cris farouches des complices des deux assassins mettant en fuite les nègres restés fidèles... Elle enfin, dont il apercevait le pur et calme visage à côté de ceux de sa mère et de sa sœur, quand les caprices de son délire le ramenaient en France auprès de ceux qu'il aimait.

Il la voyait maintenant, mais sans aucune fantasmagorie autour d'elle, dans sa robe d'indienne pâle à petites fleurettes bleues, ses cheveux châtains relevés derrière la nuque, sans aucune recherche de coquetterie, belle surtout d'une beauté d'âme qui lui remontait au front, tout son visage exprimant l'intérêt et la pitié, tandis qu'elle se penchait sur lui, anxieuse... Sa lucidité lui revenant peu à peu, Jean sentit que cette présence à ses côtés était maintenant une réalité et non plus une illusion de rêve. D'une voix très faible, à peine perceptible, il lui demanda :

—Qui êtes-vous?

Marguerite perçut à peine le son et ne comprit pas les paroles, mais elle se réjouit en voyant le malade qui si longtemps s'était débattu contre la mort, reprendre enfin connaissance et, dans sa langue natale, elle lui dit :

— Vous allez donc mieux?

Il ouvrit tout à fait les yeux, et fit un effort visible pour rappeler à lui quelques lambeaux de sa mémoire, puis, dans la langue rude des Boers, qu'il avait apprise dès son arrivée au Transvaal, il lui répondit :

— Oui, merci..... Vous avez été bien dévouée pour moi; mais qui êtes-vous donc et où suis-je?

La jeune fille, heureuse de pouvoir s'entretenir avec le malade dans la langue du pays, se mit à lui parler très doucement :

— Vous êtes à Ferme-Elise, chez le burgher Erasmus Pontvallier, dont je suis la petite fille. Vous avez été blessé, mais vous voilà hors de danger maintenant. Demeurez tranquille, ne vous agitez pas; nous veillons sur vous.

Mais le souvenir de Charles Maunier lui revenait dans une grande angoisse, il demanda :

— Mon compagnon..., où est-il?...

La jeune fille, élevée par son austère aïeul dans la droiture et l'horreur du mensonge, hésita un instant. Mais, cependant, redoutant de causer une émotion trop douloureuse à ce malade qui reprenait à peine le sentiment de l'existence, elle lui répondit évasivement :

— Il est parti; ne vous inquiétez pas de lui.

Mais Jean eut une contraction amère des lèvres et des larmes montèrent à ses yeux, car il achevait de se souvenir.

— Hélas! dit-il, je sais bien que Charles ne serait pas retourné en France sans moi. La mémoire me revient : je vois encore le misérable noir enfonçant son couteau dans la gorge de mon pauvre cousin! Mademoiselle, vous essayez de me tromper par commisération; dites-moi la vérité : mon compagnon est mort.

Le visage de la jeune fille se couvrit d'un voile de tristesse, mais elle ne sut pas dissimuler davantage et fit un signe affirmatif.

Le coup fut trop fort pour le blessé, qui venait d'ailleurs de se fatiguer d'une manière excessive, en parlant aussi longuement. Il blêmit et perdit connaissance

Une rechute s'en suivit; la fièvre s'empara de nouveau du jeune homme et nécessita des soins redoublés. Puis, sa jeunesse aidant, il triompha de cette seconde crise et s'achemina peu à peu vers la convalescence.

Ce fut alors que Jean comprit la réalité entière de sa situation. Cet or qui devait relever la fortune de ses parents et pour lequel il avait quitté la France, cet or fatal, qui avait coûté la vie à Charles Marnier, leur avait été à tous deux entièrement dérobé par la main des assassins. Le jeune homme se trouvait aussi pauvre qu'au départ et, pour longtemps encore, incapable de recommencer la vie d'aventures du peggeur, car il faut, pour ce rude et dangereux métier, être en possession de toutes ses forces, et la double blessure reçue, et les longues semaines de fièvre qui en avaient été la conséquence, laissaient Jean dans un état de langueur dont il lui faudrait un assez long temps pour se relever.

Dès qu'il put tenir une plume, il écrivit à ses parents à qui, hélas! il eût voulu donner de meilleures nouvelles, et que son silence de deux mois devait vivement angoisser; il leur apprit la catastrophe sanglante où Charles Marnier avait trouvé la mort et lui, Jean, la ruine.

... Mais il se remettrait à l'œuvre dès que sa santé serait suffisamment rétablie, il retournerait vers la mine usurpée, arriverait bien à faire valoir son droit, fallut-il mettre le revolver à la main, selon les mœurs sauvages encore en usage dans ce farouche Eldorado... " En attendant, ajoutait-il, vous pouvez être pleinement rassurés sur mon compte. J'ai trouvé l'hospitalité la plus généreuse dans une ferme boer, chez un vieillard infirme, un magnifique burgher à barbe blanche, et sa petite-fille s'est faite pour moi la plus dévouée des gardes-malades. Leurs soins qui m'ont sauvé de la mort, m'amèneront, j'espère, à la guérison complète et je pourrai, en quittant leur toit, recommencer ma tâche de chercheur d'or, entreprise pour vous rendre l'opulence, mes chers aimés. "

Tandis que la lettre anxieusement attendue par les parents de Jean allait leur apporter des révélations si douloureuses, le jeune homme, en dépit de tant de causes de tristesse, goûtait le bien-être physique et moral de la convalescence, à côté de ces étrangers devenus ses bienfaiteurs et ses amis.

Le vieux Boer trouvait toute simple sa conduite généreuse à l'égard de cet Européen, tant l'hospitalité est en honneur parmi ce peuple malheureusement hérétique, mais chrétien dans l'âme, et profondément empreint des principes de

justice et de charité puisés dans l'Evangile. Erasmus qui, d'abord, avait froncé les sourcils à la pensée que les deux blessés apportés sous son toit devaient être desAnglais, avait senti ses préventions se changer en sympathie dès qu'il avait reconnu dans le jeune homme un Français. Il s'était ensuite attaché à son hôte en raison même des services qu'il lui avait rendus et des soins de tous les instants que, dans les premières semaines de son séjour à la ferme, l'étranger avait coûtés à Margaret, l'enfant bien-aimée du burgher.

Aidée du vieux Hans, le serviteur qui l'accompagnait d'ordinaire dans ses courses et lui était tout particulièrement dévoué, ainsi que d'une femme de confiance, en service depuis plus de vingt ans dans la maison et qui s'entendait à panser les blessures, Margaret avait rempli auprès de Jean la mission d'une habile et douce sœur de charité. L'aïeul lui-même avait voulu prendre sa part de la tâche commune. Il avait souvent fait rouler son fauteuil d'infirme dans la chambre où reposait Jean et, depuis que le jeune homme était entré en convalescence, des conversations de plus en plus longues s'établissaient entre eux.

Le maître de Ferme-Elise, toujours mal disposé d'instinct à l'égard de ces chercheurs d'or de toutes nations, ces uitlanders qui sont venus troubler l'existence paisible et la simple et grande vie agricole des Boers, ne cacha pas ce sentiment au jeune homme qu'il s'étonnait de voir, à son âge, possédé de cette soif des richesses, qui avait déjà été si fatale et à lui, et surtout à son malheureux compagnon. Jean devait trop

à son hôte pour ne pas lui expliquer les raisons de sa conduite avec une entière franchise.

Il lui confessa son existence passée si vide, si indigne, si misérable, au milieu du luxe et de la vie oisive... Puis le coup de foudre de la ruine, la proposition que lui avait faite son cousin Marnier, la joie avec laquelle il l'avait acceptée non seulement dans l'espoir de rendre à ses parents la fortune perdue, mais encore parce qu'il voyait, dans cette vie aventureuse vaillamment enbrassée, le moyen de se reconquérir lui-même, de devenir l'homme qu'il aurait dû être, de se renouveler par le travail et les dangers afrontés.

Erasmus secouait la tête :

— N'importe! Vous avez beau dire : ce n'est pas bon pour l'homme cette recherche enfièvrée des richesses. Dieu prescrivit à Adam de déchirer le sein de la terre pour lui faire produire le pain et non pas pour lui arracher l'or.

Jean n'attaquait jamais de front les idées du vieillard, toujours élevées et droites dans leur principe, mais souvent trop absolues et rendues un peu étroites par l'influence d'un protestantisme rigide. Mais le jeune homme avait trop de respect pour l'âge et le caractère du burgher, il lui devait surtout trop de reconnaissance, pour se permettre une opposition qui aurait pu offenser Erasmus, habitué à exercer sur tous ceux qui l'entouraient une autorité pleinement reconnue par eux. Ce caractère à l'antique, tout d'une pièce, était pour le jeune homme un sujet d'observation curieuse. En comparant ce burgher énergique, esclave de sa conscience et ignorant tous les compromis, avec les hommes sans

consistance et sans conviction, énervés par le bien-être et corrompus par la fortune, au milieu desquels Jean avait vécu, il se sentait pris d'une estime mêlée de surprise et confinant à l'admiration.

Jean, qui maintenant commençait à se lever, passait des heures très agréables dans le jardin cultivé à la mode hollandaise, à côté du vieillard que la vue des fleurs apaisait. Margaret montrait de temps en temps, au milieu des verdures transparentes, son visage souriant et grave dont la fleur de jeunesse ne redoutait ni le voisinage des roses éclatantes, ni celui des tulipes aux altières couleurs. Et rien que de la voir ainsi passer, se rendant à ses occupations diverses, c'était une douceur pour l'aïeul, un charme profond pour le convalescent.

Celui-ci reprit bientôt des forces et commença à parcourir la ferme, en admirant l'installation si bien entendue et le fonctionnement pittoresque et régulier. Il sut bientôt que si l'impulsion générale était [illegible] par le vieil Erasmus de son fauteuil d'in[illegible], Margaret était le bras qui exécutait, l'œil qui surveillait, la petite main ferme et douce qui faisait mouvoir ces rouages multiples et délicats dont le jeu, bien combiné, réalisait la bonne administration de la ferme. Il s'étonna, lui, le Français, habitué jusqu'ici à considérer la femme sous les traits de la parisienne du grand monde, riche, oisive, et parfaitement incapable de tout travail sérieux, il s'étonna de constater des aptitudes semblables chez une toute jeune fille. Il la comparait à sa sœur Armande, peu près de l'âge de Margaret, mais quelles oppositions, mais quel

abîme entre ces deux enfants de deux civilisations différentes; et combien l'éducation reçue par la jeune Boer lui avait donné un sens plus vrai de la vie!

Il accompagnait maintenant Margaret à la laiterie, au verger, aux étables, s'amusait à jeter avec elle le grain aux volatiles avides et querelleurs. Il regardait fonctionner les lourdes machines agricoles avec des étonnements de parisien, ignorant tout de la culture et de l'existence des champs.

Et — chose étrange! — Jean se prenait à goûter cette existence rustique. Était-ce un effet de la convalescence qui enveloppe d'un prisme très doux les choses extérieures? Ses journées s'écoulaient agréables et toujours courtes, dans la ferme pleine du mouvement et du bruit du travail.

Les heures intimes du soir, qui réunissaient autour de la lampe dans la salle commune le vieux Boer, Margaret et Jean, étaient pleines d'intimité douce et s'écoulaient trop rapides au gré du jeune homme. On se couchait assez tôt à Ferme-Elise, et, avant l'heure du repos général, à un signal donné, tous les serviteurs se rendaient dans la salle. Le maître, grave comme celui qui exerce un sacerdoce, lisait à voix haute quelques versets de la Bible et récitait la prière du soir. Jean, bien qu'il fût fort tiède en matière religieuse, savait que, comme catholique, il ne devait pas se joindre à cette prière; mais cette scène quotidienne ne le touchait pas moins. Il admirait le recueillement sévère du vieillard, l'expression doucement pieuse de Margaret, l'attention et l'attitude respectueuse des

pauvres Cafres. Il goûtait aussi la surhumaine beauté des divines Ecritures éclatant malgré tout à travers la traduction guindée et parfois peu fidèle des auteurs protestants.

Le jeune homme en vint à faire un retour sur lui-même et à éprouver quelque honte de se montrer si peu religieux en présence des manifestations de la foi de ses hôtes. Comme répondant à la pensée qui s'éveillait, confuse en lui, Margaret lui demanda un jour avec un mélange d'audace et de timidité naïve:

— Monsieur Jean, est-ce que vous ne priez jamais?

Le jeune homme se sentit rougir. Si un pareil reproche lui avait été fait par une jeune fille catholique, il l'aurait accueilli en souriant, songeant qu'elle était dans son rôle de femme en faisant la convertisseuse. Venant d'une protestante, l'observation le toucha vivement. Il sentit qu'il eût été de son devoir de porter plus haut le drapeau du catholicisme devant ces dissidents, comme il s'efforçait de porter haut le drapeau de la France devant ces étrangers. Contraint de s'avouer à lui-même qu'il avait failli, il le confessa simplement à Margaret :

— La vie que j'ai menée jusqu'ici, la vie futile et dissipée des jeunes gens de mon monde, ne porte guère à la prière... Au fond, tout au fond, je suis croyant, miss Margaret. J'ai été élevé par des prêtres dont je n'ai point oublié les enseignements...

Etdès ce moment, chaque soir, lorsque Jean s'était retiré dans sa chambre, il se mettait à genoux sur la terre nue et reprenait l'habitude d'enfance de réciter le "Pater" et "l'Ave."

CHAPITRE

VI

Plus Jean se mêlait à la vie de Margaret et entrait dans l'intimité de la jeune fille, plus il se sentait pris au charme de cette nature étrange, primitive, originale et forte. Comme on explore un pays nouveau et encore imparfaitement connu qui réserve à chaque pas de nouvelles découvertes, Jean cherchait à pénétrer de plus en plus cette âme et plus il allait au fond, plus il s'intéressait à ce qu'il y découvrait, d'élevation morale et de pensées ingénues. Margaret était toute droiture, sincérité, franchise, fidélité simple et courageuse au devoir. Son intelligence était solide et la jeune Boer s'était assimilé facilement les choses qui dès son enfance lui avaient été enseignées. Mais dans l'éducation austère qu'elle avait reçue et dont l'influence du protestantisme avait un peu rétréci l'horizon, une lacune existait. L'esprit de Margaret exclu-

sivement appliqué aux choses positives n'avait pas été orienté vers ce monde de la littérature et de l'art où l'âme évadée par moment des mesquineries de l'existence quotidienne, se meut à l'aise et goûte les joies les plus délicates d'ici-bas.

Ce n'est pas que la jeune fille fut réfractaire au charme qui se dégage, sous toutes les latitudes, de la terre et du ciel, de l'azur et des champs. D'ailleurs elle avait été nourrie depuis ses premières années de la lecture de la Bible et quelle main humaine peut empêcher la plus sublime et la plus large des poésies de jaillir du texte divin même mutilé, et d'arriver à l'âme par quelque endroit!

Ce qui manquait à Margaret, c'était la connaissance des littératures profanes et des formes séculaires de l'art. Mais elle était à l'égard de ces choses pareille à celui qui porte un bandeau sur les yeux, mais non pas telle que celui qui est aveugle. Elle ignorait parce qu'on ne lui avait pas enseigné, mais sûrement elle était apte à goûter et à comprendre, et Jean pensa que ce serait pour lui un rôle très doux d'évoquer devant elle le beau idéal comme une création nouvelle, pour la surprendre et la charmer, et mettre leurs deux âmes en une communion plus étroite.

Il avait déjà essayé de lui apprendre un peu de français et s'étonnait de la facilité avec laquelle Margaret s'initiait à notre langue; on eût dit chez elle le ressouvenir d'un langage oublié plutôt que l'étude ardue d'un idiome nouveau. Jean profitait maintenant de tous les instants de liberté de la jeune fille pour rendre ses

leçons plus fréquentes et les progrès étonnants de son élève l'encourageaient étrangement. N'ayant pas sous la main de livres de littérature français, il lui récitait des fragments de poésies restés dans sa mémoire, lui en faisait pénétrer le sens et comprendre les beautés. Margaret les retenait aisément et se plaisait à les répéter à Jean, avec la naïveté charmante d'une écolière fière de montrer à son maître que ses enseignements lui ont profité. Mais par un scrupule exquis de délicatesse bien digne d'un honnête homme et d'un hôte loyal, les vers que Jean Mimerel apprenait à Margaret ne parlaient jamais d'amour...

Tout cela se passait indifféremment durant le jour, lorsque Jean accompagnait la jeune fille dans les départements variés de la ferme, et le soir, en présence de l'aïeul, au cours de la brève veillée. Un soir Jean, pensant qu'un poème biblique serait mieux goûté par la jeune fille, commença à lui réciter quelques strophes du "Booz endormi," de Victor Hugo, qu'il se rémorait presque en entier.

La jeune fille écoutait, captivée, et, chose étrange, l'aïeul lui-même paraissait attentif.

Jean poursuivait lentement, articulant les mots d'une manière très distincte :

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.
Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Jean fut interrompu par Erasmus qui, d'une voix où l'on sentait trembler un peu d'émotion, lui dit :

— Pardon, redites-moi cette dernière strophe.

Jean recommença les quatre vers; mais, à sa grande surprise, le vieillard se mit à les répéter après lui, dans un français dont la prononciation n'était pas trop défectueuse. Puis il dit, toujours en français :

— C'est beau, c'est très beau!

Et comme le regard de Jean, fixé sur lui, exprimait un étonnement croissant :

Cela nous surprend, reprit-il dans son idiome ordinaire, de me voir comprendre et parler un peu votre langue. C'est que mon père me l'avait apprise tout enfant, car nous sommes d'origine française et mon nom même a dû vous le révéler. Or, toutes les traditions de famille ont été fidèlement conservées chez nous.

Le premier de mes ancêtres qui avaient embrassé la Réforme, Erasme Pontvallier, émigra en Hollande lors de la révocation de l'Edit de Nantes, avec ses deux fils. Le cadet fut le bisaïeul de mon père. Celui-ci vint s'établir plus tard dans l'Afrique du Sud. Nous avons toute cette généalogie fixée dans de vieux parchemins, car les autres branches de la famille sont éteintes et nous sommes restés seuls en possession de ces papiers.

Sur un mouvement de vive curiosité de la part de Jean, il ajouta :

— Veux-tu les apporter, Margaret?

La jeune fille alla vers la grande armoire et, prenant au trousseau qu'elle portait une clef ancienne, ouvrit le battant; puis elle fit jouer

le ressort d'un tiroir intérieur et y prit un portefeuille qu'elle vint poser sur la table devant son aïeul. Le vieillard en tira une liasse de parchemins jaunis qu'il déplia lentement et plaça sous les yeux de son hôte.

Jean commença à déchiffrr les textes de ces curieuses pièces. La première datant du règne de Henri IV était l'acte de mariage d'Erasme Pontvallier avec demoiselle Marie-Marguerite des Etangs, mariage accompli par-devant messire Thomas Londès, curé de la paroisse Saint-Baudile, à Nîmes...

Et comme Jean, déchiffrant avec peine l'antique écriture à demi-effacée, en était à ces lignes, le vieux Boer expliqua :

— Ce fut seulement trois ou quatre années après son mariage qu'Erasme Pontvallier passa à la religion nouvelle...

— Sa femme était demeurée catholique, ajouta Margaret.

Le vieillard eut un léger froncement de sourcil, mais sa petite-fille ne s'en aperçut pas et elle poursuivit :

— Nous avons autre chose de la même époque et précisément un souvenir de cette Marie-Marguerite Pontvallier des Etangs. .

Une ombre de mécontentement passa sur le visage du vieillard. Margaret qui, de nouveau, s'était levée, s'arrêta devant lui, soumise et déférente.

— Permettez-vous, grand-père, que je montre à M. Jean le chapelet de l'aïeule?

Erasmus eut comme une hésitation;puis craignant peut-être en refusant de manquer de courtoisie envers son hôte, il dità sa petite fille :

— Je permets; apporte-le.

Margaret alla de nouveau vers l'armoire et revint, tenant un coffret de bois finement sculpté à ferrures d'argent qui, en s'ouvrant, exhala un antique et vague parfum. Sur un coussin de soie rose fanée, le chapelet précieux y reposait. Margaret l'éleva et le fit glisser entre ses doigts Il était en grosses perles d'opale reliées par une lourde monture d'or et un grand crucifix d'or pendait au bout des cinq premiers grains. Jean toucha avec respect la pieuse relique et se mit à l'examiner curieusement. L'or était légèrement terni; les perles irisées et laiteuses jaunies par le temps; et le jeune homme évoquait, pensif, la main blanche et fine, glacée depuis près de deux siècles, qui avait si souvent égrené ce chapelet, la physionomie douce et attristée de l'épouse et de la mère impuissante — et qui avait dû tant en souffrir! — à empêcher la défection religieuse des siens. Et combien de fois sans doute elle avait répété sur ces grains d'opale sertis d'or les "Ave Maria" du rosaire pour ses chers égarés!

Comme si Margaret devinait la rêverie du jeune homme, elle lui demanda :

— Voules-vous voir son portrait?

— Vous l'avez aussi! s'écria-t-il vivement intéressé.

— Vous permettez, grand-père? dit encore la jeune fille.

Et l'aïeul fit un signe qui pouvait passer pour une approbation, mais il y avait sur sa physionomie un pli de contrariété qui se creusait davantage. On eût dit que ces témoignages anciens et vénérés de la foi de son aïeule,

produits en présence d'un étranger et d'un catholique, le mettaient mal à l'aise et froissaient son protestantisme ombrageux.

Margaret prit tout au fond du coffret, comme en une cachette, un médaillon entouré de pierres précieuses et l'ouvrit. La miniature représentait une femme de trente à trente-cinq ans, au visage régulier, au regard pensif et doux, et le jeune homme eut une exclamation :

— Mais vous lui ressemblez, miss Margaret!

— Vraiment, vous trouvez? Il me paraissait bien à moi aussi que j'avais quelque chose d'elle. Mais je craignais de me tromper en le pensant. Et puis, ajouta-t-elle, hésitante, grand père ne me l'avait jamais dit.

Le vieillard, sans répondre, regarda, lui aussi, le pastel aux nuances palies et parut comparer un instant les traits de sa petite-fille à ceux du portrait. Puis il rendit le médaillon à Margaret en disant :

— Il n'est pas étonnant, mon enfant, que, dans une famille, même au bout de plusieurs générations, les derniers venus aient quelque vague ressemblance avec les lointains ancêtres. Allons, serre ces objets et appelle les serviteurs, car c'est l'heure de la prière.

Au muet regret de Jean, le médaillon ancien et le beau chapelet d'opale, pendant un si court instant exhumés de leur tombe odorante, rentrèrent dans l'ombre mystérieuse du coffret dont Margaret, docile, fit tourner la clé mignonne dans sa serrure d'argent.

CHAPITRE

VII

A quelques jours de là, Jean accompagnait la jeune fille vers l'endroit de la prairie où l'herbe plus grasse et plus plantureuse avait fait établir les bergeries. Le vieux domestique cafre, remis depuis longtemps de son indisposition passagère, les accompagnait, se tenant à quelques pas derrière eux, comme aurait pu le faire en France un laquais bien stylé.

Les jeunes gens s'en allaient à travers les larges espaces du Veldt aux ondulations verdoyantes, libres sous le ciel, au galop de leurs chevaux, Margaret vêtue de sa rustique amazone de fermière, Jean portant avec aisance le costume pittoresque des Boers : pantalons rentrés dans les hautes bottes, veste courte, grand chapeau de feutre gris. La journée était chaude; une fine poussière rouge s'élevait de la prairie et pas un nuage ne voilait l'éclat victorieux du

soleil dans ce ciel d'Afrique implacablement pur. La température était cependant à peu près supportable et les cavaliers, en fendant l'air dans leur course rapide, trouvaient un peu de fraîcheur.

Jean se sentait puissamment vivre au milieu de ces solitudes où la nature sembleplus robuste et plus jeune, n'ayant pas encore été domptée par l'homme. Margaret éprouvait de son côté une joie de l'âme, un bien-être moral qu'elle ne savait pas encore analyser, à faire en la compagnie du jeune Français ces longues courses à cheval qu'elle avait coutume auparavant de faire seule ou avec l'unique escorte du bon vieux noir.

Tant que le sentier tracé en pleine prairie fut à peu près praticable, ils galopèrent ainsi l'un près de l'autre, échangeant de rares paroles, mais se sentant mutuellement en communion étroite de pensées. Puis une fondrière coupa la route et les bêtes ralentirent d'instinct leur allure. Margaret sauta la première à bas de son cheval et le prit, par la bride afin de lui faire traverser le fossé, trop large pour être franchi d'un bond. Jean imita la jeune fille, et lorsque le vieux Hanz, se hâtantpour les aider, arriva auprès d'eux, l'obstacle était déjà traversé. Jean admirait l'aisance gracieuse des mouvements de Margaret, sa force et son adresse à tous ces exercices physiques qu'elle accomplissait naturellement, sans rien sacrifier de son charme féminin et sans tomber dans ces affectations de virilité que les femmes de sport affichent volontiers chez nous.

Quand les chevaux eurent traversé la fondriè-

re, Margaret et Jean se remirent en selle, mais ils étaient contraints maintenant d'aller au pas car la prairie où tout sentier s'effaçait, était jonchée d'obstacles, grosses pierres, enchevêtrement de racines, troncs d'arbres jetés en travers de leur chemin. Il s'agissait de diriger leurs montures avec la plus grande circonspection sur ce terrain accidenté.

— Combien ce sol est dangereux! ne put s'empêcher de dire Jean. Et vous l'avez souvent parcouru à cheval?

— Oh! dit la jeune fille, les chevaux du pays ont le pied sûr, ils sont habitués à se passer de routes.

— Savez-vous, miss Margaret, que les femmes d'Europe et surtout nos parisiennes seraient bien surprises si on leur contait le tranquille courage de leurs sœurs du Transvaal?

— Oh! les parisiennes nous sont supérieures en tant de points qu'il nous faut bien avoir sur elles quelque avantage. Ne nous seront-elles pas toujours préférées, malgré cela?

Le jeune homme eut une impression de surprise où il entrait une certaine émotion. Il se demandait s'il n'y avait pas au fond de ces paroles quelque innocente et naïve coquetterie,... si peut-être Margaret n'éprouvait pas pour l'étranger qu'elle avait recueilli, blessé, dans la prairie, un peu de l'attrait que celui-ci ressentaitdéjà si pleinement pour elle.. Comme pour donner un tour plus intime à la conversation, il lui dit en français :

— Pensez-vous donc, Margaret, qu'elles vous sont si sûrement préférées?...

Il s'était tourné vers elle et laissait la bride flotter sur le cou de son cheval. Elle s'écria :

— Monsieur Jean prenez garde!

Brusquement averti par cette exclamation, il regarda devant lui. Une énorme racine, informe et tordue, barrait la route. Jean n'eut que le temps de retenir sa bête prête à buter contre l'obstacle.

— Il est certain,dit-il, qu'en ces parages, on n'a pas le droit d'être distrait.

Il éprouvait de la mauvaise humeur de cet incident misérable qui avait détourné l'attention de la jeune fille, l'avait empêchée de lui répondre et d'entendre peut-être ce qu'il venait de lui dire...

Maintenant le paysage changeait tout à coup et ne se prêtait guère à une conversation suivie... Les trois cavaliers venaient d's'engager dans une de ces gorges escarpées et sauvages, comme il en est plus d'une au Transvaal, où de gigantesques quartiers de roche enserrant de chaque côté la route étroite et aride, donnent une impression de tristesse et de désolation sans nom. Mais ces natures actives et calmes de colons hollandais subissent moins facilement que nos tempéraments névrosés l'impression qui se dégage de l'aspect des choses. Margaret s'occupait surtout, de concert avec son vieux serviteur, d'éviter aux chevaux qu'il avait fallu de nouveau mener à la main, les chocs qui auraient pu les blesser. Ils marchèrent pendant une demi-heure environ dans le sentier pierreux, entre les hautes murailles granitiques, puis le terrain s'élargit dessinant un petit cirque où des roches surplombantes offraient un abri con-

treles rayons du soleil, où de larges cailloux, disposés en forme de sièges rustiques, invitaient au repos.

— Voici le lieu de la halte, dit Margaret, souriant de plaisir àla pensée de ce repos prochain si bien gagné. Elle alla s'asseoir sur l'une des pierres plates à l'ombre du rocher et fit signe à Jean de venir auprès d'elle.

Pendant ce temps, le noir débridait les montures et se contentait de leur entraver les pieds d'une corde légère pour les empêcher de se livrer à quelque course fantaisiste. Mais les braves bêtes se mirent à paître l'herbe qui poussait en cet endroit, moins haute et moins dense, moins savoureuse aussi que celle du Veldt, dont la nécessité les faisait, pour l'instant, se contenter d'assez bonne grâce. Le Cafre, après s'être occupé ainsi des chevaux, alla décrocher de sa propre selle un petit havre sac où sa jeune maîtresse avait renfermé au départ quelques provisions frugeles qui allaient être les bienvenues. Margaret les disposa en souriant devant Jean et devant elle, faisant sa large part au vieux Hanz lequel, avec une familiarité respectueuse, s'était assis non loin d'eux.

C'était charmant, ce repas en plein désert avec Margaret, à l'ombre précieuse des roches, sur les larges pierres où des mousses grêles, parsemées de quelques fleurs alanguies par la chaleur, mettaient la nappe. Le site triste et dénudé se transfigura soudain aux yeux du jeune homme et lui parut revêtir un charme étrange, le charme inoubliable des lieux où nous mêlons quelque chose de nos jeunes rêves. Jean traduisit presque inconsciemment la joie qui s'élevait en lui par ces paroles :

— Comme on est bien ici, miss Margaret!

— N'est-ce pas? dit la jeune fille. Le paysage est sévère cependant et les sièges sont peu moelleux. Mais, lorsqu'on arrive ici, on est si las de la course que l'ombre de ces roches sauvages paraît douce et le site hospitalier.

— Vous vous êtes arrêtée souvent en cet endroit?

— Oh! depuis ma plus petite enfance... Quand mon cher père allait visiter les troupeaux, il aimait à m'emmener, fier de ce que je savais déjà me tenir en croupe derrière lui, mes petites mains accrochées à sa vareuse. Quand nous arrivions ici, j'étalais les provisions comme je le fais en ce moment. Je me souviens de tout cela comme si c'était hier...

La voix de Margaret se brisa et une larme vint à ses yeux tandis qu'elle ajoutait :

— Je n'avais pas encore dix ans cependant, quand mon père mourut de la main des Anglais pour l'indépendance du Transvaal.

— Et votre mère? demanda Jean vivement intéressé par ces confidences.

— Ma mère, frappée au cœur, le suivit au bout de quelques mois.

— Et vous êtes ainsi demeurée seule avec l'aïeul?

— Hélas! oui, car mes deux oncles plus jeunes que mon père et pas encore mariés étaient tombés à côté de lui dans la bataille. Mon grand-père vit en un même jour ses trois fils tués par les balles anglaises. C'est un terrible souvenir qui lui reste au cœur... Aussi, lorsqu'on vous porta, blessé, à la ferme, pensant que vous étiez Anglais, il eut d'abord un mouvement de vive répugnance.

— Et comment se décida-t-il à nous recevoir, moi et mon pauvre cousin déjà mort, hélas!

— Il vous reçut précisément parce que vous étiez dans cet état lamentable et que vous aviez un impérieux besoin de secours. Grand-père est chrétien avant tout; or le chrétien combat l'adversaire de sa patrie sur le champ de bataille; mais dans l'ennemi blessé et sans défense, il ne voit qu'un frère.

— Je ne suis pas étonné, Margaret, dit Jean gravement, si de pareils enseignements ont fait de vous la femme d'élite que vous êtes.

Elle le regarda, surprise de cet hommage à l'accent si sincère qu'elle ne savait pas mériter.

— Mais nous sommes toutes élevées ainsi, les femmes du Transvaal, dans la religion et l'amour du travail. Que ferions nous sans cette éducation forte au milieu de ces solitudes et dans la vie de rude et de constant labeur qui est la nôtre?

— Sans doute, Margaret... Et honneur à cette jeune nation, s'il est vrai qu'elle produit beaucoup de nobles et pures créatures qui vous ressemblent... Puis il ajouta en français comme si cette langue établissait entre eux quelque chose de plus intime :

— Il me semble que j'avais ignoré la femme avant de vous connaître et que j'avais ignoré aussi le véritable sens de l'existence ici-bas...

— Et moi j'avais ignoré tout un monde, un monde de pensées et d'images que vous m'avez révélé.

Elle parlait, le visage doucement rosé, une joie dans les yeux... Tous les deux, emportés par le charme des paroles échangées, avaient ou-

blié de continuer leur repas. L'ombre de la roche s'allongeait devant eux, faisant l'intimité du site plus étroite. L'azur du ciel, très doux, semblait leur sourire. Le serviteur cafre s'était un peu éloigné pour ramener l'un des chevaux qui avait réussi à briser son entrave et risquait de trop s'écarter à travers la prairie, L'instant était propice pour une suprême confidence. Margaret semblait attendre anxieuse, quelque chose de particulier que Jean allait lui dire... Et les lèvres du jeune homme s'ouvraientpour livrer le secret de son cœur déjà deviné peut-être... Mais tout à coup une pensée lui vint et brusquement l'arrêta. C'était sa conscience d'honnête homme qui se réveillait et l'avertissait à temps. Grand Dieu! qu'allait-il faire? Parler d'amour à cette enfant que l'aïeul avait confiée à sa garde! Au milieu de ces solitudes où il avait mission de l'escorter et de la protéger, pouvait-il, sans forfaire à l'honneur et sans tromper la confiance de son hôte, être autre chose pour elle qu'un frère attentif et réservé jusqu'au scrupule? Ah! s'il voulait quelque jour s'assurer de ses sentiments, l'obtenir d'elle-même, ce serait plutôt dans les allées du joli jardin hollandais, à l'ombre des murs de la ferme, sous le regard de l'aïeul pour ainsi dire,et en la présence cachée, mais sensible, des parents disparus, qu'il dirait à Margeret ce que son cœur lui dictait pour elle... Mais ce n'était ici ni le lieu ni l'heure, et Jean s'arrêta, comme on s'arrête au bord d'un précipice aperçu tout à coup, devant cette action peu délicate qu'il allait faire.

Ce combat intérieur avait duré dans l'âme de Jean quelques secondes à peine. Margaret le re-

gardait, un peu surprise, peut-être attendant toujours... Il détourna la tête et, montrant à la jeune fille le noir qui revenait, amenant les chevaux :

— Je crois, dit-il, miss Margaret, qu'il sera temps de reprendre notre course vers les bergeries, si nous voulons être de retour à la ferme avant la nuit.

Il lui sembla — mais ce pouvait bien être de sa part pure illusion — qu'une déception légère se peignait sur le visage calme et ouvert de la jeune fille. Mais, ramenée sans effort aux réalités de la vie pratique, elle regarda le soleil déjà haut dans le ciel et répondit, tranquille et simple comme toujours :

— Vous avez raison, Monsieur Jean, il faut nous remettre en chemin,

CHAPITRE

VIII

Les jours qui suivirent, Jean réfléchit sérieusement et tristement à l'avenir de cet amour que, dans une minute d'entraînement, il avait failli avouer à Margaret. Était-il libre pour se consacrer à elle? N'avait-il pas sa famille à relever de l'infortune dans laquelle elle était tombée? Et puis, pourrait-il jamais songer à amener la jeune Boer en France dans un milieu si différent de celui où elle vivait? Enlever Margaret à la ferme, la prendre au vieillard? La seule supposition en était impossible à faire et il était assez évident que l'aïeul n'y consentirait jamais. Et lui, Jean, se fixer sur la terre africaine, devenir un fermier du Transvaal? Cela paraisait tout aussi étrange et pourtant cette perspective attirait le jeune homme au lieu de le décourager. Cette vie agricole était vraiment saine et savoureuse; la simple imagination de

la mener toujours n'avait rien qui effrayât Jean La solitude peuplée de Ferme-Élise lui paraîtrait douce animée par la chère présence de Margaret.

Mais à quoi bon poursuivre ce rêve? Quand même Margaret, comme il s'était plu à l'espérer un instant, partagerait ses sentiments pour elle, pouvait-il oublier, lui, tout ce qu'il avait laissé là-bas, la patrie, la famille, renoncer à l'engagement d'honneur qu'il avait pris de relever la situation de ses parents? Non, certes, il ne le pouvait pas, il ne le devait pas et il ne le ferait point.

Le cher rêve caressé pendant les douces journées de la convalescence et dont une autre peut-être avait partagé l'illusion, il fallait lui dire un adieu sans espoir. Oh! comme Jean au milieu de l'amertume de ses pensées se félicitait de n'avoir rien dit à la jeune fille, de s'être arrêté, obéissant à une inspiration bienfaisante, au moment où, avec tant de légèreté, il allait s'engager envers Margaret, lui arracher un aveu peut-être... Hélas! le devoir qui s'imposait à lui à l'égard de la jeune Boer, c'était de quitter au plus tôt la ferme hospitalière, d'aller reprendre sa vie aventureuse de chercheur d'or, de s'éloigner de cette enfant dont il avait déjà peut-être troublé la paix...

Il quitta la prairie solitaire où sa rêverie l'avait égaré et se dirigea vers la ferme,à pas lents décidé à entretenir ses hôtes de son prochain départ, mais cherchant, malgré lui, à retarder le moment de cette communication, pour lui si douloureuse.

Comme il approchait de la maison, il aper-

çut, à quelques pas de la porte charretière, Margaret elle-même qui, paraissant chercher quelqu'un ou quelque chose, inspectait des yeux les divers points de l'horizon. En apercevant le jeune homme, elle s'avança vers lui vivement en agitant quelque chose dans sa main :

— Monsieur Jean, une lettre de France!...

Il eut un cri de joie qui ressemblait à un cri d'angoisse et se mit à décacheter maladroitement la lettre que l'émotion faisait trembler entre ses doigts...

Et c'était du bonheur, c'étaient des nouvelles joyeuses que les courriers de terre et le navire risqué en pleine mer ballotaient depuis plusieurs semaines entre Paris, la capitale du monde civilisé, et ce point reculé de l'Afrique australe. Elles avaient marché lentement à travers les bureaux de poste français et sur la mer où le vaisseau avait éprouvé une tempête et surtout parmi les relais mal organisés du Transvaal, jusqu'à la ferme isolée en pleine prairie à plusieurs milles de la ville la plus proche. Mais le frêle carré de papier, la petite enveloppe parfumée, douce messagère portant les nouvelles de la patrie et du foyer, était arrivée à la fin, en dépit des obstacles, à l'exilé volontaire qui la lisait maintenant, pâle d'émoi, adossé au mur extérieur de la ferme où, presque défaillant, il s'était appuyé.

La situation du père de Jean était sauvée; sa mère et sa sœur se voyaient délivrées de l'épreuve angoissante de la déchéance et de la pauvreté qui, pour elles, avait été courte. Ce salut inespéré, on le devait avant tout à la générosité prévoyante de Charles Marnier. Avant de repartir

pour le Transvaal avec Jean, il avait en effet, sans avertir en rien les intéressés, déposé chez son notaire le testament par lequel il léguait en cas de mort la totalité de sa fortune à son cousin.

Pour entrer en possession de cette fortune considérable, il y avait seulement quelques formalités à remplir au Transvaal et en France, formalités ayant trait à la constatation légale de la mort du testateur. En indiquant à son fils les démarches qu'il avait à faire.M.Mimerel qui, tout brusque qu'il était, avait du cœur, parlait en termes émus de cette mort tragique de son parent et de sa générosité si délicate dans son originalité et à laquelle on s'attendait si peu de sa part, car il avait plusieurs cousins plus proches.

— Dans l'acte un peu long et visiblement écrit à loisir par lequel il exprimait ses dernières volontés, Charles disait que s'il préférait amener avec lui Jean au Transvaal tenter la fortune, au lieu d'offrir des capitaux au banquier pour le tirer de peine,c'est qu'il avait voulu retirer le jeune homme du milieu fatal et misérable où ses énergies morales se perdaient, pour le retremper et le renouveler par une vie d'aventures, de travail et de dangers. Hélas! l'expérience avait été mortelle à Charles Marnier et Jean lui-même ne vivait que par un miracle... Une seconde lettre de la main de sa mère et quelques élégantes pattes de mouche de sa sœur lui disaient toute l'angoisse rétrospective qu'on avait éprouvée à son sujet et l'inquiétude qui subsistait encore et que son retour seul pourrait dissiper entièrement.

" ...Car, tu le comprends, mon Jean, disaient en termes presque identiques le père et la mère nous ne voulons plus absolument que tu recommences, sous quelque prétexte que ce soit, cette terrible vie du chercheur d'or. Serions-nous pauvres comme nous avons cru l'être un instant, nous te l'interdirions avec la même rigueur dont nous frémissons encore à la pensée des peines que tu as courus... Mais nous sommes riches autant qu'auparavant, peut-être davantage et [illegible] notre bon et bien regretté cousin [illegible] seul bonheur qui nous arrive. Il en est un autre...

Cet autre bonheur, c'était le mariage d'Armande enfin décidé avec un jeune gentilhomme de finance réalisant en lui tout ce que l'on est convenu d'appeler un brillant parti. On n'expliquait pas à Jean d'une manière bien claire si le susdit gentilhomme s'était déclaré avant ou après la découverte du testament de Charles Marnier. Mais ce détail était facile à deviner et Jean ne pouvait conserver aucun doute... Enfin de quoi se serait-il inquiété puisque tout le monde était pleinement satisfait et que cette lettre le proclamait si haut?

Jean relut deux fois ces pages nombreuses aux lignes serrées, aux écritures différentes, où chaque paragraphe sollicitait son prompt retour. Ce fut seulement après cette double lecture qu'il leva les yeux et vit Marguerite qui était demeurée auprès de lui, silencieuse et le regardait avec un peu d'anxiété.

— Eh bien, Monsieur Jean, vous paraissez tout troublé! N'avez-vous pas de bonnes nouvelles?

Jean, encore tout saisi, et sans trop savoir ce qu'il disait, balbutia :

— Ils sont heureux, tous leurs embarras ont disparus; ils me disent de retourner auprès d'eux...

Alors du cœur pur et loyal de la jeune fille qui jamais n'avait eu rien à cacher, rien à dissimuler, un cri jaillit.

— Ah! je le pensais bien que vous voudriez partir!

Dans ce cri une indicible angoisse vibrait et des larmes montaient aux yeux de Margaret d'ordinaire plus vaillante.

Jean, toutéperdu, bouleversé par tant d'émotions diverses, n'ayant plus la faculté de raisonner ou de réfléchir, comprenant à ne plus pouvoir s'y méprendre qu'il était aimé, lui dit d'une voix étouffée, presque agenouillé devant elle :

— Margaret, dites un mot et je reste. Eux n'ont plus besoin de moi maintenant et moi je vous aime... je vous aime, Margaret.

Elle devint toute pâle et resta quelque temps sans parler, cherchant peut-être en vain dans le tumulte de ses pensées, les mots qu'il aurait fallu dire. Puis très vite, elle se surmonta elle-même, reprit son calme et répondit au jeune homme qui attendait anxieux :

— Monsieur Jean c'est à grand-père qu'il faut dire que vous m'aimez.

CHAPITRE

IX

Les maîtres et les serviteurs étaient réunis dans la salle de la ferme pour la prière du soir. Erasmus la récita comme d'habitude en langue boer, sa belle tête blanche découverte. Malgré son infirmité, il parvenait à se tenir debout, appuyé sur sa petite-fille. Jean, retiré à l'écart contemplait ce tableau accoutumé qui lui paraissait en cet instant tout nouveau, parce qu'il le regardait à travers le prisme enchanté du bonheur. C'était d'ailleurs une vision étrange et singulièrement touchante, que celle de cette belle jeune fille soutenant le rude aïeul pour l'acte auguste de la prière. Grave elle aussi, recueillie, les joues animées par la ferveur d'une oraison qui était peut-être une action de grâces, un éclat très doux dans ses yeux qui semblaient chercher l'au-delà, elle apparaissait à Jean belle d'une beauté surhumaine qui enlevait l'âme du jeune homme dans des sphères

très hautes et très pures. Et comme tout noble sentiment réveille en nous ce qu'il y a de meilleur, Jean sentait sa foi religieuse revivre puissamment en lui et il songeait :

Oh! pourquoi ne prie-t-elle pas comme nous et ne puis-je prier avec elle? Pourquoi sur cette âme droite et sincère le joug de cette religion mutilée? Mais cette âme, sans aucun doute, s'ouvrira au catholicisme dès qu'elle le connaîtra bien; sa piété pour la mémoire de l'aïeule qui toujours y demeura fidèle m'en est garant, et moi je reviendrai au Dieu de mon enfance pour la ramener elle-même à lui. Elle apprendra à mes enfants les mêmes formules sublimes et familières que ma mère me fit balbutier sur ses genoux. Nous croirons le même "Credo", nous irons à la même église, nous aurons mêmes pensées, mêmes désirs, un seul cœur! Elle m'aime, je n'en puis plus douter à présent ; sans me le dire, elle me l'a assez laissé comprendre. Elle m'aime, cela ne renferme-t il pas en un mot toute la félicité d'ici-bas!

Et comme Jean était quelques heures auparavant, découragé, sans espérance, prêt à renoncer pour toujours à son rêve, de même, en cet instant, il se livrait à une joie sans mesure, à une sécurité que rien ne venait troubler; et tout un Eden évoqué par son imagination semblait fleurir pour lui dans la prairie transvaalienne. Oh! comme la vie serait bonne dans ce nouveau paradis terrestre créé par leur mutuel amour! Certes, il pouvait y rêver maintenant sans être égoïste. Les siens, là-bas en France, n'étaient-ils pas heureux du bonheur tel qu'ils pouvaient, en leur état d'esprit et dans leur

milieu, le concevoir et le goûter? La fortune, leur situation un instant compromise relevée avec plus d'éclat qu'auparavant... la représentation, le monde, les plaisirs... la place honorable et large que la possession de l'argent procure dans la société, tout cet ensemble de biens qu'ils appréciaient, ils le possédaient à cette heure! Jean avait donc bien le droit de songer à ce qui constituait la félicité humaine pour lui à qui toutes ces choses étaient indifférentes. Et il se voyait fortifiant son âme et ses bras dans les travaux de cette vie agricole, la vraie vie! Suppléant le vieillard, pour qui facilement il prendrait un cœur de fils, dans la direction de la ferme, choisissant pour lui la plus grosse part des sollicitudes et du labeur de Margaret, partageant avec elle le travail et le repos, la peine et la joie, oubliant, et avec quelles délices! les plaisirs morbides et les civilisations frelatées, habitant avec la femme aimée, une une tente sous le ciel, entre la nature et Dieu!

Et cette rêverie enthousiaste mêlée d'un peu d'illusion, sans doute, était en elle-même chose saine et bonne, car il n'y entrait rien que de sincère et de pur, et le mondain d'autrefois, tel que son milieu social l'avait fait, eut été incapable de ces belles envolées d'âme qui conviennent si bien à la jeunesse. L'existence aventureuse du chercheur d'or, les privations subies, les dangers affrontés, en faisant de Jean un autre homme, l'avaient rendu capable de ces juvéniles élans de sentiments et de pensées.

Cependant la prière était achevée, l'aïeul s'était assis et Margaret lui présentait le lourd volume de la Bible que le vieillard se dispo-

sait à lire. Les serviteurs cafres, hommes et femmes, aux faces noires, aux vêtements de couleurs voyantes, attendaient, toujours silencieux et attentifs, dans leur respectueuse attitude.

Erasmus ouvrit le saint livre au hasard et se mit à lire à haute voix quelques versets du livre de Tobie au chapitre qui lui tomba sous la main :

" L'ange lui dit : Ne craignez point de donner votre fille à ce jeune homme, parce qu'il craint Dieu et que votre fille lui est due pour épouse, et c'est pour cela que nul autre n'a pu l'avoir...

" Raguel lui répondit : Je ne doute point que mes prières et mes larmes ne soient venues en la présence de Dieu, et qu'il ne les ait exaucées.

. . . . . .

" Et, prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la main droite de Tobie et lui dit : Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob soit avec vous; que lui-même vous unisse et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous.

" Et ayant pris du papier, ils dressèrent le contrat de mariage.

" Après cela, ils firent le festin en bénissant Dieu (1). "

(1) Tobie, ch. VII, v. 12, 13, 15, 16, 17.

Le regard de Margaret alla chercher Jean dans l'angle de la salle où il se tenait à l'écart. Ce regard était humide et Jean en sentit toute l'éloquence. Lui-même était éperdu d'émotion à l'audition de ces textes qui semblaient avoir été amenés ce soir par la Providence sous le regard de l'aïeul. Oh! n'était-ce pas là le présage d'une heureuse réussite? Telle fut la pensée que le jeune homme et la jeune fille échangèrent dans ce regard...

Erasmus ferma le livre et les serviteurs sortirent de la salle, les uns après les autres, sans désordre et sans hâte. Les deux jeunes gens se trouvèrent seuls avec l'aïeul.

Alors Jean, obéissant à une impulsion plus forte et plus entraînante que tous les raisonnements, s'avança en pleine lumière, prit Margaret par la main et vint s'agenouiller avec elle devant le vieillard. Et comme le jeune homme, la voix coupée par l'émotion, cherchait ses mots pour adresser sa requête délicate au chef de famille, ce fut l'enfant timide qui parla la première :

—Père, unissez-nous comme Raguel unit Tobie et Sara...

Et Jean disait en même temps :

— Oncle (1) Erasmus, donnez-la-moi, et j'oublierai tout pour elle, je resterai ici toujours et je deviendrai votre fils!

Mais, dans un premier moment de surprise, le vieillard s'était reculé vivement, le buste en arrière. Margaret qui le connaissait bien, lut dans

(1) Ce titre d'oncle, au Traansvaal, se donne d'ordinaire aux vieillards.

son regard un mécontentement qui allait jusqu'à la colère. D'un geste autoritaire et froid, il fit signe aux jeunes gens de se relever.

Et comme ceux-ci tenaient les yeux attachés sur lui dans un sentiment de crainte et de déception indicible, le vieillard, d'une voix sévère et coupante, leur dit :

— Ce que vous rêvez tous les deux est impossible et vous avez été coupables d'arranger entre vous ce projet, en dehors de mon autorité. Vous, Monsieur Jean, vous avez violé les devoirs de l'hospitalité; toi, Margaret, tu as manqué au respect filial.

Tout s'écroulait;la douleur de Jean était sans mesure; sa chute le meurtrissait d'autant plus, que tout à l'heure il avait élevé davantage ses espérances et qu'il tombait de plus haut. Mais dans l'excès même de son angoisse, il trouva la force de défendre la jeune fille injustement accusée par son aïeul.

— Margaret ne mérite pas vos reproches, il n'y a pas eu d'entente entre nous. Je l'aimais depuis longtemps, depuis que je l'avais aperçue à mon chevet, si compatissante et si douce. Plus je l'ai observée de près, plus j'ai pénétré tout ce qu'il y a d'exquis en elle, plus mon cœur, oncle Erasmus, s'est attaché à votre enfant. Mais j'ai respecté la quiétude de son âme et j'ai respecté votre toit. Jusqu'à aujourd'hui, sa bouche qui na jamais menti peut vous en rendre témoignagne, je ne lui avais point déclaré mon amour. D'ailleurs, je ne m'appartenais pas, la situation des miens me mettait dans l'obligation de tenter de nouveau pour eux la fortune. Puis cette bienheureuse lettre est ve-

nue, me disant que leur position était rétablie, qu'ils n'avaient plus besoin de mon aide matérielle. Alors j'ai vu comme une vision de bonheur immense, la possibilité de vivre ici près d'elle, de devenir son mari, de partager votre vie agricole, et l'aveu que j'avais si longtemps retenu s'est échappé de mes lèvres presque à mon insu. Et savez-vous ce qu'elle m'a répondu, votre enfant, toujours respectueuse et docile, oncle Erasmus? Elle m'a répondu : Si vous m'aimez, c'est à grand-père qu'il faut le dire. Mais, voyez : les larmes qu'elle verse en ce moment trahissent le secret qu'elle a refusé de m'avouer. Elle a bien voulu croire à mon affection, en être touchée, la partager enfin...Oncle Erasmus, en nous séparant, vous briserez son cœur avec le mien!

La colère du vieillard tomba toute à ces paroles; mais l'expression de tristesse de son visage devint plus profonde. Il regarda Margaret écroulée sur un siège bas, la taille affaissée comme si elle n'était plus une femme forte, le visage caché dans ses mains, dont les doigts écartés laissaient ruisseler l'amère ondée des pleurs et il secoua la tête douloureusement :

— Vous n'êtes coupables ni l'un ni l'autre, dit-il, je le reconnais volontiers, et il ne faut pas m'en vouloir si, dans un premier moment de pénible surprise, je me suis montré injuste à votre égard. C'est un malheur pour nous tous, Monsieur Jean, que vous soyez un jour entré, blessé, sous notre toit. Et cependant, je ne veux pas, non, je ne veux ni ne dois, comme chrétien et comme burgher, maudire l'hospitalité. Monsieur Mimerel, ajouta-t-il, presque sa-

lennel, vous êtes un honnête homme et je dois ajouter que tout ce que je sais de vous et tout ce que j'ai remarqué en vous force mon estime Mais il n'en est pas moins vrai qu'une union entre ma petite-fille et vous est chose impossible. J'ai perdu mes trois fils tombés en un même jour sous les balles anglaises; leurs fusils sont là suspendus au dessus du mien et je n'ai plus personne autour de moi, hélas! pour décrocher ces armes inutiles au jour où les Boers devront se lever de nouveau pour défendre l'indépendance du Transvaal. L'homme qui entrera ici pour être l'époux de Margaret doit être un des nôtres, un vrai Boer, né sur le sol qu'il s'agit de disputer à l'envahisseur, à l'Anglais, notre ennemi-né, toujours prêt à recommencer contre nous ses injustes entreprises.

Et comme Jean ouvrait les lèvres pour lui répondre, comme Margaret tendait les mains vers lui dans un geste suppliant, il reprit son accent d'inflexible autorité pour leur dire :

— Toute insistance de votre part serait inutile; n'ajoutez rien ni l'un ni l'autre. Vous, mon hôte, vous m'offenseriez; toi, ma fille, tu me désobéirais gravement. J'ai bien voulu vous expliquer le motif qui me fait agir et ce motif est trop sacré pour que rien puisse prévaloir contre lui.Le premier devoir du Boer est la patriotisme; j'ai immolé mes trois fils à la cause du Transvaal, dit-il d'une voix que l'émotion faisait légèrement trembler, je peux lui sacrifier aussi l'inclination de ma petite-fille.

Le vieillard congédia Jean du geste : tout était dit. Sans avoir la force d'échanger un

adieu, les jeunes gens, ce soir-là, se séparèrent.

Le lendemain, dès le lever du jour, Jean s'éloignait de la ferme transvaalienne où il avait trouvé l'hospitalité et rêvé le bonheur.

CHAPITRE

X

C'était un de ces grands bals parisiens qui transforment un hôtel aristocratique ou une riche maison bourgeoise en un vrai palais d'enchantements, où les fleurs s'entassent, où les lustres font ruisseler la lumière, où les toilettes évoluent, fantastiques et diaprées, dans le tourbillon de la danse, où les lanternes vénitiennes, étoiles terrestres de la fête de nuit, luisent, mystérieuses, dans les verdures sombres des parcs... Un de ces bals notés et cotés dont les journalistes du boulevard parleront le lendemain, décrivant en gens qui ont tout vu de près étant invités à la soirée, les titres des hommes, les toilettes des femmes, le menu du souper et jusqu'aux accessoires du cotillon!

Décidément, le banquier Mimerel avait bien fait les choses pour cette fête donnée en l'honneur du retour de Jean et, comme un faiseur de bon mots venait de le dire à mi-voix dans un

groupe, afin de célébrer une double résurrection, celle de son fils assassiné au Transvaal et celle de son crédit laissé pour mort sur la place de Paris.

Mais le crédit du banquier s'était puissamment relevé, son fils lui était revenu sain et sauf et il plaisait à M. Mimerel de mettre autour de ces bonheurs le rayonnement d'un peu de mondaine joie et d'en triompher discrètement à la face de ce monde qui lui avait jeté naguère la suprême injure de sa pitié.

Et le monde qui s'était montré indifferent et dédaigneux devant la catastrophe, se faisait par une évolution naturelle et facile, le courtisan de la fortune recouvrée. Jamais les salons du banquier n'avaient été si remplis, jamais le valet impassible et correct, qui annonçait les arrivants, n'avait lancé au seuil du salon bourgeois des noms aussi aristrocratiques... Jamais non plus peut-être Madame Mimerel n'avait si bien déployé les grâces de sa maturité presque aussi charmeuse qu'une jeunesse, dans son rôle si bien tenu de maîtresse de maison. Deux rides seulement, l'une au milieu du front, l'autre au coin de la lèvre, auraient révélé quelque chose des angoisses subies dans les jours noirs de la détresse, si des rides encore si peu profondes pouvaient apparaître sous la dissimulation savante des crêmes et des fards.

Le banquier montrait la sérénité calme et un peu narquoise de l'homme qui raille aimablement dans son bonheur reconquis, ceux qui l'ont plaint ou dénigré au cours d'une brève et passagère épreuve, l'assurance ferme et tranquille du pilote qui a réussi à sauver sa barque

du péril avec l'aide complaisante des vents et des flots redevenus favorables soudain. Celle dont les événements avaient le moins modifié l'attitude était encore cette petite Armande. Comme devant, jolie, élégante, insouciante, innocemment coquette, recevant, comme un juste tribut, les hommages officiels de son fiancé et les hommages spontanés de ses danseurs flirtant et s'amusant sans arrière-pensée en attendant l'heure très prochaine de son mariage et sans s'étonner ni songer à ergoter sur les vicissitudes humaines, retrouvant ses succès ordinaires dont elle n'avait pas eu le temps de se déshabituer.

Mais si séduisante que fût Mademoiselle Armande avec l'auréole dorée que lui mettait autour du front la nouvelle du brillant mariage qu'elle allait bientôt contracter, ce n'était pas elle qui occupait le premier plan; ce n'était pas elle qui était ce soir-là le point de mire de tous les regards, l'objet principal des conversations diverses qui se poursuivaient à travers les salons fleuris. Non, le véritable héros de la soirée, celui vers qui convergeaient les éloges et les critiques, les appréciations variées à l'infini, les quolibets des jeunes gens, les longs regards intéressés des mères et les sourires encourageants des jeunes filles, c'était le jeune chercheur d'or revenu du Transvaal, revenu du seuil de la tombe, à qui sa dramatique histoire, racontée d'ailleurs de plusieurs façons différentes, faisait un piédestal où le maintenaient aisément sa tournure élégante et mâle, sa belle prestance et ce je ne sais quoi d'étrange et de viril qu'il avait rapporté de là-bas. On le suivait des yeux à

travers les salons où il remplissait sans enthousiasme à vrai dire, mais avec une correction suffisante, son rôle de fils de la maison, bien pris dans son habit noir, la poitrine élargie, le visage pâle et légèrement hâlé par le soleil d'Afrique, la trace rouge d'une cicatrice au-dessous de sa tempe gauche, et sur son grand front une ombre de tristesse que toute son aisance d'homme du monde ne parvenait pas à dissimuler...

— On nous l'a changé au Transvaal, disait un jeune homme dans un groupe.

— Ce n'est plus Jean Mimeret, ripostait un autre, c'est Hamlet!

— Hippolyte! plutôt, renchérit un troisième et il se mit à déclamer ironiquement :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune....

Oui, Messieurs, poursuivit-il de son ton naturel, notre ancien ami Jean, retour de l'Afrique australe, n'aime plus le jeu, ne va plus au Bois, se garde avec sévérité des antiques fredaines et paraît nous considérer, nous, ses anciens camarades, tour à tour, comme des êtres inférieurs et des compagnons dangereux.

— Allons, tu exagères, se récria l'un des jeunes gens, je viens de causer avec lui tout à l'heure — je ne l'avais pas encore vu depuis son retour — et je l'ai trouvé simple et cordial, lui-même comme toujours, un peu triste peut-être, comme s'il gardait l'empreinte des épreuves subies, la nostalgie des vastes horizons et des dangers chaque jour côtoyés.

— C'est-à dire, interrompit un autre, que les

grands voyageurs étant aujourd'hui à la mode, Jean veut en profiter pour se rendre intéressant et dame! quand on a été tour à tour assassiné et ressuscité, ruiné, volé et enrichi de nouveau, quand on a campé toute une année sous la tente aux abords d'un trou de mine, au milieu de nègres cafres à moitié anthropophages et d'uitlanders plus qu'aux trois quarts assassins, on a bien droit à sa petite notoriété et un peu de pose ne messied pas...

— Vous le trouvez bien, vous, Lucie, M. Jean Mimerel? disait-on un peu plus loin, dans le clan des jeunes filles. Moi, je le trouve trop sérieux, intimidant, pas aimable. Et puis il a l'air de ne pas faire attention à nous et de danser uniquement pour complaire à sa mère.

— Eh bien moi, dit une autre plus indulgente ou plus franche, car chacune au fond de son cœur souhaitait les hommages du héros du jour je ne lui en veux pas trop de cette froideur et de cette indifférence un peu hautaine. Cela nous change après tout des fadeurs que nous avons coutume d'entendre, et des courtisaneries banales de nos cavaliers ordinaires. J'aime mieux à tout prendre, chez un homme, ce souci de sa dignité, et la conquête de ce dédaigneux, pour celle qui parviendrait à la faire, aurait d'autant plus de prix...

De frais éclats de rire fusèrent.

— Et c'est vous, Laure, qui allez entreprendre cette tâche difficile! Nous pouvons vous prédire d'avance que vous ne réussirez pas. Je me suis laissé dire que le beau chercheur d'or avait laissé son cœur dans la prairie transvaalienne. Quelque charmante fermière boer sans doute le lui aura pris...

Et les élégantes jeunes filles dans leurs mageuses toilettes blanches et roses, crêmes et bleues, couleur de blé mûr et d'or pâle, mêlaient ainsi au jeu de leur conversation puérile, le secret poignant de cet homme si jalousement renfermé dans son âme et que le monde perspicace et léger devinait!

Mais ce que le monde superficiel et vain ne pouvait pénétrer, ce que les aimables danseuses et les jeunes gens à la mode du jour et les dames mûres cherchant à retenir la jeunesse fuyante, et les hommes idolâtres de la fortune et possédés du démon de l'agio, ce que cette société trop pauvre de pensée rtait impuissante à comprendre, c'était la transformation profonde qui s'était opérée dans l'âme de Jean et la nature des sentiments qui le possédaient.

Il était triste en effet de son rêve brisé et il éprouvait un malaise étrange et comme une sorte d'étouffement moral, dans ce milieu social où les circonstances l'avaient replacé. Pendant les premiers jours et les premières semaines après son retour, la joie sincère de retrouver les siens et de les retrouver satisfaits et joyeux,l'impression très douce du tendre accueil qui lui était fait, tempérèrent un peu la douleur intime de Jean ; et l'attrait profond de la patrie recouvrée affaiblit en lui le mirage attirant des vastes horizons africains... Puis, l'existence reprit son cours ordinaire et Jean se sentit de plus en plus étranger parmi tout ce qui l'entourait; l'image attristée de Margaret vint le hanter avec plus d'insistance... Il y avait maintenant trois mois qu'il était revenu : on avait attendu ce délai de trois mois avant de donner cette fê-

te pour accorder au deuil de Charles Marnier ce qu'exigeait la rigueur des convenances ; et Jean souffrait en secret de voir s'étaler dans la maison de ses parents ce spectacle de plaisir alors que le proche et l'ami à qui ils devaient leur situation reconquise ne reposait pas depuis une année encore dans cette terre du Transvaal où, après avoir trouvé beaucoup d'or, il ne possèdait plus en fin de compte qu'une tombe

Mais les mœurs du monde sont telles .. de plus en plus, les deuils deviennent importuns et l'usage se fait le complice du prompt oubli des cœurs, pour en restreindre la durée aux plus étroites limites. Jean décidément n'était plus à ce diapason ; les choses autour de lui le froissaient et le blessaient ; il avait pris contact avec une humanité plus vraie et meilleure ; et le souvenir de la simple et grande vie agricole de l'Afrique australe lui faisait paraître plus mesquines et plus irritantes ces mœurs du monde spécial qui était le sien.

S'il avait pu regarder à côté et au-dessous, le monde de la bourgeoisie laborieuse, celui des écrivains, des artistes, de tous les travailleurs de l'intelligence ou des bras, son âme en aurait été plus reconfortée, et il aurait pris avec empressement la part à lui dévolue de la tâche commune. Mais, parqué, par une sorte de fatalité sociale, dans la caste des oisifs, des poursuivants effrénés du plaisir, Jean se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire de la jeunesse et de la vie, et de ses énergies morales reconquises.

Certes, la blessure de son âme était encore

toute vive et son amour pour Margaret le poignait douloureusement ; un faible se serait laissé aller à la mélancolie déprimante ou bien aurait cherché la diversion des plaisirs inférieurs. Jean ne voulait pas : en redevenant vraiment homme, il était aussi redevenu chrétien. Ces protestants de là-bas, honnêtes et convaincus, avaient, à leur insu, converti ce catholique. Depuis son retour du Transvaal, sans ostentation comme sans respect humain, Jean pratiquait. Or, la religion est la grande école de l'action et du courage ; elle apprend merveilleusement à triompher des défaillances énervantes et à donner à l'existence, même et surtout peut-être quand une grande épreuve est à sa base, un but utile et élevé. Si le jeune homme à ce moment s'était senti appelé de Dieu, il se serait dirigé volontiers vers le sacerdoce ou la vie monastique. Mais cette voie sublime n'était point la sienne. Le sillon qu'il avait àtracer ici-bas était sans doute plus humble. Cette tâche, quelle qu'elle fût, Jean voulait la remplir fidèlement. Et il attendait, anxieux et tourmenté par l'aiguillon de toutes ses douleurs, que ce labeur apaisant et plein de puissance consolatrice fut montré par la Providence à sa bonne volonté.

CHAPITRE

XI

Mais c'était plus difficile qu'on ne le croirait pour ce fils de millionnaire de trouver une occupation utile et sérieuse et non pas un moyen plus ou moins ingénieux de tromper son oisiveté. Jean ne possédait en fait de diplôme que le baccalauréat pur et simple ; il n'avait fait ni sa médecine, ni son droit, n'avait suivi les cours d'aucune école supérieure et, bien qu'il s'intéressât vivement, comme tout homme cultivé, à la littérature et aux arts, il n'avait ni assez d'aptitudes naturelles, ni assez d'études spéciales pour s'improviser peintre, compositeur ou écrivain. Or, il atteignait ses vingt-sept ans, l'âge où il faut être entré depuis un certain temps déjà dans une carrière si l'on désire y faire son chemin. Jean demanda conseil à son père. Le banquier, surpris d'abord de l'état d'âme de son fils et ne pouvant s'en faire une idée complète, mais comprenant, lui, l'homme de

l'activité continuelle, le mal de l'inaction, résolut d'associer pour tout de bon à ses affaires de banque, le fils qui lui revenait des pays lointains, assagi et mûri. Et dès lors, Jean eut sa place marquée dans les bureaux de son père ; il remplit à l'égard de celui-ci le rôle d'un secrétaire et d'un premier employé. Ce fut de bon cœur et avec un zèle sincère qu'il se donna à ces fonctions. Cela lui fit du bien de se sentir utile, et le travail machinal et régulier apaisa l'inquiétude cuisante de ses pensées. Mais ce labeur n'était pas cependant celui que ses aspirations avaient appelé. Jean étouffait dans l'atmosphère lourde du bureau, au milieu des chiffres et des formules commerciales. Où était, hélas! la vie en plein air qu'il avait menée au Transvaal, l'énergie qu'il avait déployée pendant l'année passée aux abords de la mine, et le travail rustique et joyeux de la ferme que la chère présence de Margaret enchantait! Mais Jean s'était juré à lui-même de réagir et de lutter vaillamment contre le découragement et la tristesse déprimante. Se forçant au travail aride et dépourvu d'attrait pendant la plus grande partie de ses journées, il chercha des distractions intellectuelles pour ses heures de loisir. Les études scientifiques l'intéressaient ; mais il aimait surtout, quand il en trouvait l'occasion, à aller entendre une conférence géographique qui ouvrait devant lui les horizons des pays lointains et disait l'existence mouvementée des explorateurs et des pionniers intrépides. Le théâtre que Jean avait tant aimé ne l'intéressait plus : par une réaction contre son ancienne vie, presque excessive, tout ce qui avait un côté

mondain le repoussait. Une pièce vraiment belle et bien vibrante, comme il en éclôt à rares intervalles au milieu des banalités ambiantes, avait seule le pouvoir de ramener Jean pour son propre compte, sous la clarté des lustres, devant une de nos grandes scènes parisiennes. S'il assistait à quelque autre spectacle, c'était à titre de corvée et par une méritoire complaisance, pour y conduire sa mère et sa sœur, à la place du banquier empêché. Ces prétendues obligations de la vie mondaine auxquelles on l'astreignait, lui étaient dans son état de sensibilité douloureuse, une contrainte indiciblement pénible. Mais parmi ceux qui l'entouraient, sauf peut-être son père, un peu plus clairvoyant que les autres, nul n'aurait pu comprendre, ni surtout respecter ses répugnances. Sa sœur le traitait de sauvage en souriant, et sa mère, aussi éprise de fêtes et de plaisirs que la jeune fiancée croyait agir dans l'intérêt de son fils, en l'entraînant au plus fort du tourbillon pour le distraire de ce qu'elle appelait sa "mélancolie du Transvaal."

Le bal donné en l'honneur de son retour n'avait été qu'un prélude ; plusieurs autres l'avaient suivi et ce fut bientôt la soirée de contrat d'Armande, le lunch qui suivit la messe de mariage, puis un peu de calme soudain, lorsque les jeunes époux furent partis pour leur voyage de noce. Et comme il fallait que tout vint aviver la douleur secrète de Jean, cette union basée sur tant de calculs intéressés, avec au fond tant de légèreté et si peu d'amour mutuel, lui rappelait par le contraste, son pur et triste roman avec Margaret et leur tendresse mutuelle si profonde et si cruellement brisée.

Il trouva enfin à sa peine intime un remède plus efficace que le travail machinal de la banque et même que les cours de géographie et de science qui lui offraient cependant un intérêt particulier. La meilleure consolation que puisse goûter un cœur blessé, une âme malade, une vie éprouvée, lui fut révélée. Un prêtre indiqua à sa secrète désespérance, tout un monde nouveau pour lui et que jamais encore il n'avait exploré, le monde lamentable de la misère. Jean, en secret, cachant sa conduite nouvelle à ceux qui l'auraient trouvée étrange, apprit à gravir les escaliers sordides des hauts étages où sont les mansardes nues... où des malheureux subissent l'agonie quotidienne de dénuement et de la faim Devant ces infortunes autrement grandes que la sienne,il reprit du cœur et comme il arrive d'ordinaire, dans l'exercice de la charité, il oublia ses propres souffrances en se préoccupant de soulager celles de ses frères en Jésus-Christ. Il fit partie d'une de ces associations de jeunes gens fondées par saint Vincent de Paul pour la visite des pauvres et qu'on ne louera jamais assez...Dans la société de ses nouveaux compagnons, Jean s'aperçut qu'il y avait parmi les jeunes hommes de France, d'autres âmes que celles des snobs et des hommes de plaisir.

Il recouvra donc la sérénité, le courage, la force morale, mais il resta triste au fond et mal à l'aise dans l'existence contraire à ses aspirations qui lui était faite...

Le banquier, sans qu'il y parut, étudiait son fils depuis longtemps. Il voyait que Jean n'était pas heureux et se préoccupait vivement de lui. Il devinait ce que les réticences de son fils avaient essayé de lui cacher...une inclination de

jeunesse formée là-bas, au Transvaal...pour cette petite fermière boer, peut-être, se disait-il, dont il évite de parler, se troublant un peu quand j'affecte de l'entretenir d'elle...Il est bien évident qu'aux yeux du banquier un pareil sentiment ne pouvait avoir d'autre importance que celle d'une fantaisie passagère. Mais cette fantaisie faisait souffrir Jean : il suffisait, il fallait l'en guérir... Et M. Mimerel songea avec un scepticis e sage d'homme du monde que rien ne guérit d'un amour ancien comme un nouvel amour. Il se mit donc en tête de marier Jean et même, pour peu que la chose ne fût pas impossible, de faire faire à ce jeune homme sentimental un mariage d'inclination. Le banquier avait assez de fortune, certes! pour payer à son fils ce luxe de choix.

M. Mimerel n'était pas embarrassé de trouver autour de lui des jeunes filles aimables, jolies et bien dotées, toutes disposées à bien accueillir ses ouvertures matrimoniales en faveur de Jean. Le consentement des parents serait, sans aucun doute, facile à obtenir. car plus d'une mère convoitait discrètement pour gendre le jeune homme qui joignait à des qualités personnelles indéniables, l'attrait supérieur d'une grande fortune. Le plus difficile était de choisir la jeune fille capable d'inspirer à Jean un sentiment assez puissant pour lui faire oublier son rêve exotique, de placer adroitement sur son chemin l'enchanteresse et de ménager les péripéties voulues d'un roman qui gardât toute l'apparence du spontané et de l'imprévu. Le banquier, qui s'était, au cours de son existence, fort peu occupé de diplomatie, se disait qu'une

femme eut été plus apte que lui à menor cette délicate intrigue ; mais pouvait-il découvrir son secret à une étrangère ou mettre dans la confidence la mère de Jean qu'il savait ne pas être assez maîtresse d'elle-même pour garder une discrétion absolue à l'égard de son fils. M. Mimerel ne pouvait donc compter que sur lui seul pour tendre à son fils cette affectueuse embûche dans laquelle il espérait voir succomber en même temps la mélancolie du jeune homme et son irréalisable amour.

CHAPITRE

XII

Après avoir longtemps balancé, le banquier laissa tomber son choix sur une jeune fille... et certes, il aurait pu moins bien choisir... Mademoiselle Laure Montausier avait le grand don de la femme, ou du moins celui que les hommes un peu superficiels estiment tel, la beauté. De plus, elle était intelligente... riche, cela va sans dire, et il était évident pour le père attentif et perspicace, que Jean lui plaisait. Madame Montausier était précisément liée d'une manière toute particulière avec Madame Mimerel. Rien de plus aisé, sous prétexte de soirées, de parties, de fêtes que de rapprocher fréquemment les deux familles et partant les deux jeunes gens. Mademoiselle Laure se prêtait merveilleusement au plan du banquier : on eût dit qu'elle l'avait deviné et qui pourrait affirmer que sa finesse féminine ne l'avait pas plus ou moins pénétré! Elle ne cherchait pas à séduire le grave jeune

homme par l'étalage ordinaire des coquetteries banales; au contraire, elle affectait la simplicité dans sa mise et, dans sa manière d'être à l'égard de Jean, une camaraderie cordiale paraissant exclure toute arrière-pensée. Elle soutenait avec lui volontiers, à l'occasion, une conversation intellectuelle, le faisait s'animer sur des sujets élevés et sérieux et parvenait à l'intéresser. La mère de Laure regardait avec une satisfaction secrète s'ébaucher cette intimité entre sa fille et celui qu'elle désirait plus que jamais lui donner pour mari; et, sans en avoir l'air, leur ménageait les apartés. Le banquier triomphait par-devant lui-même en présence de ce commencement de succès si facilement obtenu. Il voyait son fils qui avait jusque-là paru souffrir une pénible contrainte toutes les fois qu'on l'obligeait à paraître dans le monde, prendre un indéniable plaisir aux soirées dont la jeune Laure faisait partie et accompagner volontiers sa mère dans les visites qu'elle rendait à Madame Montausier. Il crut avoir déjà partie gagnée quand sa femme vint un jour le trouver dans son cabinet pour lui dire en confidence :

— Notre Jean paraît épris de Laure Montausier : si nous les marions?

— Je ne demande pas mieux, répondit le banquier, comme s'il acceptait l'idée qui lui était suggérée. Et, si vous êtes de cet avis, je parlerai au plus tôt à Jean.

Mais aux premières ouvertures que lui fit son père, le jeune homme témoigna une surprise très vive, bien étrange en somme, car une pro-

position de ce genre était chose bien naturelle à son âge et dans sa situation.

— Une chose très naturelle, en effet, mon père, répondit-il, mais qui m'étonne ainsi parce que jamais, jamais, en causant avec cette jeune fille, je n'avais pensé...

— Et bien, nous y avons songé pour toi, voilà tout. Cette jeune fille nous semble réunir toutes les qualités nécessaires pour te rendre heureux. Elle est belle, intelligente, assez sérieuse, bien élevée et bien apparentée...

Jean écoutait, pensif, les yeux à terre. Avec une certaine impatience, le banquier lui demanda :

— Voyons, ne te plait-elle point? tu te rapprochais d'elle si volontiers ces temps-ci et tu paraissais trouver tant de charmes à sa conversation!

Le jeune homme releva la tête :

— Mais sans doute, mon père, je trouve Mademoiselle Montausier très agréable et supérieure à la plupart des jeunes filles qu'on côtoie dans le monde. Toutes les qualités que vous dites, je les lui reconnais volontiers. Mais ce n'est pas une raison pour que je désire l'épouser...

—C'en pourrait être une pour te faire condescendre à nos désirs en acceptant ce mariage.

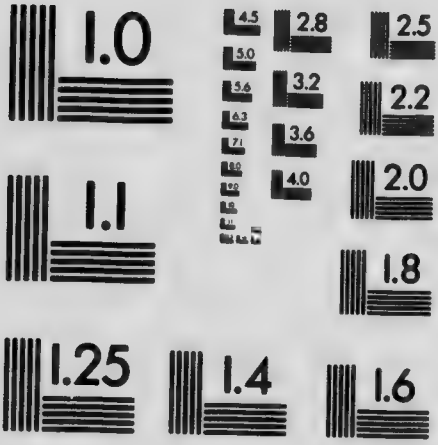
Au milieu de la préoccupation grave que ce sujet de conversation éveillait en lui, Jean eut un sourire :

—Vous croiriez-vous donc si sûr de me voir agréer par la jeune fille et par ses parents?

— Nous avons les motifs les plus sérieux, s'empressa de dire le banquier qui se reprenait

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

un peu à l'espoir, de compter sur une réponse favorable. Voyons, tu ne sais pas te décider si vite : veux-tu du temps pour réfléchir?

Le sourire s'était déjà éteint sur les lèvres du jeune homme. Il répondit avec une fermeté triste :

— Je regrette bien vivement, mon père, de ne pouvoir entrer dans vos vues, de vous affliger peut-être... mais la réflexion serait inutile : ce mariage est impossible.

La déception du banquier était cruelle. Il avait si bien cru au succès de son innocente machination, au penchant de Jean pour Laure Montausier! Il voyait déjà son fils guéri et heureux. Hélas! l'illusion avait été courte et le rêve paternel s'écroulait. Le banquier cependant ne voulut pas encore s'avouer vaincu.

— Ce mariage est impossible, me dis-tu? En aimerais-tu un autre? As-tu remarqué dans notre entourage une jeune fille qui te plairait mieux que Laure?

— Non, certes, mon père; et si je songeais au mariage... je ne saurais mieux faire que d'accepter votre choix. Mais vraiment, je ne peux pas... je ne veux pas me marier.

Le père affligé, irrité en même temps par cette déclaration froide et absolue, ne garda plus de mesure :

—Pour rester fidèle à ton amour absurde et chimérique! s'écria-t-il. Crois-tu que je ne t'ai point deviné? Ce que tu as évité de me confier, je me le figure aisément : une femme aperçue là-bas dans un décor étrange et sauvage qui a prêté à tes yeux des charmes particuliers... la jeunesse, l'imagination surchauffée par le soleil

d'Afrique. Certes, mon pauvre Jean, dit-il s'adoucissant très vite, je comprends très bien tout cela; c'est de ton âge; ce sont les folies qui vous prennent entre vingt et trente ans,qui pendant quelques jours, quelques mois ou quelques semaines, selon le caractère ou le temperament, vous possèdent tout entier et dont on sourit plus tard, si tu savais!...

— Mon père, répondit Jean, décidé tout à coup à la plus entière franchise, je crois que mon affection pour la fille du fermier boer qui m'a recueilli là-bas, blessé, est d'une trempe plus solide, d'une essence plus serieuse et que jamais je ne me raillerai moi-même de l'avoir éprouvée.

Le banquier ne se méprit pas à l'accent de son fils. Il compritqu'il s'agissait d'un sentiment plus solide et plus profond qu'un caprice. Et, le regardant jusqu'au fond de l'âme, il lui demanda :

—Pourquoi, s'il en est ainsi, n'as-tu pas songé à l'épouser?

— Hélas! murmura Jean, là aussi, je me suis heurté à l'impossible.

— Voyons, conte-moi comment tout cela s'est passé. Je puis te comprendre mieux peut-être que tu ne penses; et peut-être à nous deux, mon pauvre enfant, trouverons-nous un remède à une situation que ma tendresse pour toi me rend bien pénible.

Et Jean dit tout à son père : sa lassitude secrète,son dégoût profond de l'existence qu'il avait menée jusqu'à son départ pour le Transvaal; le renouvellement d'abord produit en lui par la vie d'aventures menée avec Charles Marnier. Puis la révélation qui lui avait été faite

d'une vie meilleure encore, plus normale, plus élevée et pour laquelle il s'était découbert tout à coup des aptitudes étranges. Et, mêlé à tout cela, son innocent roman, cet amour d'abord vague et inconscient pour Margaret qui avait grandi et s'était fortifié de jour en jour au contact des vertus simples et fortes de cette jeune fille; cet amour qui s'était emparé de tout lui-même quand il avait su qu'elle le partageait, les espérances caressées en commun, puis la démarche décisive auprès du vieux burgher et l'écroulement désespéré du rêve.

La voix de Jean se brisait en narrant à son père cette dernière scène, des larmes qu'il s'efforçait en vain de refouler lui montaient aux yeux. Le banquier serra la main de son fils en lui disant :

— Sois homme, Jean; surmonte ta faiblesse et écoute-moi :

Je ne veux pas t'adresser de reproches et pourtant tu m'avoues toi-même que tu étais prêt aussi à engager ta vie, sans nous consulter ta mère et moi. Mais je te dois doublement d'être indulgent, car moi aussi j'ai eu des torts envers toi, des torts graves que je reconnais en ce moment : j'ai suivi le courant du monde qui est le nôtre et j'ai sacrifié aux préjugés de la société frivole qui nous entoure. Tu valais mieux décidément que l'éducation que je t'ai donnée; et tu avais une autre âme que celle des beaux fils avec qui je t'ai laissé frayer. Tu étais riche et je t'ai condamné à l'inutilité, je suis sans excuse.

— De grâce, mon père! interrompit Jean.

— Laisse-moi dire, nous nous expliquons en-

tre hommes à cette heure, droitement et franchement. J'aurais dû t'obliger tout jeune au travail et te diriger vers une carrière déterminée qui aurait été en rapport avec tes penchants et tes goûts... Tout ce qu'il y avait en toi d'activité, de besoin d'action comprimé s'est reveillé à une certaine heure. Tu as voulu affronter le travail, les aventures, les dangerspour nous sauver de la ruine; et puis, obéissant aux affinités secrètes de ta nature, tu as pris goût au danger et aux aventures, mais au travail surtout. Et c'est cela, mon enfant qui te fait honneur. Puis dans un milieu spécial, dans des conditions particulières, ton cœur de jeune homme que la vie de plaisirs avait assoupi,s'est réveillé soudain. Certes, la femme dont tu me parles était sans doute digne de toi, puisqu'elle a compris ce que valait ton amour, puisqu'elle aussi t'a aimé... Et veux-tu que je te le dise? .. Si étrange, si invraisemblable que ce fait eut pu paraître aux yeux du monde: le fils du banquier Mimerel devenant le gendre d'un fermier boer, tout bien pensé et voyant les choses comme je les vois à cette heure, si cet entêté burgher avait voulu, je t'aurais donné mon consentement.

—Mon père, je vous en remercie, et, d'autant plus amèrement je regrette...

— Les regrets de ce genre ne servent de rien, mon enfant, ils nuisent au contraire. Et puisque tu es devenu un homme de courage et de volonté, aimant la lutte, il faut employer cette énergie reconquise à te vaincre toi-même, à triompher de cette tristesse, de ce désenchantement qui te font souffrir et qui t'enlèvent la

force, qui t'énerveraient à la longue et te rendraient de nouveau incapable de vouloir et d'agir.

Vois-tu, le temps, si nous le laissons faire, par sa seule action bienfaisante et providentielle, console des plus fortes douleurs et guérit des plus vives passions. On n'oublie pas si tu veux, quand il s'agit de certains sentiments entrés bien à fond dans l'âme, mais on souffre moins de jour en jour et la blessure devient cicatrice. Seulement, ce recouvrement de la santé morale, il faut y consentir. Aimer à vivre avec ses souvenirs et sa tristesse n'est pas le moyen de s'en délivrer. Puisque tout espoir t'est enlevé du côté de ton rêve, il faut savoir y renoncer et fixer ta vie d'une manière différente.

— Je le voudrais, murmura Jean...

— Ne commence donc pas alors par me dire quand je te fais une proposition pareille à celle de tout à l'heure qu'un mariage est pour toi chose impossible! Quelle serait ton existence, je te le demande, en dehors du mariage?... Est-ce une pensée simplement raisonnable de te figurer que ce roman ébauché au Transvaal doit t'empêcher à jamais de choisir une femme, de fonder une famille?...

Jean, de plus en plus grave, réfléchissait. Les paroles de son père le faisaient descendre jusqu'au fond de lui-même et s'interroger : — Décidément se marierait-il un jour ou bien resterait-il à jamais fidèle à cet amour sans espoir? En s'interrogeant ainsi loyalement, franc envers lui-même, Jean sentit que plus tard, sans doute, quand la blessure serait cicatrisée et sa trace moins douloureuse, il pourrait songer à une autre union.

— Mon père, dit-il, votre langage est celui de la raison et de la vérité : je ne m'attacherai pas obstinément à un rêve irréalisable. Je répondrai à vos désirs,... je me marierai... quand je pourrai apporter une affection vraie exempte d'arrière-pensée à celle qui deviendra ma compagne. Mais dans ce moment, je ne le puis encore. Ne me pressez pas, je vous en prie, donnez-moi du temps... Laissez-moi me résigner et envisager l'avenir...

CHAPITRE

XIII

Là-bas, dans la ferme boer, où le départ de Jean avait laissé un si immense vide, Margaret n'attendait rien du temps et ne voulait, elle, ni guérir, ni être consolée. La femme, plus aisément que l'homme, donne toute son âme dans un premier amour ; et quand il s'agit d'une créature d'élite comme la petite-fille d'Erasmus et que celui à qui elle a engagé son cœur en est digne, il est rare qu'elle se reprenne. Margaret sentait qu'elle ne se reprendrait pas et qu'elle n'oublierait point.

En vain, son grand-père chercha, surtout dans les premiers temps, à adoucir le coup que lui-même avait porté, en lui témoignant une plus grande tendresse, en ayant pour sa douleur tous les ménagements possibles...Elle était comme toujours très douce, se montrait reconnaissante, ne paraissait pas en vouloir à

l'aïeul pour le sacrifice qu'il lui avait imposé, mais elle restait frappée irrémédiablement.

Elle avait repris, dès le lendemain de la décisive soirée, ses occupations ordinaires ; attentive, vaillante, fidèle au devoir comme autrefois, mais son entrain juvénile, sa gaîté discrète et charmante n'existaient plus. Ses joues avaient pâli, un sceau de tristesse fermait ses lèvres, et l'effort même de son sourire avait quelque chose de navrant. L'aïeul se désolait en lui-même de la voir ainsi ; il maudissait le jour où le Français était entré sous son toit ,et en venait à se demander parfois si lui-même n'avait pas eu tort de briser si impitoyalement le rêve formé par l'inexpérience des deux jeunes gens. Et cependant il lui semblait avoir agi comme il le devait à la patrie transvaalienne et à la mémoire de ses fils. Il fallait la main d'un Boer pour reprendre, à la panoplie, le fusil rouillé du père de Margaret, l'aîné des trois jeunes hommes, le premier tombé pour l'indépendance du Transvaal. Est.ce que la guerre ne semblait pas à chaque instant prête à recommencer?Le raid Jameson, cette aventure à la fois audacieuse et ex[illegible]nte, qui datait de trois ans à peine et [illegible] aux yeux les moins prévénus la compli[illegible]culte de l'Angleterre, ne montrait-elle pas qu'il fallait toujours vivre dans l'attente d'une agression subite de la part d'un infatigable et peu loyal ennemi?Ah!l'intérêt de la patrie et l'honneur, cher à toute famille boer, d'être représentée par un de ses membres dans les prochaines batailles, cela primait tout, cela était plus important qu'une première inclination de jeune fille dirigée par des circonstances malheu-

reuses sur un étranger...Et Margaret, courageuse et forte, fidèle au devoir comme elle l'était, serait la première à comprendre, le moment venu, cette haute obligation patriotique qui s'imposait à elle. Erasmus n'en doutait pas, quand son enfant, exhortée par lui, aurait consenti à donner sa main à un compatriote, elle était trop austèrement élevée, trop consciencieuse et trop droite pour ne pas arracher de son cœur jusqu'au simple souvenir de l'homme pour qui toute affection de sa part serait désormais criminelle ou dangereuse.

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■

Quelques mois après le départ de Jean, deux hôtes se présentèrent un jour à la ferme. L'un était un des vieux compagnons d'Erasmus, ayant fait autrefois le coup de feu à côté de lui contre l'Anglais, l'autre était le petit-fils du vieillard, un grand et robuste garçon de vingt-cinq ans portant avec une belle allure les bottes montantes, la veste courte et le large chapeau boer. C'était l'époux qu'Erasmus destinait à Margaret. Les deux hommes furent accueillis avec l'hospitalité cordiale en usage dans la demeure du burgher. Margaret les servit, simple et modeste comme à son ordinaire, mais paraissant souffrir un peu et évitant de lever les yeux sur le visage du jeune Boer. Lui, au contraire, dès cette première entrevue, s'éprenait d'elle visiblement.

On n'aborda pas ouvertement cependant le sujet décisif, et les deux visiteurs repartirent, encouragés par Erasmus à revenir.

Resté seul avec sa petite-fille, le vieillard l'appela tout près de lui et se mit à lui parler un langage à la fois tendre et sévère. Il lui représenta en termes sobres et pénétrants cette maison où il n'y avait plus un homme en état de porter les armes et qui allait s'éteindre misérablement si elle ne consentait pas à se marier. Quoi donc? Fallait-il que la descendance d'Erasmus, le vieux patriote, s'arrêtât brusquement et cessât de donner des soldats à la cause sainte de la liberté du Transvaal?... "Ah! j'avais mieux espéré de toi, ma fille... Je ne pensais pas que ton cœur irait s'égarer follement sur un Européen, qui ne peut partager ni nos enthousiasmes nationaux, ni nos patriotiques colères... Je me figurais que, lorsque l'heure serait venue pour toi de prendre un époux, en fille obéissante et sage, tu le recevrais de ma main ; qu'un vrai Boer me remplacerait à la tête de la ferme et s'en irait, quand l'invasion anglaise nous menacera de nouveau, tenir sur les champs de bataille la place de mes fils morts.

Ma petite Margaret, veux-tu faire cela pour la patrie transvaalienne que je t'ai appris dès l'enfance à aimer par-dessus tout? Veux-tu donner à ton vieux grand-père, avant qu'il meure, la consolation de bénir ses arrière-petits-enfants, Boers comme lui?"

La jeune fille pleurait et ne répondait pas encore. Les paroles de son aïeul la touchaient à l'endroit le plus sensible de son cœur. Le patriotisme était pour elle comme une seconde religion toute voisine de l'autre et presque aussi sacrée... Si son grand-père l'eût engagée à se consoler de sa separation d'avec Jean par un

nouvel amour, elle eût repoussé avec énergie toute proposition de ce genre. Mais il faisait appel à la fois à son culte pour la patrie et à son amour filial, il lui montrait la perspective étrangement attirante pour certaines âmes féminines d'un grand dévouement et d'un magnanime sacrifice. Margaret était déjà plus qu'à demi convaincue, prête à céder et au moment de s'écrier, dans un enthousiasme de martyre. "Il suffit, mon père, n'en dites pas davantage : pour la patrie, pour vous, je consens.

Mais ces paroles, que son cœur prononçait déjà, ne pouvaient pas encore monter à ses lèvres. Le souvenir du Français la possédait trop fortement. Il lui semblait qu'en s'immolant au devoir filial et patriotique, elle se rendait fautive envers Jean, infidèle à leurs tacites fiançailles et qu'elle anéantissait de ses mains jusqu'au dernier vestige de ce chaste poème d'amour qui, pendant l'espace de quelques semaines, avait transfiguré sa vie. Elle n'aurait donc plus le droit, hélas! de charmer sa tristesse en se rappelant les scènes si douces de leur innocent roman, les courses à travers la prairie, le repas frugal pris ensemble à la halte, et ces conversations où Jean l'instruisait et découvrait à son intelligence des horizons nouveaux... Des pensées qui n'existaient pas autrefois en elle, il les avait éveillées dans son âme...Lui, fils d'une civilisation supérieure, doué de facultés plus larges que les siens il l'avait façonnée, un peu à la manière du sculpteur qui transforme entre ses mains la terre glaise en statue ; et Margaret sentait qu'elle portait en elle l'empreinte morale de Jean. Cette empreinte, il faudrait

l'effacer de son âme et arracher de son cœur impitoyablement la fleur du souvenir. Oh! combien cela lui serait difficile! C'est qu'il lui semblait revoir l'image du jeune homme partout où il avait passé, sur le siège où il s'asseyait le soir entre elle et le vieillard, debout dans l'angle de la salle où il se retirait à l'écart pendant la prière... Elle le revoyait surtout la prenant par la main et le faisant agenouiller avec lui devant l'aïeul, hélas! demeuré implacable... implacable comme il l'était encore en ce moment, où il demandait à sa petite-fille une immolation plus douloureuse encore que la première!...

Erasmus, qui connaissait bien son enfant et qui devinait à quel point ses discours l'avaient touchée, ne voulut pas la presser davantage. Il lui dit, avec d'autant plus de bonté dans l'accent qu'il sentait à quel point il la faisait souffrir :

— Remets-toi, ma fille, et songe dans le calme à tout ce que je viens de te dire. Je ne veux pas enlever ton consentement par surprise. Je souhaite vivement cette union, il est vrai, et Guillaume Muller est un honnête homme, un vrai Boer, digne de toi. Mais tu restes libre de ta décision dernière, et je veux que tu réfléchisses avant de t'engager.

Elle eut à peine la force de murmurer :

— C'est bien, mon père.

Et après avoir, selon la coutume quotidienne, accompagné l'aïeul dans sa chambre, Margaret se hâta de regagner la sienne pour y souffrir en liberté.

CHAPITRE

XIV

Le vieil Erasmus, nourri de la lecture de la Bible, songeait-il, en laissant à Margaret ce répit, à la fille de Jephté, obtenant un délai de trois mois "pour pleurer sa virginité sur les les montagnes" avant d'être sacrifiée au Seigneur ou condamnée à une éternelle solitude, en exécution du vœu imprudent de son père?

Mais la mort eût été moins dure à Margaret que l'obligation morale où la mettait son aïeul d'épouser un autre homme que Jean ; et le célibat perpétuel qui, selon plusieurs commentateurs, fut seulement imposé à la fille de Jephté, à une époque et dans un milieu où la maternité était le suprême honneur de la femme, eût été pour la jeune Boer un sort enviable, car il lui fût resté la consolation de pouvoir rester fidèle en son cœur à celui qu'elle aimait!

Erasmus, dans l'étroitesse rigide de son sentiment patriotique et national, était plus cruel

que le terrible chef israëlite. Et peut-être en avait-il vaguement conscience, puisqu'il accordait à son enfant ce sursis avant l'immolation suprême à laquelle il la destinait!

Sans doute, il disait à la pauvre Margaret de se décider librement, de réfléchir aux paroles qu'il lui avait fait entendre, mais il avait touché en elle la fibre patriotique, il lui avait montré à cette vaillante, ainsi qu'il l'envisageait lui-même, comme un dévouement nécessaire et comme un devoir très haut, le sacrifice à accomplir, il savait bien qu'elle ne reculerait pas.

Il s'obstinait d'autant plus dans son dessein de marier Margaret au jeune Boer qu'un nouveau conflit s'élevait entre l'Angleterre et le Transvaal. Le gouvernement britannique avait élevé des réclamations en faveur des uitlanders, c'est-à-dire des étrangers, la plupart Anglais, établis au Transvaal pour s'y livrer à l'extraction de l'or. Le ministre Chamberlain exigeait pour ces étrangers l'égalité des droits civiques avec les Boers, concession exorbitante que ceux-ci refusaient énergiquement.

Cependant, par mesure de prudence, et afin de prévenir l'explosion imminente, le président de l'Etat libre d'Orange avait invité le président Krüger et le gouverneur du Cap, sir Alfred Milner, à se réunir avec lui à Bloemfontein pour tâcher d'arranger à l'amiable le différend.

Les choses en étaient là ; et le vieil Erasmus attendait avec une anxiété pleine de fièvre les nouvelles que ses serviteurs lui apportaient de la ville, une fois par semaine seulement, le jour du marché. Il pressentait que de cette conférence, ménagée pour maintenir la paix, la guerre

sortirait très probablement, et dans son patriotisme farouche, il la souhaitait, cette guerre qui allait permettre de venger sur les Anglais les voloataires morts dans les conflits précédents.

Or, l'aïeul de Margaret s'attachait avec l'acharnement des vieillards à cette idée de voir un homme vaillant et jeune, un Boer comme lui entré dans sa famille par le mariage, décrocher de la panoplie le fusil de son fils aîné, et les remplacer tous, eux, les trois chers morts, et lui l'infirme, sur les terrains sanglants où le sort du Transvaal se déciderait!

Et c'est pourquoi, un de ces jours-là, il demanda à sa petite-fille :

— As-tu réfléchi, Margaret?Es-tu décidée, es-tu prête à accepter Guillaume pour fiancé?

Elle devint toute blanche sous l'impression douloureuse, mais elle ne faiblit pas, elle garda tout son calme extérieur et répondit d'une voix tranquille :

— Je suis prête, mon père ; vous pouvez appeler Guillaume Muller.

Car elle avait obtenu aussi de l'aïeul que, pendant ces quelques semaines qui lui étaient laissées, le jeune homme ne se présenterait pas à la ferme ; et malgré le sentiment très vif que dès la première entrevue, il avait éprouvé pour Margaret, malgré son désir de retourner auprès d'elle et l'impatience du joug qui lui était imposé, Guillaume avait dû, bon gré, mal gré, plier sous la volonté de fer des deux vieillards.

Mais le jour même où cet entretien avait eu lieu entre Erasmus et sa petite-fille, le burgher envoya un messager vers son vieux camarade Petrus Muller, lui fixant un jour très prochain

pour les fiançailles de Guillaume avec Margaret.

Ce messager n'était pas encore de retour quand les serviteurs rentrèrent du marché le soir, se plaignant d'avoir mal vendu les bestiaux, rapportant des journaux et des nouvelles qu'ils avaient apprises : le président Krüger, fatigué des menées peu loyales et de l'attitude provocante des Anglais, avait envoyé un ultimatum au gouvernement de la reine. Le gouvernement avait répondu aussitôt par l'ordre aux garnisons du Cap de marcher sur Prétoria.

Les événements se précipitaient.

Si le vieil Erasmus se passionnait pour ces nouvelles, Margaret était loin de les écouter indifféremment. La pensée de la crise que le Transvaal allait traverser la détournait du sentiment de sa peine personnelle, et elle éprouvait maintenant une volupté douloureuse à consommer un sacrifice que son aïeul lui demandait au nom de la patrie.

C'est d'un cœur ferme qu'elle voyait arriver le jour fixé pour les fiançailles etcelui du mariage qui suivrait promptement.

La veille de ce jour, cependant, alors qu'un petit nombre d'heures la séparaient seules du moment où elle allait engager sa vie d'une manière si contraire au penchant de son cœur, elle se sentit prise d'une invincible angoisse.

Le soir, quand elle eut conduit l'aïeul dans sa chambre, pour le sommeil, elle revint silencieusement dans la salle commune, entièrement solitaire à cette heure. Elle posa son flambeau sur la petite table où la Bible d'Erasmus était restée après la prière en commun, et marcha

vers l'armoire de chêne dont elle ouvrit le battant avec précaution pour ne faire aucun bruit. Elle en tira le coffret de l'aïeule et le porta sous la lumière, à côté du saint livre. Puis elle y prit le médaillon, et le mit tout ouvert devant elle... le regard mélancolique et expressif de la miniature semblait s'arrêter sur elle avec une intelligente compassion...

A quel sentiment étrange obéissait la jeune fille, élevée d'une manière si positive et si éloignée de toute imagination romanesque, en recourant à cette évocation de l'aïeule lointaine à l'heure de souffrance à laquelle elle se trouvait? Elle suivait une impulsion de son âme très puissante et très intime qui, dès sa plus petite enfance, l'avait portée vers cette aïeule catholique et Française, dont la mémoire, depuis quatre générations, restait dans la famille entourée d'une vénération profonde à laquelle un vague mystère se mêlait. Margaret n'avait rien qui lui rappelât sa mère, et combien de fois ne l'avait-elle pas déploré! Les trois frères avaient fait faire leurs photographies, une fois partis pour la guerre, en passant à Prétoria ; mais la jeune femme, qui n'avait point quitté la ferme, n'avait pas eu l'occasion de laisser ce souvenir aux siens, qu'elle ne pensait pas quitter si tôt! Ce portrait de l'aïeule était un peu pour Margaret ce qu'eût été celui de sa mère, si elle avait eu la consolation de le posséder. Elle l'eût ainsi placé sous ses yeux en ce moment critique, et imploré dans une supplication muette par une très douce superstition du cœur...

Ce qui allait se passer le lendemain pour Margaret, c'était l'irrévocable. Après cette minute

où elle aurait mis sa main dans la main de Guillaume Muller pour une solennelle promesse de mariage, son cœur ne lui appartiendrait plus elle aurait le devoir austère de le tourner tout entier vers l'homme destiné à devenir bientôt son époux...Et soudain son âme se troublait : quelque chose qu'elle n'avait pas connu encore au cours de sa lutte intime s'éveillait en elle pour lui faire endurer une nouvelle torture morale, et, alors qu'elle avait à grand peine conquis le calme, la rejeter dans des perplexités nouvelles. Comment ferait-elle pour tourner son cœur vers Guillaume Muller, tandis qu'il appartenait tout entier à Jean Mimerel? Pourrait-elle en un instant anéantir ce sentiment si vivace et, par l'effort de sa volonté, faire naître en elle un sentiment d'affection pour le jeune Boer, qui ne lui inspirait que la plus parfaite indifférence?

Et qu'allait-elle faire en prenant des engagements qu'elle se sentait incapable de tenir? N'allait-elle pas se rendre coupable en même temps qu'imprudente, et son grand-père ne s'était-il pas trompé, lui, cependant si austèrement chrétien, en lui conseillant, en lui demandant, en lui imposant même, par une sorte de violence morale, l'acte qu'elle allait accomplir?

C'était le trouble de conscience, la plus vive et la plus torturante angoisse qui puisse atteindre les âmes droites comme celle de Margaret, c'était ce tourment intime qui venait ainsi à la dernière minute s'ajouter aux souffrances de la pauvre enfant.

Alors, dans sa détresse, sans se rendre bien compte elle-même de la force secrète à laquelle

elle obéissait, elle prit le chapelet de l'aïeule pour prier comme elle en cette manière mystérieuse qui attirait peut-être le secours du ciel. Margaret ne savait pas quelle formule spéciale il fallait répéter sur les grains d'opale où les doigts de l'aïeule avaient glissé tant de fois... Mais elle connaissait la croyance catholique à l'assistance puissante de la Vierge, mère du Christ, elle savait que la prière du chapelet s'adressait à elle, et elle se mit à dire, avec une ferveur émue et suppliante, en égrenant les perles d'opale ternies : "Mère du Christ, secourez-moi...Vierge bénie, venez à mon aide..."

Ainsi, par une mystérieuse communion d'âme à deux siècles de distance, la petite-fille, élevée dans l'hérésie, mais aimée de Dieu pour sa bonne volonté, essayait de prier comme l'aïeule catholique dont l'âme bienheureuse sans doute, à cet instant, s'inclinait du ciel sur elle...

Quand Margaret eut, pendant quelques instants, répété ces invocations et d'autres semblables qui jailissaient de son cœur, elle sentit un grand apaisement se faire en elle. Alors elle baisa pieusement le rosaire et le portrait, remit au fond du coffret les chères reliques et trouva bientôt, dans la trêve du sommeil, l'oubli passager de ses angoisses et de ses doutes.

CHAPITRE

AX

Le lendemain, Margaret se leva à l'aube comme elle en avait coutume et se livra aux menus travaux de la ferme, aussi active et soigneuse que les autres jours. Puis, aidée d'une seule servante, toutes les autres étant parties pour les champs, elle se mit à faire les préparatifs du repas... Il fallait bien traîter les hôtes que l'on attendait et donner un air de fête au rustique festin à l'issue duquel allaient être conclues les fiançailles. Margaret prenait tous ces soins avec son application ordinaire, extérieurement calme, mais bien pâle cependant et portant sur son visage la trace mal effacée des larmes qu'elle avait versées la veille. L'aïeul, assis dans son fauteuil au coin de la cheminée, la regardait aller et venir, mettre la main à la préparation des aliments, indiquer sa tâche à la servante... Il savait combien elle était forte, maî-

tresse d'elle-même, il ne pouvait s'empêcher de voir qu'elle souffrait et cependant cette tranquillité lui faisait illusion. Sans doue elle avait accepté le sacrifice et si, au moment de le consommer, elle éprouvait encore une peine involontaire, quand un engagement sacré la lierait au jeune Boer, le souvenir de l'étranger s'effacerait de sa mémoire. Puis, quand elle connaîtrait Guillaume davantage, les qualités réelles du jeune homme lui inspireraient une estime qui bien facilement sans doute se changerait en affection... Quand il reviendrait de la guerre surtout,après avoir vaillamment combattu pour l'indépendance du Transvaal, Margaret ne serait-elle pas fière et heureuse de devenir sa femme? Ainsi, le vieux burgher arrangeait les choses d'avance dans le sens de ses désirs et ces imaginations agréables auxquelles il se complaisait, dissipeaient le léger malaise que lui avait fait éprouver le premier regard qu'il avait dirigé sur Margaret, à l'aube de ce jour qui devait fixer sa destinée.

La jeune fille y marchait maintenant avec une résignation étrange. L'inquiétude de conscience qui l'avait tourmentée naguère s'apaisait... A quoi bon cette angoisse inutile alors qu'il n'était plus temps de revenir sur la décision prise, sur la parole donnée à son aïeul? Ce qu'elle allait faire, une volonté supérieure à la sienne l'y avait amenée; c'était une immolation suprême à laquelle elle avait consenti. Dieu avait vu l'intention de son âme droite et la souffrance immense de son cœur. Dieu la protégerait. Elle ressentait en elle-même une confiance très douce dans le secours divin, dans

l'assistance de la Mère de Dieu et la protection mystérieuse de l'aïeule dont elle avait égrené le chapelet précieux...

Elle disposait maintenant sur la table recouverte d'une grande nappe de toile fine, les larges assiettes de faïence fleurie, les verres de cristal ancien et l'argenterie lourde et massive qui ne voyait le jour que dansles circonstances importantes.Pendant ce temps, la servante s'affairait autour du foyer, hâtant les derniers préparatifs du repas, car l'aiguille de la haute horloge primitive, au tic-tac grinçant et dur, avoisinait midi et les hôtes attendus ne tarderaient pas à se montrer.

Quelques minutes s'écoulèrent encore; un silence d'attente s'était fait dans la salle. On entendit des pas de cheval résonner sur les pavés de la cour... Le courage de Margaret à se moment faiblit un peu : elle devint toute blanche et porta la main à son cœur dont les battements se précipitaient. Sur un signe du vieil Erasmus, la servante noire était sortie de la salle pour s'en aller dans la cour à la rencontre des arrivants.

Un instant après sur le seuil de la porte demeurée ouverte, la haute stature de Petrus Muller apparaissait. Le vieillard fit quelques pas dans la chambre, s'avançant, la main tendue, vers Erasmus. Le grand-père et la petite-fille regardèrent instinctivement derrière lui, s'attendant à voir Guillaume le suiqre de près, Petrus surprit ce nouble mouvement et secoua la tête en disant :

— Je viens seul.

Margaret retint le cri de délivrance qui allait s'échapper de ses lèvres.

Erasmus interrogeait du regard son vieux camarade.

— Ne savez-vous pas, lui dit Petrus, que l'Angleterre nous attaque de nouveau? Depuis cinq jours déjà la guerre a recommencé... Hier, tous les jeunes gens des fermes voisines de la nôtre arrivaient chez nous à l'improviste. Ils venaient chercher Guillaume pour rejoindre avec lui l'armée qui se groupe autour du général Joubert... Le premier moment fut bien dur pour mon petit-fils. Il aime votre fille, Erasmus; oui, mon enfant, dit-il, se tournant vera Margaret, Guillaume vous aime chèrement...

Margaret, baissa les yeux, craignant de rencontrer le regard du vieillard empli d'émotion.

— Il hésitait presque à suivre ses amis, poursuivit Petrus. C'est qu'il se promettait une si grande joie! Mais sa défaillance a été courte. Un mot a suffi pour le rappeler au sacrifice et au devoir. Je lui ai dit : " Guillaume, quand le salut de la patrie te réclame, tu balancerais! Tu tarderais, ne fut-ce que d'un jour, à répondre à son appel, tu laisserais tes amis partir sans toi?...

—Il me répondit : " Non, mon père, car si j'agissais ainsi, je serais indigne du nom de Boer. Vous direz à l'oncle Erasmus et à Margaret que l'intérêt du Transvaal, le devoir du citoyen et du soldat passe avant tout... " Mon fils s'efforçait de me parler ainsi d'un accent ferme, mais, malgré lui, sa voix se brisait, et une larme, la première que je lui ai jamais vu

verser, coulait sur sa joue. Il est parti la nuit même avec ses camarades.

—Il a bien fait, dit Erasmus.

Et les deux vieillards dont les âmes rendaient le même son, se serrèrent la main.

Margaret restait là, debout, sans parole, bouleversée par les sentiments tumultueux qui se heurtaient en elle. Elle était donc délivrée, comme par un miracle inespéré, de la chose douloureuse et décisive qui allait se passer et à laquelle elle s'était résigné comme on se résigne à l'inévitable, comme on accepte courageusement la mort à laquelle il faut marcher. Et voilà que le sacrifice qui paraissait tout à l'heure inéluctable et fatal, maintenant s'éloignait d'elle. Le répit qui lui était accordé lui semblait le salut et elle respirait à l'aise, comme dégagée soudain du cauchemar qui lui oppressait la poitrine. Ah! Dieu l'avait entendue vraiment la nuit passée, et l'aïeule catholique avait sans doute prié pour elle, car la Vierge Marie l'avait secourue. Et son âme s'épanchait en une intime action de grâce.

Et cependant, elle était prise d'une estime sincère pour le jeune Boer qui avait su sacrifier son amour pour elle — cet amour, hélas! qu'elle ne désirait, ni ne méritait, ne pouvant pas le rendre, — àla cause sainte de la patrie. Elle rendait justice à Guillaume Muller et lui accordait une vraie sympathie d'autant plus facilement à cette heure qu'il n'était plus sur son chemin le douloureux obstacle où sa jeune vie allait sombrer.

Elle se sentait prise, devant la conduite du jeune homme, d'une sorte [illegible]ation ou plu-

tôt de regret de ne pouvoir rien faire, maintenant que le sacrifice accepté fuyait loin d'elle, pour cette patrie à qui tous avaient le devoir de s'immoler.

Une pensée analogue attristait Erasmus. Il regardait, rêveur, les trois fusils accrochés au-dessus de la haute cheminée et donc personne n'enlèverait la rouille. Il jetait les yeux sur ses membres infirmes, condamnés, hélas! à l'immobilité, et sur cette jeune fille qui, seule, représentait sa race. Il se tourna vers son vieux compagnon :

— Vous êtes bien heureux, vous, Petrus, d'avoir un petit-fils pour défendre le Transvaal, et d'être encore là, vous, valide et vert encore, en état de partir s'il en était besoin, si les jeunes hommes ne suffisaient pas... hélas! je suis inutile à la patrie!

— Vous l'avez servie mieux que moi Erasmus, dit vivement Petrus Muller, ému de l'émotion généreuse de son vieil ami. Vous avez versé votre sang pour elle ce qui est peu, mais vous lui avez donné vos trois fils, ce qui est le martyre.

Erasmus secouait la tête et soupirait. Cela sans doute, ne lui suffisait pas!

CHAPITRE

XVI

— Quoi! Philippe, vous lui permettriez, vous, son père, de commettre cette folie, de s'exposer à ces dangers!...

— Ma chère amie, calmez-vous, et croyez que ce consentement me coûte autant qu'il peut vous coûter à vous-même. Mais nous avions bien permis à notre Jean, une première fois, de partir pour l'Afrique australe afin d'y chercher de l'or...

— A ce moment, nous étions ruinés; il s'agissait de rétablir notre fortune. Son intérêt comme le nôtre semblait attaché à ce voyage. Tandis qu'à présent, qu'a-t-il à faire, je vous le demande, d'aller se battre avec les Boers? En quoi cette guerre lointaine le regarde-t-elle?

Le banquier demeura rêveur. Il semblait écouter des voix du passé à peine intelligibles, des voix qui avaient chanté à ses oreilles de jeune

homme — Oh! voilà bien longtemps! — et qui parlaient de désintéressement, de dévouement et d'enthousiasme pour toutes les nobles causes. Ces voix, il en avait retrouvé l'écho dans les paroles que son fils lui avait dites la veille en lui demandant avec instance de le laisser repartir pour le Transvaal, non plus pour arracher l'or à son riche sol, mais pour aider ses citoyens à le défendre contre la violence injuste et la convoitise mal dissimulée des Anglais.

Il y avait longtemps que la préoccupation des affaires et le désir de gagner toujours plus d'argent avaient courbé l'âme du banquier vers les questions d'intérêt personnel égoïstes et étroites, mais il se souvenait d'avoir, lui aussi, entre vingt et trente ans, respiré en des horizons plus larges et il comprit le langage de Jean, s'il en fut attristé.

Mais sa femme, elle, ne pouvait comprendre, et c'était cela qui rendait entre eux l'explication si difficile. Elevée, dès son enfance, au milieu d'un monde qui condamne comme un ridicule et une déraison tout élan de l'âme vers un idéal supérieur à la médiocrité des pensées ambiantes, tout acte spontané généreusement imprudent, le projet de Jean ne pouvait lui paraître qu'une périlleuse extravagance. Elle était mère aussi, et ces imaginations de batailles au milieu desquelles elle voyait son fils menacé par les balles, atteint peut-être, blessé ou mort, l'affolaient.

— Mais il va se faire tuer, là-bas, s'il part. Philippe, y songez-vous?

— Il a été sauvé une première fois d'un grand danger : Dieu peut le préserver encore.

— C'est précisément le souvenir de l'aventure affreuse qui lui est arrivée dans ce pays sauvage c'est cela qui augmente l'horreur que j'éprouve à la pensée de le voir y revenir. Et à quel moment? quand une guerre furieuse est déclarée, que tout est là-bas à feu et à sang. Mais quelle folie s'est emparée de notre fils, qui a pu lui inspirer un désir aussi absurde?

— Le mouvement généreux qui porte des hommes de nationalité étrangère à s'en aller défendre un peuple faible attaqué par un plus fort, cela n'est pas une absurdité, mon amie. Notre fils n'est pas seul à tourner les yeux vers le Transvaal. Des Français de toute condition s'enrôlent chaque jour et prennent la mer à destination de l'Afrique australe. Lisez-vous les journaux? Vous avez pu voir que M. de Villebois-Mareuil, que vous connaissez, quitte son grade en France pour s'en aller combattre au Transvaal, sous les ordres du général Joubert. Taxerez-vous M. de Villebois-Mareuil d'extravagance?

— Mais, je ne sais, je ne puis dire... Je ne m'occupe point de lui, ni des autres, mais seulement de mon enfant!... Et vous, vous semblez approuver son projet, l'encourager même? De la part d'un père, est-ce croyable?

— Vous accusez bien à tort mon affection paternelle, Marthe. C'est précisément parce que je suis père que, malgré mes appréhensions bien vives et ma peine personnelle, je cède au désir de Jean et je lui laisse essayer du seul moyen qui puisse nous le sauver... Vous n'avez donc rien vu, rien deviné? Cette tristesse, ce dégoût de toutes choses contre lequel notre fils lutte

vaillamment, mais en vain... Cette répugnance au mariage qui lui fait refuser chacun des partis que nous lui présentons... Vous n'avez jamais songé que cette disposition d'esprit chez un homme de son âge devait avoir quelque cause douloureuse et secrète?...

— Mais, mon cher, vous exagérez... Jean est comme cela, sans doute, un peu fantasque, trop sérieux, raisonneur et, pour l'instant, peu disposé à se marier.

— Jean est atteint d'une mélancolie mortelle! dit le banquier avec force, parce qu'il étouffe dans notre vie artificielle et que les souvenirs du Transvaal le hantent constamment.

Et le banquier se mit à raconter à sa femme, maintenant silencieuse et attentive, le roman de Jean et de Margaret. — On émeut toujours un cœur féminin en faisant vibrer la note de l'amour. — Madame Mimerel trouvait tout cela étrange jusqu'à l'extravagance et cependant elle se sentait touchée du sentiment si sincère de son fils pour " la jeune sauvage ", comme dans son ignorance quasi-enfantine elle désignait Margaret.

Elle insistait cependant pour ne pas se rendre et les bonnes raisons ne lui manquaient pas.

— Mais puisque le vieux Boer lui a refusé sa petite-fille, qu'en fera-t-il de retourner au Transvaal et surtout d'aller se battre peut-être à cent lieues de leur ferme?...

— Une chance peut naître, dit le banquier... Et puis cette guerre qui inspire tant d'enthousiasme et suscite en France de si nombreux dévouements, sera pour notre fils, en même temps qu'une cause de nombreux dangers, hélas! une

puissante diversion. Son marasme qui lui fait une existence pire que la mort, nous le ferait mourir prématurément. La guerre, avec tout son imprévu et la puissance d'énergie qu'elle demande, si elle l'épargne, probablement nous le sauvera. Et puis, ma chère amie, notre fils veut à tout prix s'enrôler. Toutes les objections que vous venez de me faire, je les lui ai présentées moi-même et il les a victorieusement réfutées... Il est homme, il est majeur, et nous le forcerions peut-être à nous désobéir si nous nous opposions obstinément à son désir.

La mère était sans doute mal convaincue; mais devant les instances réunies de son mari et de son fils, elle ne pouvait faire autrement que de céder. Pour la seconde fois, un grand navire emporta Jean sur la mer bleue vers cette Afrique australe où il allait chercher des combats et des dangers, après lui avoir déjà demandé en vain de l'or et du bonheur.

CHAPITRE

XVII

Jean est arrivé. Il foule de nouveau la terre sud-africaine qui semble lui communiquer un renouveau de courage et d'énergie sereine.

Le "laager" ou camp où il se trouve devant Ladysmith lui rappelle en beaucoup plus grand et plus pittoresque encore le campement de son premier séjour aux abords de la mine, avec son infortuné parent Charles Marnier. Ce sont ces mêmes grands chars recouverts de bâches en toile à voile auxquels s'attellent pour les transports plusieurs paires de bœufs et qui, maintenant au repos, sont alignés en ordre et contiennent les vivres et les effets suffisants pour l'entretien des hommes...Ce sont les mêmes tentes étroites et pointues où l'on se trouve d'ailleurs bien abrité, car les Boers sont essentiellement pratiques et l'installation de leurs troupes est confortable et bien entendue. Les hommes ont une nourriture abondante et de qualité

supérieure, car les bestiaux élevés dans les magnifiques pâturages du Transvaal fournissent une viande excellente. Les animaux entretenus pour ravitailler le camp sont conduits le jour aux pâturages. Lorsqu'ils rentrent le soir, on les parque sur le front de bandière ; et rien d'étrange comme cette avant-garde de bêtes beuglantes, apparaissant, confuse et fantastique à la lueur des étoiles, au-devant du camp endormi où veillent seules les sentinelles.

Même pendant le jour, le "laager" n'est pas bruyant. Le Boer sous les armes n'a pas l'expansion tapageuse du troupier français. Grave et calme par nature,ayant sacrifié à la discipline militaire indispensable son indépendance native, il accomplit son service comme un devoir de conscience, avec une ponctualité qui rend les punitions inutiles. Et, de fait, il n'en existe pas pour les soldats boers.

Or ce qui les rend ainsi, la cause première où il faut toujours revenir pour expliquer les vertus viriles de ce petit peuple, c'est sa foi religieuse, ferme et ardente, dont il fait logiquement la règle de toutes ses actions. La prière en commun se fait chaque soir au "laager" aussi bien que dans les fermes ; le chant des psaumes retentit, lancé par des voix martiales qui semblent vouloir le faire pénétrer jusqu'au ciel. Les chefs prennent part aux pratiques religieuses de leurs soldats et sont les premiers à leur en donner l'exemple. Voilà pourquoi ces hommes sont forts, voilà pourquoi, confiants dans le secours de Dieu et la justice de leur cause, ils font en ce moment contre un ennemi tant de fois plus nombreux, cette belle défense qui les

immortalise, leur attire l'admiration de l'Europe et de tout le monde civilisé!

Combien il est à désirer que ces hommes de vaillance et de foi rentrent un jour au giron de l'Eglise!

Jean, incliné plus que jamais aux pensées graves, songeait : quel spectacle lamentable que de voir des catholiques, en possession de la vérité religieuse complète, se montrer chrétiens si tièdes et, pis encore, incrédules, blasphémateurs, corrompus, tandis que ces hérétiques, dans l'erreur par le fait de leurs pères bien plutôt que par leur faute, donnent jusqu'au milieu des camps, un si bel exemple des vertus évangéliques ! Quelle calamité pour un pays surtout, quand ceux qui sont à la tête de ses destinées s'efforcent d'arracher la foi du cœur des peuples et persécutent la religion qu'ils devraient, eux les premiers, respecter et servir!

Faisant un retour sur lui-même, Jean s'accusait d'avoir longtemps partagé l'indifférence du milieu où il vivait, et, depuis qu'il était revenu aux pratiques chrétiennes, de ne pas avoir fait plus de progrès vers la perfection morale qui est, en somme, tout le but de l'homme.

Comme il se sentait agité et angoissé de pensées contradictoires depuis qu'il avait remis le pied sur le sol de cette Afrique australe qui était la patrie de Margaret ! Il lui semblait qu'ayant franchi la mer, le large obstacle entre l'Europe et l'Afrique, étant arrivé à la frontière du Transvaal, il se trouvait tout près de la jeune fille en dépit des milles nombreux qui les séparaient. Et quelles envolées d'âme vers le

ferme où la jeune Boer sans doute continuait son existence pieuse et active auprès de son aïeul ! Ah ! combien il s'était illusionné là-bas à Paris en pensant qu'il l'oublierait, que c'était une affaire de temps, qu'il pourrait sourire à une autre union : il lui avait suffi de fouler la terre africaine, de respirer l'air du Natal, d'entendre de nouveau autour de lui les rudes vocables de la langue trasvaalienne pour sentir son ancien amour se réveiller aussi vivant que lors de son séjour à Ferme-Elise. Plus de cent fois le jour il se demandait : " Que fait-elle ? A-t-elle souffert autant que moi de l'écroulement de notre rêve ? Pense-t-elle à moi?... ou bien, ou bien... son grand-père l'a-t-il contrainte a un autre mariage ? " Et, bien qu'il eut renoncé à elle, bien qu'il eut pensé avoir laissé de côté toute espérance, cette simple imagination le poignait étrangement. Mais il évitait de s'y arrêter ; il se plaisait à supposer Margaret fidèle, fidèle à l'irréalisable et gardant son cœur, dans un souvenir plein de mélancolie, à celui qui en avait reçu le libre don.

Et s'il en était ainsi, ne serait-ce pas et pour elle et pour lui une douceur de se revoir ? Pourquoi, après une victoire ou entre deux combats peut-être, ne saisirait-il pas une occasion de s'acheminer vers Ferme-Elise ? Le vieux burgher ne lui défendrait pas sans doute de fouler de nouveau le seuil de sa maison, car il était trop juste pour pouvoir l'accuser d'avoir, une première fois, abusé de son hospitalité.

La raison morose, ennemie des belles imaginations, venait ensuite lui démontrer les difficultés et les rsiques de cette démarche, le dan-

ger probable d'être mal accueilli par le vieillard et d'ajouter peut-être au fardeau de peine de la jeune fille.

Mais bientôt, ce ne fut plus le temps des rêveries douces ni des graves médiations. L'heure de l'action sanglante sonnait. Un combat commençait devant Ladysmith. Jean se trouvait tout à coup en pleine mitraille.

Le passage rapide des balles qui le frôlaient, le sifflement des obus et des boulets, le bruit de la canonnade, pareil à un grondement d'orage, produisirent d'abord sur lui l'impression que subit tout homme allant au feu pour la première fois, un frémissement de la chair, une peur physique, un instinct vague de se dérober. Jean eut une révolte et s'indigna contre lui-même d'éprouver cet involontaire frisson de lâcheté. Il regarda autour de lui dans un mouvement dont l'amour-propre n'était pas exempt, pour voir si quelqu'un de ses compagnons s'était aperçu de sa passagère défaillance. Il vit tout à côté de lui un jeune Boer, de belle prestance, à la physionomie placide, qui visait avec précision, tirait avec méthode, aussi tranquille que s'il épaulait dans le Veldt paisible, pour atteindre quelque important gibier.

Le Boer a surpris sans doute une certaine agitation chez le Français, car il lui dit avec un grave sourire :

— C'est votre premier combat, camarade ?

Jean croit sentir la blessure d'un fer rouge. Au lieu de répondre, il veut s'élancer en avant ; mais le Boer, sage et flegmatique, le retient doucement dans le rang. Déjà, il s'est pleinement surmonté et la réaction qui se fait en lui

le porte à des excès d'audace : les balles qui se croisent dans l'air avec le bourdonnement d'un essaim d'abeilles ne le font pas sourciller. Il ne voudrait pas faire un mouvement pour éviter un projectile et le front haut, la poitrine élargie ce semble, avec l'attitude de se porter toujours en avant, il tire, lui aussi maintenant, superbe de sang-froid et d'audace. Un boulet a passé tout près de lui, Jean se sent tiré brusquement de côté.

— Faites donc atention, lui dit le jeune Boer qui vient de le saisir ainsi vivement par sa vareuse. Le courage ne consiste pas à braver inutilement le danger !

Un claquement se fait entendre : l'obus vient d'éclater à quelques pas d'eux, répandant une grêle de pierres. Ils sont éclaboussés de terre et de sable.

— Tiens, dit Jean, regardant juste à la place où il se trouvait tout à l'heure, les débris de l'obus, enfoncés dans la terre par la force de l'explosion, je crois que vous venez de me sauver la vie, camarade. Votre nom ?

— Guillaume Muller, répondit simplement le Boer.

— Jean Mimerel, dit le Français.

Et les deux compagnons d'armes, sous la mitraille crépitante, se serrèrent la main.

Ce fut un arrêt d'une seconde à peine dans la tragique besogne du combat. Le Boer reprit son tir froid et méthodique et Jean se livra de nouveau à cette griserie de la bataille qui l'avait saisi et le possédait tout entier. Le bourdonnement d'insecte des balles remplissant l'air de tous côtés, lui causait maintenant une sorte de jouissance étrange, la jouissance de la crainte

physique vaincue, l'attrait singulier et puissant du danger. Les Boers très braves par nature, mais toujours calmes, se montraient les uns aux autres ce Français, téméraire jusqu'à la folie, qui se portait d'instinct aux endroits où le péril était le plus grand et que ses compatriotes suivaient, facilement gagnés par cette contagion de bravoure.

Grâce à l'effort de cette poignée sublime d'imprudents, l'avantage ce soir-là, après un engagement qui avait duré tout le jour, resta aux Boers.

Villebois-Mareuil fit appeler notre héros.

— Votre nom, mon ami ?

— Jean Mimerel.

— Le fils du banquier ?

— Oui, Général.

— Eh bien, vous faites honneur à votre famille et vous faites honneur à la France. Nous avons perdu aujourd'hui un officier. Je vous nomme à sa place lieutenant.

CHAPITRE

XVIII

La joie légitime de cet avancement accordé à Jean dans des circonstances si glorieuses ne lui fit pas oublier le pacte d'amitié scellé d'une poignée de main, au milieu des obus et des balles, avec le jeune Boer qui lui avait sauvé la vie. Devenu le chef de celui qui tout à l'heure était son égal, il ne se sentit que plus étroitement obligé à lui témoigner de la reconnaissance et du dévouement. La hiérarchie n'a pas dans l'armée boer les sévérités qu'elle affecte forcément dans nos armées européennes. Les simples soldats sont plus près moralement de leurs officiers. Jean s'étonnait, dès son arrivée au camp, de voir ceux-ci laisser constamment leur tente personnelle ouverte aux hommes qui s'y réunissaient librement comme dans une sorte de cercle où ils pouvaient causer ensemble, entrer et sortir à leur gré. Cette facilité des relations ca-

t . s subordonnés et les chefs permit à Jean de nouer avec Guillaume Muller des rapports très cordiaux, prêts à se changer en une véritable amitié entre les deux jeunes hommes. Jean ne tarda pas à faire obtenir à Guillaume le titre qui équivaut dans l'armée boer à celui de sous-officier. Cela les rapprocha encore.

Leur grade et leur service différent les tenaient sans doute, la plupart du temps, éloignés l'un de l'autre; mais lorsqu'ils parvenaient à se rejoindre, c'était toujours entre eux un échange de bons offices et des conversations auxquelles ils prenaient tous les deux un égal plaisir.

Guillaume, l'homme du "Veldt", s'instruisait en écoutant le Français, doué de facultés intellextuelles plus larges et fils d'une civilisation plus raffinée. Jean, de son côté, se faisait mettre par son compagnon au courant des mœurs boers, les mœurs militaires surtout qui lui paraissaient encore étranges, mais que le caractère très spécial des habitants au Transvaal lui faisait comprendre et même admirer. En effet, si la coercition n'existe que peu ou point dans l'armée transvaalienne, c'est que les hommes sont assez sérieusement chrétiens pour remplir leur devoir militaire sous la simple impulsion de leur conscience, sans avoir besoin d'y être portés par la crainte des punitions. Si leur manière de combattre se rapproche de celle des partisans, guerilleros ou francs-tireurs,que de celle des armées régulières, c'est que leur pays accidenté se prête à cette guerre de surprises et d'embuscades, et que, d'ailleurs, elle convient mieux que les batailles rangées à leur petit nombre en face des masses anglaises.

Guillaume faisait encore ressortir aux yeux de Jean — ce que le jeune Français avait déjà remarqué — combien est sage et pratique l'organisation transvaalienne pour tout ce qui touche à la nourriture et à l'entretien des hommes valides, au soin des malades et des blessés. Afin de rendre aussi parfait que possible cet ensemble de précautions et de mesures, les Boers mettent à contribution les lumières et les connaissances plus étendues des Européens, des Français surtout. — C'est un Français, disait Guillaume, qui a l'entreprise du pain pour l'armée, comme c'est un Français qui commande ici nos troupes. Au Transvaal, nous aimons particulièrement la France, car elle est pour plusieurs d'entre nous le pays d'origine et vous avez dû remarquer, parmi les noms entendus ici, beaucoup de noms à désinence française.

Jean eut bientôt l'occasion d'expérimenter combien Guillaume lui avait dit vrai au sujet de cette sympathie instinctive du paysan boer pour son frère de France. Etant sortis du camp pour explorer les alentours, un jour qu'ils n'étaient pas de service, ils se trouvèrent vers midi assez éloignés du laager, altérés et affamés par la course. Après avoir un peu erré aux environs, ils aperçurent une ferme boer vers laquelle ils se dirigèrent. Certes, l'hospitalité est de règle su Transvaal et Jean savait d'avance que son compagnon et lui la trouveraient franche et large sous ce toit. Mais il fut touché de l'accueil particulier qu'on lui fit, lorsque Guillaume eut dévoilé sa qualité de Français. L'homme commanda à sa femme d'aller à la cave chercher le meilleur vin. Il aurait sur le

champ immolé des bêtes et préparé un véritable festin si les deux compagnons n'avaient déclaré qu'ils avaient à peine le temps de s'arrêter une heure, car il leur fallait être de retour au "laager," avant la nuit. Toutes les provisions du ménage furent mises devant eux; l'homme dit aux deux compagnons combien il regrettait de ne pouvoir leur faire une meilleure réception et il exprima à Jean cette pensée très delicate que les Boers avaient lieu d'être particulièrement reconnaissants à l'égard des Français qui venaient de leur pays lointain s'exposer aux dangers et à la mort pour défendre l'indépendance de leurs frères du Transvaal. Lui aussi avait deux fils, tous les deux à l'armée et quand il parla d'eux, sa femme se détourna pour essuyer une larme que son mari, s'il l'avait vue, lui aurait reprochée peut-être comme une défaillance de patriotisme!

Jean regardait avec un intérêt ému cet intérieur qui lui rappelait Ferme-Elise. C'était le même sol en terre battue, la grande cheminée, les meubles anciens, le fusil de l'homme au-dessus du chambranle, sa pipe enrubannée suspendue au mur à portée de sa main, et sur une tablette, la lourde Bible de famille, à la reliure épaisse, aux coins usés. Jean, silencieux, absorbé en lui-même, évoquait dans ce décor la figure austère d'Erasmus, le visage aimé de Margaret.

Quand ils furent sortis après avoir longuement pris congé de leurs hôtes, Guillaume lui demanda :

— Vous n'avez jamais vu l'intérieur d'une ferme boer?

Jean se troubla légèrement. Il avait bien conté à Guillaume qu'il était venu une première fois au Transvaal pour chercher de l'or, mais une réserve excessive, une crainte étrange de laisser deviner quelque chose de son secret avait scellé ses lèvres au moment de parler de son séjour à Ferme-Elise.

Ne pouvant maintenant éluder la question directe de son compagnon, il lui dit seulement qu'il avait été recueilli, blessé, et soigné dans une ferme qui ressemblait assez à celle-ci, mais il ne nomma pas Erasmus Pontvallier et se garda de dire surtout, craignant de se trahir, que, sous ce toit hospitalier, il avait rencontré une jeune fille. Guillaume, ne s'apercevant pas même d'une réticence, écouta le Français avec intérêt, puis laissa la conversation dévier, capricieuse, et effleurer plusieurs sujets différents.

Jean s'était montré plus ouvert lorsque Guillaume l'avait interrogé sur sa famille et sa vie à Paris dans le monde de la richesse et du plaisir; et le Boer l'avait félicité d'avoir abandonné tant de choses pour venir défendre la liberté d'un petit pays héroïque dans l'Afrique australe. Lui-même, interrogé avec intérêt par Jean sur sa propre existence, avait avoué une fois, comme par surprise, qu'il était parti pour l'armée, la patrie ne pouvant attendre, la veille même du jour où il allait être fiancé à la femme de son choix. Et comme Jean se recriait, trouvant le trait d'un héroïsme admirable, et même un peu farouche, Guillaume qui trouvait sa conduite toute naturelle rougit et se troubla. Le nom de la jeune fille aimée mourut aussi sur ses lèvres et les deux compagnons d'armes ne se

doutèrent pas que ce rêve intime qu'ils avaient une si grande pudeur de se dévoiler mutuellement avait pour objet la même femme et que cette femme était Margaret.

Ils continuèrent de se rapprocher l'un de l'autre et prirent part ensemble à la plupart des combats qui se livrèrent. Ils devaient suivre jusqu'au bout la fortune, brillante d'abord, et ensuite si douloureuse de ces régiments qui avaient pour chef Villebois-Mareuil.

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■

Le 5 avril, ils étaient là au sommet d'un "kopje" (1), dans les environs de Boshof une poignée d'hommes, soixante peut-être dont, vingt-trois Français entourant leur chef. Les troupes anglaises les cernent, les canons sont pointés contre eux. Les soldats anglais sont un milier environ. — Mille homme contre soixante, un peu plus de seize contre un! — N'importe, sans avoir la moindre illusion sur l'issue du combat, ils continuent à se battre. Mais bientôt les Anglais escaladent le kopje et viennent les attaquer à la baïonnette.

Dans la confusion sanglante du corps à corps, Jean demeure un instant, un instant bien court, immobilisé par le saisissement. Il a cru reconnaître, là à quelques pas de lui, sous l'uniforme anglais, le misérable William Knik, le meurtrier de Charles Marnier, celui qui l'avait aussi frappé et laissé pour mort, lui Jean, pour s'empa-

(1) Petite colline,

rer de la mine qu'il exploitait avec son cousin, lors de son premier séjour au Transvaal. Il se demande si c'est bien l'ancien ingénieur ou s'il est abusé par une ressemblance, mais l'Anglais l'a aperçu et la stupeur de son regard, l'émotion mal dissimulée qu'il éprouve en revoyant vivant celui qu'ilcroyait avoir assassiné, ne peut laisser aucun doute au jeune Français. D'un mouvement presque machinal, il vise l'Anglais. L'a-t-il atteint? Il n'en sait rien. Dans la fumée de la bataille, taut devient confus.

A ce moment, Jean et tous ceux de ses compagnons qui restent encore vivants, se rapprochent de Villebois-Mareuil serré de très près par les assaillants. Jean voit son chef étendre le bras et viser avec son revolver un officier anglais qu'il tue à bout portant. Mais aussitôt Villebois-Mareuil s'affaisse, frappé à son tour. Il a reçu une balle dans le côté droit.

Alors un fait invraisemblable se passe, un fait digne de la barbarie primitive et à jamais honteux pour la civilisation. On voit un homme revêtu de l'uniforme des sous-officiers anglais, se pencher sur le blessé et, avec un sang-froid monstrueux, achever le général à terre.

Villebois-Mareuil a le temps de dire encore :

— Je meurs en soldat, mes enfants, vous pouvez maintenant hisser le drapeau blanc.

Et il expire aussitôt.

Mais les chefs anglais ont vu avec indignation l'acte du sous-officier qui n'est autre que William Knik. Ils le font appréhender immédiatement et fusiller séance ténante.

Jean songe, rêveur, que la Providence semble l'avoir remis pour un instant en face du traî-

tre et du meurtrier pour le rendre témoin de cet acte de justice. Et il se demande ce que peut être devenu son complice dans la spoliation et l'assassinat, le nègre Jack.

Mais l'heure du châtiment avait été pour celui-ci plus prompte encore. A la suite d'une querelle de jeu dans laquelle il avait tué un matelot anglais, les compagnons de celui-ci, sans autre forme de procès, lui appliquant la loi de Lynch, l'avaient pendu haut et court à une branche d'arbre.

. . . . . .

Le lendemain eurent lieu à Boshof les funérailles solennelles de l'héroïque Français mort pour la cause transvaalienne. Les Anglais s'honorèrent eux-mêmes en s'inclinant devant sa dépouille. Lord Methuen, lord Chescham, un grand nombre d'officiers assistèrent aux obsèques et rendirent les honneurs militaires. En l'absence de tout prêtre catholique, le comte de Bréda, officier d'ordonance de Villebois-Mareuil lut à haute voix les prières des morts : Jean et quelques autres prisonniers français qui se trouvaient à côté de lui, répondirent aux prières latines, la voix coupée de sanglots.

Ils avaient raison de pleurer : la perte qu'venait de faire la cause transvaalienne était de celles qui malaisément se réparent et dont on ne se console point.

Mais le brave qui dormait là, enseveli dans un drapeau tricolore, avait mis au front de la France une gloire de plus!

CHAPITRE

XIX

La vie continuait à Ferme-Elise, active et monotone, avec l'anxiété des nouvelles de la guerre qu'il fallait aller chercher à la ville à grande fatigue et qui arrivaient incomplètes et vagues, défigurées parfois. Dans les commencements de la lutte et quand les succès des Boers allaient toujours croissant, ces nouvelles apportaient au vieil Erasmus des joies intenses que sa petite-fille, patriote et enthousiaste comme lui, partageait. Et maintenant, hélas ! c'était l'ère des revers qui s'était ouverte ; le nombre avait raison de la vaillance et les héroïques Boers perdaient peu à peu le terrain conquis. Erasmus en demeurait morne, silencieux, amèrement découragé et il jetait des regards d'indicible détresse vers la panoplie d'où il était impuissant, hélas ! à décrocher son vieux fusil rouillé.

Margaret avait pleuré chaque fois que les serviteurs cafres, revenant de la ville, avaient annoncé un échec des Boers, mais elle ne se laissait pas, comme son grand-père, accabler par la mélancolie. On eut dit en elle, au contraire, comme un renouveau de force morale et de courage. Une préoccupation secrète semblait l'absorber qui la rendait grave, mais non pas triste. Le ressort que le départ de Jean avait brisé en elle paraissait exister de nouveau et, devant les épreuves de la patrie, la vailante s'était reprise.

Ils étaient seuls, ce soir d'avril, la petite-fille et l'aïeul dans la salle commune pour la courte veillée, quand les pas d'un cheval sonnèrent tout à coup sur le pavé de la cour. Sur l'ordre de son grand-père, Margaret sortit pour voir qui pouvait bien venir les visiter à cette heure insolite. Et elle se trouva en face de Petrus Muller. Sa première impression fut pénible, car elle appréhendait de voir se renouveler l'épreuve qui, une première fois, avait été si providentiellement écartée d'elle. Mais le vieillard était bien seul. Il avait déjà mis pied à terre et donné à un serviteur la bride de son cheval. Margaret l'introduisit dans la salle.

Erasmus, en l'apercevant, eut un premier mouvement de joyeuse surprise que la crainte d'apprendre quelque fâcheuse nouvelle paralysa bientôt. En regardant plus attentivement son ancien camarade, il vit que Petrus avait son fusil et qu'il portait en bandoulière la large courroie garnie de cartouches.

Petrus répondit à la muette interrogation de son hôte.

— Villebois-Mareuil est mort, mon fils est prisonnier. Le Transvaal a besoin maintenant du dévouement de tous ses enfants. Je m'en vais remplacer mon fils.

Un cri jaillit de la poitrine d'Erasmus :

— Que vous êtes heureux !

Et le vieillard cloué sur son fauteuil par la paralysie alors que ceux de son âge partaient, le vieillard qui n'avait pas de fils ni de gendre à envoyer à l'armée, mit son visage dans ses mains et pleura d'envie.

Petrus paraissait vivement contrarié de cette émotion dont il devinait aisément la cause.

— J'ai donc eu tort de faire ce grand détour pour venir vous dire adieu avant mon départ. Je croyais que notre vieille amitié et les nouveaux liens prêts à se nouer entre nous m'en faisaient un devoir. Je pensais que notre chère Margaret avait le droit de savoir quel était le sort de mon fils...

La jeune fille tenait encore les yeux attachés à terre et ne répondait rien. Erasmus, triomphant de sa passagère défaillance, serra énergiquement les mains de son vieil ami.

— Vous avez bien fait au contraire de venir et je vous remercie, Petrus. Mais vous me pardonnerez sans peine, vous qui devez comprendre par vos propres sentiments l'intensité de ma douleur ! Quand la patrie se défend désespérément contre un terrible ennemi, quand les premiers revers commencent à l'atteindre, être condamné moi-même à cette affreuse impuissance et n'avoir aucun homme de mon sang, personne des miens sur les champs de bataille où le sort de la patrie reste en suspens !

Alors, Margaret, le regard illuminé d'enthousiasme, vint se mettre à genoux devant son aïeul, à cette même place où elle l'avait un soir supplié, à côté de Jean :

— Mon père, dit-elle, laissez-moi partir et je vous promets de me battre aussi bien qu'un homme.

Le premier mouvement d'Erasmus fut la stupeur. Puis il releva la jeune fille et la pressa dans ses bras.

— Rien que pour avoir eu cette pensée, lui dit-il, tu réchauffes mon vieux cœur. Mais ce projet que l'amour du Transvaal t'inspire, est il réalisable?

— Sans doute, mon père, dit vivement Margaret. Je connais l'histoire de nos guerres précédentes ; il n'en est pas une où quelque femme n'ait fait le coup de feu à côté des combattants.

Son aïeul la regardait avec une ineffable tendresse. Le vieux Petrus paraissait réfléchir.

— Si, bien sérieusement, elle veut s'enrôler, l'occasion est bonne. Elle peut venir avec moi et je vous jure, Erasmus, que je veillerai sur elle avec autant de soin que vous pourriez le faire vous-même. Mais pensez-vous qu'elle est réellement capable d'affronter les fatigues et les dangers?...

— Pour cela, mon vieux compagnon, dit le vieillard avec fierté, je vous réponds d'elle. Ma Margaret est une noble et vaillante créature en qui revit l'âme héroïque de mes fils.

— Et la vôtre aussi, Erasmus ; mais que ferez vous sans elle ici ?

— Sans elle!...répéta le vieillard et sa voix se troubla légèrement. Puis il reprit d'un accent ferme et vibrant :

— Ce sera là mon sacrifice personnel à la patrie!

Les deux hommes étaient demeurés seuls pendant ce colloque ; Margaret les avait quittés furtivement. Au bout de quelques minutes elle reparut vêtue et équipée en volontaire boer : la veste courte, le large pantalon enfoncé dans les bottes et le grand chapeau de feutre gris.

Depuis quelques jours, elle avait pris au fond d'une armoire des effets qui avaient appartenu au plus jeune de ses oncles dont la stature était un peu moins élevée que celle de ses frères, et Margaret, nourrissant silencieusement son projet, avait adapté à sa propre taille les vêtements militaires du mort.

Une émotion plus vive que toutes celles qu'il avait éprouvées depuis bien longtemps, bouleversa Erasmus. Il revit un instant, par la pensée, ses fils pleins de jeunesse et de patriotique ardeur quittant la ferme pour aller défendre contre l'Anglais envahisseur la chère terre natale, le sol de la patrie toujours sacré...Quoi donc ! ce bonheur inespéré lui était donné que quelqu'un de son sang serait là-bas, alors que les chers aimés avaient tous disparu, pour venger leur mort et défendre à leur place le Transvaal attaqué de nouveau ! Et c'était Margaret, son enfant chérie qui lui procurait cette joie, mêlée d'amertume et d'angoisse sans doute, mais si précieuse à sa vieille âme de patriote !

Il ne songea plus à faire des objections. Tout aussi simplement qu'il permettait à sa petite-fille, lorsqu'il en était besoin, de chevaucher seule à travers le Veldt pour visiter les animaux aux pâturages, il lui accorda l'autorisa-

tion de s'enrôler dans le commando que Petrus Muller allait rejoindre.

Il fut décidé qu'on partirait à l'aube.

Quand Petrus se fut retiré dans l'une des chambres de la ferme pour y reposer quelques heures, Margaret s'approcha de son aïeul, un peu timide :

— Père, dit-elle, je voudrais vous demander...

— Parle avec confiance, ma fille, dit tendrement le vieillard ; que pourrais-je te refuser ?

— Je désirerais, dit Margaret, hésitant toujours, emporter avec moi... comme une sauvegarde... le chapelet de l'aïeule.

Le vieillard fronça le sourcil :

— Quelle singulière idée, ma fille ! N'est ce pas là de ta part une superstition ?

— Non, mon père, dit résolument Margaret ; car alors il faudrait appeler aussi superstition le soin religieux avec lequel notre famille s'est transmis à travers plusieurs générations ce pieux souvenir. Il me semble qu'il sera pour moi une égide, un gage de la protection du ciel.

Erasmus secoua la tête, et pendant quelques instants demeura pensif. Puis, très grave, il dit à sa petite-fille :

— Si ta conscience t'approuve d'agir ainsi, je ne veux point peser sur ta conscience. Fais à ton gré, mon enfant.

Quand le lendemain au petit jour, Margaret, ayant reçu la bénédiction de son aïeul, s'éloigna de la ferme au pas de sa bonne jument, à côté de Petrus Muller, le chapelet de l'aïeule passé autour de son cou pendait sur sa poitrine sous sa vareuse de volontaire,

CHAPITRE

XX

Le jour même où Petrus et Margaret se mettaient en route, une partie des prisonniers qui se trouvaient à Bos hof étaient réunis sur la place principale de la ville pour être dirigés vers une destination encore ignorée d'eux.

Afin de prévenir toute tentative d'évasion, les soldats anglais les avaient liés deux par deux avec des cordes. C'est dans cette situation pénible et quelque peu humiliante qu'ils attendaient, immobiles sous un soleil de feu, le signal du départ. Jean et Guillaume, en leur qualité de gradés, avaient été laissés les mains libres, mais la surveillance exercée sur eux n'en était que plus étroite. Ils se tenaient à côté l'un de l'autre, attentifs à ne pas se laisser séparer, car les épreuves subies ensemble faisaient déjà des deux camarades presque deux amis.

Le convoi se mit en marche sous la conduite d'un lieutenant et de plusieurs sous-officiers.

Guillaume Muller avait été blessé à l'épaule assez légèrement d'ailleurs, mais la fatigue et la chaleur excessive irritaient sa plaie et augmentaient de moment en moment l'intensité de la fièvre qui s'était déclarée. On allait à travers les sentiers mal tracés du Veldt, les pieds se heurtant souvent à des obstacles, la gorge desséchée par la poussière rougeâtre qui, dans ces contrées, s'élève constamment du sol. La soif devenait pénible à supporter pour tous les hommes et particulièrement pour ceux qui étaient atteints de quelque blessure. Jean voyait Guillaume Muller pâlir par instant et ralentir sa marche comme s'il ne pouvait plus avancer. Le Boer qui n'aimait pas inspirer la pitié, avait beau faire pour surmonter son malaise ou le dissimuler du moins, il ne pouvait triompher de cette défaillance qui s'emparait de lui. Jean s'adressa alors à un soldat de l'escorte qui lui faisait l'effet d'un assez bon garçon, et, bien qu'il éprouvât de la répugnance à demander la moindre chose à un ennemi vainqueur, il le pria en bon anglais, pour peu que cela lui fut possible, de procurer à boire à son compagnon. Le soldat de la reine aussitôt tendit sa gourde à Guillaume qui but avec un soulagement extrême quelques gorgées de thé. Il la présentait ensuite à Jean, mais bien que celui-ci sentit sa gorge brûlante, en présence de tous les volontaires en proie au même supplice, il refusa pour lui cet adoucissement :

— Non, dit-il, je ne suis pas blessé, moi ; et je ne veux pas être mieux traité que les camarades.

Une rumeur d'approbation s'éleva parmi les prisonniers devant cet acte du jeune lieutenant pour lequel il fallait certainement autant de force d'âme que pour un trait de bravoure en face de l'ennemi.

Cependant Guillaume, un peu reconforté par ces quelques gouttes de liquide qui avaient calmé sa fièvre, s'était remis à marcher d'un pas plus assuré. La chaleur devenait de plus en plus lourde, aggravé par une sourde influence d'orage planant dans l'atmosphère. Les hommes, n'ayant reçu au départ pour toute nourriture, qu'un peu de biscuit et une faible ration de café, commençaient à se traîner péniblement. Ils étaient en route depuis le matin et il devait être environ quatre heures de l'après-midi. Ils espéraient toujours qu'on ferait halte et qu'un repas plus ou moins sommaire leur serait servi. Mais la marche continuait, implacable ; les soldats de l'escorte la soutenaient aussi bien que les prisonniers. Seulement les Anglais avaient dans leurs sacs quelques menues provisions qu'ils mangeaient en chemin. Certains d'entre eux, plus humains, en firent part à ceux des Français ou des Boers qui se trouvaient à côté d'eux ; mais les autres, jugeant sans doute plus pratique de garder leur part tout entière, s'inquiétèrent peu des besoins des prisonniers auxquels les autorités militaires anglaises n'avaient pas pourvu.

Mais si la faim les tourmentait, la soif leur causait une torture plus intolérable encore. Il n'y avait point de rivière dans le pays qu'on traversait et si quelques-uns des Anglais charitables avaient aussi approché leur gourde des

lèvres desséchées d'un Français ou d'un Boer moins héroïque que Jean, la provision de tous eut été bien insuffisante pour désaltérer seulement un tiers des prisonniers.

Ceux-ci, après avoir longtemps cherché des yeux un cours d'eau ou une source, commençaient à regarder avec un peu d'espérance du côté du ciel. Des nuages noirs s'amoncelaient en effet autour du soleil qui, bientôt entièrement voilé, laissa le paysage étrangement sombre. Bientôt l'orage éclata et les nuées crevèrent, laissant tomber des torrents d'eau. Ce furent d'abord des cris de joie parmi les prisonniers. Ils tendaient leurs mains et leurs coiffures et faisaient fête à cette eau bienfaisante qui venait calmer leur soif cruelle et rafraîchir leurs membres las. Mais bientôt ce soulagement se changea en une souffrance nouvelle doublée d'un réel danger.

Rien ne peut donner l'idée de ces pluies du Transvaal vraiment diluviennes qui dans un instant inondent le sol et balaient tout sur leur passage. Au bout de quelques minutes, les vêtements des hommes étaient transpercés jusqu'à la peau et cette humidité fraîche mêlée à la sueur les faisait frissonner et les exposait aux maladies les plus graves. Les Boers, habitués à ces formidables averses, rompus à subir toutes les intempéries, souffraient moins que les Français et même les Anglais. Ceux-ci commençaient à trouver bien rude la corvée de conduire les prisonniers de guerre !

Vainqueurs et vaincus s'en allaient piteusement sous la pluie battante, les épaules voûtées, le visage cinglé, sentant comme une gout-

tière passer sous le col de leur vareuse et leur couler, froide dans le dos. Leur marche s'embarrassait à travers le sol détrempé dont les inégalités formaient des ornières dans lesquelles ils enfonçaient parfois jusqu'aux genoux, faisant rejaillir l'eau autour d'eux. Il était maintenant environ cinq heures du soir et les malheureux se demandaient si cette interminable plaine d'herbe inondée durerait toujours, si l'on trouverait jamais un abri et un lieu de halte ou si cette marche fantastique sous la pluie formidable, sans nourriture et sans repos, continuerait ainsi sans fin !

CHAPITRE

XXI

A travers l'atmosphère épaisse et saturée d'eau, dans la solitude du "V ", les bâtiments d'une ferme en ruine apparurent. L'officier que Jean avait aperçu le matin et qui dirigeait le convoi, vint alors au-devant de la troupe pour donner aux hommes l'ordre de se réfugier sous ces abris branlants.

La ferme avait été sans doute le théâtre d'un combat et soutenu une sorte de siège, car au dedans de la maison tout était détruit et les murs seuls restés debout portaient de nombreuses traces de balles. Le toit ouvert en plusieurs endroits tenait encore, mais la porte et les fenêtres avaient été violemment arrachées. La pluie était entrée librement par toutes ces issues et l'asile offert aux soldats harassés, par ce qui avait été la salle principale, ne valait pas beaucoup mieux que la pleine campagne. Les sous-

officiers anglais allèrent alors explorer les granges et les étables. Ces bâtiments se trouvaient en un peu meilleur état, l'effort des assaillants s'étant porté sur la maison où les hommes se défendaient, plutôt que sur les dépendances où ils avaient pu sans doute pénétrer à leur gré pour s'emparer du bétail et des provisions.

Les prisonniers dont on visita les liens furent enfermés dans une grande étable vide où quelques bottes de paille couvraient le sol. Harassés de fatigue, trempés de pluie, épuisés de besoin, sans qu'une distribution de vivres leur fut faite, ils se laissèrent tomber, masses inertes, sur cette paille, et s'endormirent lourdement.

Jean, en sa qualité d'officier, et Guillaume, à cause de sa blessure, furent mis ensemble à part des autres prisonniers. En revenant vers la maison dévastée pour un examen plus attentif, les fourriers anglais avaient découvert deux chambres reculées moins dévastées que la salle commune. Les portes et les fenêtres y étaient encore adhérentes et dans chacune d'elles un de ces lits rudimentaires dont se contentent les fermiers boers, était dressé. La moins inconfortable des deux pièces fut attribuée aux gradés anglais; on donna l'autre au lieutenant français et à son compagnon. La courtoisie n'empêchant pas les précautions pour prévenir l'évasion des captifs, on condamna les fenêtres à l'aide de clous fortement enfoncés et que les deux hommes, d'ailleurs dépourvus de tout instrument propre à ce travail, n'auraient pu essayer d'enlever sans faire de bruit. Pour plus de sûreté, deux sentinelles furent placées dans la cour, au-dessous de ces fenêtres. L'unique porte de la cham-

bre ouvrait dans la pièce voisine destinée à l'officier et aux sous-officiers anglais qui vinrent bientôt l'occuper au nombre de six ou sept environ, comme le bruit de leurs voix l'apprit à Jean et à Guillaume. Celui-ci, à bout de forces s'étendit sur le lit et son compagnon peu exercé au rôle d'infirmier, lui fit un pansement tel quel. On leur avait donné de l'eau et deux portions de biscuit. Jean mangea sa part, mais Guillaume ne put toucher à la sienne, avide seulement de boire et de boire encore, pour soulager la fièvre qui le brûlait. Il s'assoupit bientôt cependant, brisé par la fatigue et lorsque Jean le vit endormi, il s'étendit à côté de lui sur la couchette étroite. Un rayon blanc qui tombait droit sur son visage, réveilla Jean Mimerel au milieu de la nuit. Sa première impression fut celle d'un grand bien-être physique. Ce repos de quelques heures l'avait entièrement remis et il se retrouvait en possession de toutes ses facultés et de toutes ses énergies. Il leva la tête pour voir d'où lui venait ce beau rayon de lune, et il aperçut au milieu des solives noires une ouverture où s'encadrait un peu de ciel. La pluie comme épuisée par sa propre violence, avait cessé depuis longtemps et la nuit devait être très belle. Jean regarda sa montre à cette claire lueur d'astre qui entrait par la brèche du toit. Il était deux heures du matin.

Tout était silencieux autour de lui : son compagnon, si agité la veille au soir, dormait maintenant d'un sommeil paisible. Dans la chambre des Anglais, on n'entendait aucun bruit et le pas des sentinelles ne retentissait même plus sur le pavé de la cour, soit que les hommes

chargés de la faction se tinssent immobiles, engourdis par la fatigue, soit qu'ils eussent, eux aussi, cédé au sommeil, plus impérieux que toutes les consignes.

Une pensée subite et singulièrement émotionnante vint à Jean : il pourrait peut-être fuir! Au lieu d'être traîné à la remorque des régiments anglais et embarqué ensuite pour quelque lieu d'exil lointain, rejoindre l'armée boer, revenir se battre, ne pas achever dans la monotonie d'une captivité insipide et humiliante cette belle et joyeuse épopée de guerre!... Quel rêve!

Ils nous barrent le chemin au-delà de l'unique porte, se disait-il, ils ont condamné les fenêtres, mais il y a le toit; ils n'ont pas pensé au toit...

Et Jean regardait l'ouverture étroite d'où lui était venue cette blanche clarté de lune comme une espérance et comme un appel.

Déjà il édifiait rapidement son plan d'évasion et en calculait les chances : " Le toit est bas; en faisant tenir sur le lit la table boiteuse, en mettant ensuite la chaise sur la table, nous l'atteindrons aisément... L'ouverture faite par quelque projectile n'est pas assez large pour laisser passer un homme; mais il est facile de l'agrandir, car c'est, comme en bien d'autres fermes boers, une sorte de chaume que l'on a tressé en travers des charpentes Nous risquons, il est vrai de faire du bruit, d'être surpris avant d'avoir gagné le toit. Alors tout est dit. On nous surprend, on nous ligotte; bref, nous avons échoué et nous en subissons les conséquences. Si l'on s'aperçoit seulement de notre fuite quand nous sauterons dans le verger qui est derrière la mai-

son et qu'une muraille assez large sépare de la grande prairie, on nous tirera dessus tout simplement et le risque est moindre... Certes, certes, il vaut la peine d'en faire la tentative. Mais Guillaume, avec sa blessure, pourra-t-il?...

Il secoua légèrement le jeune Boer qui s'éveilla en sursaut, demandant :

— Nous repartons?

— Taisez-vous, lui dit Jean à voix basse. Etes-vous assez fort pour essayer de fuir?

Guillaume se dressa brusquement sur la couchette dure. La vivacité du mouvement lui causa une douleur lancinante dans son épaule déchirée. Mais il n'eut pas une plainte et répondit dans un souffle à son camarade :

— Comment faire? Je suis prêt.

Jean lui montra d'un geste l'ouverture par laquelle la pâle clarté lunaire descendait toujours et, en quelques mots murmurés à son oreille, lui expliqua tout son projet.

— C'est que c'est très possible, dit Guillaume de la même voix basse, perceptible à peine. Avec un peu de promptitude et de décision, si le bruit ne nous trahit pas, si quelque circonstance fortuite ne vient se mettre à la traverse, nous allons leur échapper... Mais nos pauvres hommes! il n'y a aucun moyen de les délivrer avec nous!

Jean resta pensif un instant.

— Que gagneraient-ils à nous voir rester prisonniers avec eux? dit-il ensuite. Que pouvons-nous et pour eux et pour la cause du Transvaal en demeurant, les bras liés, au pouvoir de nos vainqueurs? Libres, nous pouvons combattre, faire des prisonniers, nous aussi, et, un jour

peut-être, obtenir un échange... Il faut saisir l'occasion qui s'offre à nous, Guillaume. Nous avons déjà trop différé.

— C'est juste, mon lieutenant, dit le Boer.

— Alors, vite à l'œuvre!

Ils assujettirent de leur mieux sur le lit la table boiteuse,placèrent la chaise dessus,puis Jean monta d'un mouvement vif et agile sur cet échafaudage branlant. Mais c'est à peine s'il atteignait l'ouverture du toit en se haussant sur la pointe des pieds.

— Faites-moi la courte échelle, lui souffla Guillaume.

Malgré la gêne douloureuse de sa blessure, le Boer, exercé lui aussi à toute espèce de gymnastique, se hissa légèrement jusqu'aux épaules de Jean. Les meub,es échafaudés qui leur servaient d'appui vacillèrent; les deux jeunes gens parvinrent cependant à conserver l'équilibre. Le Boer qui ne pouvait s'aider du bras gauche rendu inerte par sa blessure, travaillait de la main droite armée de son couteau à élargir l'ouverture du toit. Bientôt il put y passer la tête, puis les épaules. Un effort énergique et rapide qui lui arracha malgré lui un cri de douleur étouffé le porta sur le toit. Alors Jean, à son tour, se haussa, saisit le rebord du trou et,s'enlevant à la force du poignet, parvint à sortir jusqu'à mi-corps. En même temps, l'échafaudage mal assujetti s'écroulait avec bruit dans la chambre des prisonniers. Comme Guillaume tendait la main à Jean pour le faire parvenir auprès de lui sur la frêle toiture, les deux fugitifs entendirent un remue-ménage dans la pièce occupé par les officiers anglais.Une voix criait :

— Ils s'évadent! Appelons les hommes de garde, poursuivons-les... Tirons dessus!

Il n'y avait plus à hésiter, ni à réfléchir, ni surtout à attendre. La promptitude seule de leur fuite pouvait encore peut-être sauver les deux compagnons. Ils sautèrent dans le verger, gagnèrent à la course la muraille basse, tandis que des lanternes s'allumaient et que des cris partaient dans la nuit. Comme ils franchissaient cette muraille pour gagner la libre prairie, deux coups de feu bien dirigés les atteignirent presque. L'une des balles que Jean entendit siffler tout près de son oreille, lui enleva son large chapeau de feutre, l'autre troua la vareuse de Guillaume. Mais tous les deux restaient saufs.

CHAPITRE

XXII

Ils étaient maintenant dans l'immensité du Veldt poursuivis par les soldats anglais et gênés par ce clair de lune qui tout à l'heure les avait caressés dans un encouragement et une espérance.

Il est vrai que la lueur rougeâtre et tremblante des lanternes, en éclairant les entours de ceux qui les tenaient allumées, rendait à quelque distance leur vue plus confuse. Ce fut peut-être à cette circonstance que les fugitifs durent de pouvoir prendre quelque avance sans être bientôt rejoints par les soldats qui les poursuivaient, ou tout au moins atteints par leurs décharges.

Ils couraient malaisément dans l'herbe haute sur un sol détrempé par la pluie de la veille. Mais ce sol devint encore plus difficile et plus inégal ; l'herbe y était par endroits piétinée et détruite ; des armes, des vêtements, d'affreux

débris humains le jonchaient. Un combat sanglant avait eu lieu sans doute à cette place. Les deux compagnons avançaient comme ils pouvaient à travers ces obstacles, sentant la poursuite acharnée des Anglais se rapprocher d'eux. Soudain, le pied de Guillaume buta, et avant que Jean eut pu faire un mouvement pour le retenir, il le vit glisser dans une sorte de fondrière. Aussitôt le Boer poussa un cri, non pas de douleur, mais plutôt d'horreur et de surprise. Jean, très anxieux, se pencha au bord de la crevasse en demandant :

— Guillaume, êtes-vous blessé ?

— Non, grâce à Dieu, répondit le Boer, quelques contusions sans doute insignifiantes. Mais aidez-moi vite à sortir d'ici, car c'est abominable!

Jean distingua alors sous la lueur blanche de la lune des formes humaines raidies, des visages blêmes : la fondrière était pleine de cadavres.

Certes, les soldats sont habitués au spectacle de la mort ; mais ces corps inertes couchés les uns sur les autres et qui, par un étrange effet d'optique, sous la pâle clarté lunaire, semblaient retrouver des gestes et des mouvements, avaient quelque chose de si fantastique et de si affreux que Jean éprouva d'abord comme son camarade le désir impérieux de fuir ce terrifiant spectacle.

Ce furent des instants bien courts, mais ils avaient suffi pour donner de l'avance aux soldats qui poursuivaient les prisonniers. Le cri de Guillaume les avait remis sur la bonne piste ; leurs pas et leurs clameurs se rapprochaient.

Quelques minutes encore et les deux fugitifs allaient être repris sans aucun espoir maintenant d'échapper à leur sort.

Jean, toujours penché au bord du fossé macabre, avait déjà tendu la main à son compagnon pour l'aider à remonter. Ils s'arrêtèrent dans leur mouvement une seconde, écoutant la course des Anglais qui se précipitaient vers eux.

— Nous sommes perdus, dit froidement le Boer.

Mais dans cet instant rapide, une pensée suprême était venue à Jean :.

— Guillaume, dit-il brusquement, ne remontez pas. C'est moi qui vais descendre auprès de vous.

Et déjà il se laissait glisser par la pente rapide et visqueuse de la crevasse jusqu'au tas de cadavres sur lequel se trouvait Guillaume.

— Il faut que ces morts nous sauvent, dit Jean. Vite, vite, cachons-nous au milieu d'eux. Vous entendez bien ceux qui nous suivent, ils sont là à quelques pas, ils arrivent, ils vont nous rejoindre...

Guillaume avait compris tout de suite cette unique chance qui s'offrait à eux et dont il fallait profiter. Avec son énergie native d'homme du Veldt, il fit taire immédiatement l'impression de répugnance et de vague effroi qui l'avait saisi tout à l'heure et aida Jean à soulever quelques-uns des soldats morts pour se ménager une place parmi eux. Tous les deux se couchèrent sur des cadavres sentant d'autres cadavres peser sur leur potrine, respirant une affreuse odeur de tombe. Le Boer, physiquement plus robuste et tout absorbé dans la préoccupa-

tion d'échapper aux poursuites, s'était repris. Mais Jean, l'Européen à l'organisme plus sensible et plus délicat, dont le courage moral n'avait pas un instant failli, maintenant qu'il avait accompli jusqu'au bout son acte énergique, les nerfs vaincus par le dégoût et l'horreur, perdit le sentiment.

Les Anglais arrivaient, acharnés et habiles dans la chasse à l'homme, explorant le sol autour d'eux avec leurs lanternes, autant pour se garder de toute embûche que pour bien voir si les prisonniers évadés ne se cachaient pas dans quelque pli de terrain ou quelque large pan d'ombre projeté par un tronc d'arbre ou un rocher. Ils avisèrent bientôt la fondrière où les morts anglais et boers, tombés pêle-mêle dans le corps à corps du combat, dormaient ensemble de suprême sommeil. Comme les soldats anglais étaient nombreux, bruyants, éclairés par les lumières falotes de leurs lanternes qui combattaient la clarté pâle et tragique de la lune, ils n'éprouvèrent pas le mouvement d'effroi dont Guillaume n'avait pu se défendre ; ou plutôt la fanfaronnade en commun le leur fit aisément surmonter ou dissimuler.

Ils cherchaient un moyen de franchir l'obstacle et se demandaient par quel endroit avaient bien pu fuir leurs prisonniers, lorsqu'une voix ayant l'accent du commandement s'éleva, disant :

— Cherchez parmi ces cadavres !

Une dizaine de soldats descendirent dans la fondrière, et avec une répugnance visible se mirent à remuer ce tas de morts. Tous étaient immobiles et froids, jusqu'à ce jeune officier boer

dont les lanternes éclairèrent un instant le front pâle. Guillaume remercia Dieu dans son cœur de ce que Jean s'était evanoui. Pensant qu'on allait venir à lui, il avait fermé les yeux et s'efforçait de raidir ses membres, mais l'un des soldats qui étaient restés au bord de la crevasse, s'écria alors :

— Par là-bas, par là-bas, ils s'enfuient !

Ses camarades aperçurent en effet deux ombres qui glissaient, rapides, à une centaine de pas.

L'officier lança un juron anglais retentissant, et rappela vivement ses hommes pour leur faire contourner la crevasse et recommencer leur course en pleine prairie. Ceux qui étaient descendus dans le funèbre fossé remontèrent en hâte pour se joindre à leurs compagnons. Quel était le fauve gibier qui, dans la demi-obscurité, était venu, si à propos pour les fugitifs, donner aux Anglais la vision illusoire de deux formes humaines, Guillaume et Jean ne devaient jamais le savoir et se souciaient peu de l'apprendre.

Mais le Boer écoutait les pas des Anglais s'éloigner et le danger s'écarter de lui et de son compagnon. Par prudence cependant, il resta encore longtemps immobile dans la position affreuse où il se trouvait. Ce fut seulement, lorsqu'il comprit bien que les soldats anglais, entièrement engagés sur leur fausse piste, avaient pris une direction opposée et ne repasseraient plus en cet endroit, ce fut alors seulement qu'il se dégagea du milieu des morts et se mit en devoir de faire revenir à lui, s'il était possible, le lieutenant toujours évanoui.

CHAPITRE

XXIII

Quelques jours après, les deux prisonniers évadés arrivaient au camp de Mafeking. Ce qu'avait été leur odyssée depuis la nuit émouvante où ils avaient échappé aux soldats anglais qui les poursuivaient, leur aspect le disait assez. Pâles des privations subies, les habits en haillons, exténués par cette invraisemblable étape à travers les prairies humides et les sentiers de montagne escarpés de ce pays accidenté et peu pourvu de routes, ils étaient à bout de force et se soutenaient à peine. La blessure de Guillaume s'était envenimée et son transport immédiat à l'ambulance s'imposait.

Le camp tout entier était dans une grande animation, car on s'attendait à une attaque prochaine des Anglais et l'on se préparait en conséquence. Certes, la vaillance était grande et l'impatience de se battre commune à tous, mais

on se trouvait comme toujours en petit nombre en présence des masses anglaises et il fallait suppléer à cette infériorité à force d'habileté, de prudence et de bravoure.

Les deux combattabts de Boshoff qui venaient, au prix de tant de fatigues et de souffrances, joindre leur effort à celui de la petite armée, reçurent un fraternel et chaleureux accueil. La première consigne qui leur fut donnée fut celle du repos et, dans l'état où ils se trouvaient à leur arrivée, ils n'auraient pu tout d'abord en exécuter une autre.

Mais après la première nuit de sommeil sur le lit de camp d'officier qui parut à Jean une couche très moelleuse, le Français nerveux et doué de beaucoup de ressort se sentit déjà à moitié remis. Sa première action fut de se rendre à l'ambulance pour voir comment se trouvait son compagnon de captivité et de fuite.

Une tente relativement spacieuse abritait les malades peu nombreux en ce moment. Jean aperçut bientôt celui qu'il cherchait sur une des blanches couchettes dressées les unes près des autres sous le vaste abri de toile. A ce moment même, un médecin militaire français pansait la blessure enflammée du Boer. Celui-ci serrait les dents pour ne pas se plaindre.

— Ce ne sera rien, dit le major à Jean. Si notre burgher veut être sage et ne pas bouger de deux ou trois jours, je lui promets pour récompense de prendre part au combat qui se prépare et qui éclatera probablement à peu près dans ce délai. Ce a vous convient, sergent?

— Je vous remercie, Monsieur le Major, dit Guillaume.

Puis de sa main libre, serrant la main de Jean :

— Dire que sans vous, sans votre présence d'esprit et votre courage, au lieu de pouvoir nous battre avec nos frères, nous serions encore l'un et l'autre prisonniers des Anglais !

Le pansement était achevé ; le médecin se dirigea vers un autre lit et Jean s'assit tout près de la couchette de son camarade pour lui tenir un peu compagnie et revivre avec lui les péripéties terribles de leur évasion.

Comme ils conversaient avec l'abandon amical que justifiaient assez les souffrances subies en commun et les périls courus ensemble, un jeune homme, un adolescent vêtu de l'uniforme boer pénétra sous la tente et s'approcha vivement du major en disant d'une voix douce et singulièrement harmonieuse :

— J'arrive en retard aujourd'hui, Docteur ?

Ce que répondit le médecin, Jean et Guillaume ne l'entendirent pas. A la voix du jeune volontaire, tous les deux avaient tressailli. Celui ci, calme et mesuré dans ses mouvements, se mettait en devoir de remplir ses fonctions d'infirmier comme on remplit une tâche habituelle et quotidienne. Il se penchait sur le lit du malade et ne s'était pas encore retourné vers le fond de la salle où Guillaume et Jean, obéissant à la même impulsion, ne parlaient plus et demeuraient attentifs, cherchant à apercevoir son visage.

Le pansement du blessé fut long et minutieux. L'adolescent aidait le docteur avec une grande dextérité et comme ils attachaient ensemble les dernières ligatures, la même voix fraîche et bien timbrée s'éleva :

— Les deux prisonniers arrivés hier sont ici ?

Le médecin lui indiqua d'un geste la couchette de Guillaume et à ce moment le jeune infirmier se retourna.

Les deux compagnons eurent en même temps un cri où il y avait de la surprise, du saisissement, de la joie.

Ils se regardèrent étonnés de constater l'un chez l'autre ce même élan. Mais le volontaire s'approchait d'eux et leurs yeux ne les avaient pas trompés, ils n'étaient pas dupes de quelque illusion étrange, ce jeune volontaire boer, c'était bien Margaret. En reconnaissant Jean Mimerel sous l'uniforme des défenseurs du Transvaal, l'émotion de la jeune fille fut grande :

— Vous ici, Jean, mon Dieu, est-ce donc possible ?

— Et vous, Margaret, dans ce camp, sous ces habits de soldat !

— Ne me trahissez pas, dit-elle en mettant un doigt sur ses lèvres et jetant autour d'elle un regard furtif. Je suis ici pour tous le volontaire Hanz Pontvallier.

— Margaret, disait Jean à mi-voix, quelle chose providentielle que notre rencontre!

— Et si inespérée, répondait la jeune fille ; car je n'avais pas rêvé ce bonheur de vous retrouver parmi les défenseurs de notre patrie.

— Pensez-vous que je pouvais jamais oublier le Transvaal ?

— Miss Margaret oublie plus aisément son fiancé, dit Guillaume avec un vif accent d'amertume.

Dans l'émotion du revoir, Jean n'avait plus pensé à la présence de Guillaume et Margaret n'avait pas jeté les yeux sur lui.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir aperçu tout d'abord, Guillaume, dit-elle... Vous êtes donc blessé ? Souffrez-vous beaucoup ? Est-ce grave ? Non, ce semble. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : votre grand-père est ici avec moi.

Le jeune homme était resté sombre et n'avait pas répondu aux premières questions de Margaret. En entendant nommer son grand-père, il demanda :.

— Oncle Petrus ? Prévenez-le vite. C'est avec lui, dites-vous, que vous êtes venue ?

Margaret raconta en quelques mots aux deux jeunes gens, avec sa simplicité ordinaire, l'arrivée du vieillard chez Erasmus, la tristesse de celui-ci de ne pouvoir partir avec son ancien compagnon et de n'avoir pas de fils pour l'envoyer se battre à sa place ; et alors l'aveu qu'elle lui avait fait, elle, du projet qu'elle avait formé, l'autorisation donnée par l'aïeul et le soin qu'il avait pris de la confier à Petrus Mulier...

Le visage de Guillaume, devenu si sombre tout à l'heure, s'éclaircissait en écoutant ce récit. L'acte d'Erasmus mettant sa petite-fille sous la protection de son grand-père à lui était à ses yeux une preuve que les anciens projets n'étaient point abandonnés...Mais l'attitude de Jean et de Margaret en se retrouvant ensemble lui laissait au cœur un soupçon cruel. Pourquoi le Français ne lui avait-il jamais parlé d'elle ? La ferme où il avait été recueilli lors de son premier séjour au Transvaal, c'était sans doute la Ferme-Elise. Et pourtant il n'avait point fait mention de la présence d'une jeune fille. L'homme du Veldt n'était pas sans doute un

grand psychologue ; mais il sentait pourtant que les omissions de ce genre peuvent être significatives. D'ailleurs, dans la surprise heureuse du revoir, si également vive chez le Français et chez Margaret, n'entrait-il rien que de l'amitié?

Jean, de son côté, frappé brutalement au milieu de sa joie par ce titre de fiancée que Guillaume avait donné à la petite fille d'Erasmus, subissait une indicible souffrance morale. Les deux jeunes gens restaient silencieux et peu ils n'osant et ne pouvant d'ailleurs dans ce lieu public et devant plusieurs témoins se demander mutuellement une explication ou la solliciter de la jeune fille. Margaret devinait ce qui se passait en eux. Elle aurait voulu rassurer Jean et enlever loyalement à Guillaume des espérances qu'elle sentait ne pouvoir réaliser et elle demeura un instant en face d'eux attristée et interdite.

Mais cette nature bien équilibrée reprenait vite son calme et ne négligeait jamais un devoir.

— Permettez-moi d'achever ma visite des malades, leur dit-elle, car, ainsi que vous le voyez, je suis à la fois infirmier et soldat.

Et sa phrase s'acheva dans un sourire.

Elle ajouta :

— Quand ce sera fini, j'irai dire à votre grand père que vous êtes là, Guillaume. Combien il va être heureux!

Les deux compagnons la suivirent des yeux tandis qu'elle s'arrêtait, bienfaisante et douce auprès de chaque malade. Partout un sourire l'accueillait et ces souffrants se disaient entre eux que jamais on n'avait rencontré tant d'a-

dresse et d'habileté à soulager chez un adolescent, tant de douceur et de grâce captivante chez un soldat.

Elle sortit après avoir adressé de loin un geste d'adieu à Jean et à Guillaume.

Les deux compagnons d'héroïsme et d'aventures, les deux amis d'hier restaient en face l'un de l'autre, muets et défiants. Leurs mains ne se cherchaient plus pour une fraternelle étreinte, leurs yeux évitaient de se rencontrer. Quelque chose avait passé entre eux qui glaçait tout élan de camaraderie cordiale et semblait leur avoir fait oublier en un instant les bons offices et les dangers courus ensemble.

La gêne de leur tête-àtête fut rompue par l'arrivée de Petrus Muller. Jean, laissant l'aïeul et le petit-fils à leurs épanchements, quitta la tente-ambulance et se mit à parcourir le camp au hasard, obsédé par ses pensées.

CHAPITRE

XXIV

. . . . . .

— Margaret, est-ce vrai que vous êtes la fiancée de cet homme?

— Jamais les fiançailles n'ont été faites; nos deux aïeuls seulement en avaient formé le projet.

— Et vous Margaret?

— Moi, j'obéissais la mort dans l'âme... Je priai Dieu de me sauver de cette contrainte. J'invoquai la Vierge Marie en égrenant le chapelet de l'aïeule...

— Vous avez fait cela, Margaret?

— Oui, je l'ai fait, poussée par une impulsion très forte et très douce...

— Et le secours d'en haut vous est venu?

— Guillaume partit pour l'armée, la veille même du jour où mon grand-père les attendait,

oncle Petrus et lui, pour conclure ces malheureuses accordailles. Ce fut comme si la main divine m'avait délivrée de la mort au moment de la recevoir.

— Votre cœur m'était donc fidèle, Margaret. Et Dieu lui-même a béni cette fidélité!

— Je pensais bien pourtant ne vous revoir jamais plus.

— Et moi, quand j'ai quitté la France pour venir servir dans cette guerre, pouvais-je m'attendre à vous trouver sous un habit de volontaire parmi les combattants!

— La raison de mon départ a été bien simple dit Margaret comme s'il s'agissait d'une chose en effet toute naturelle : Grand père se désolait de n'avoir aucun fils à envoyer à l'armée. Quand il vit son vieux compagnon Petrus prêt à s'engager pour remplacer Guillaume prisonnier, il se désespérait de sa propre impuissance... C'était bien à moi à aller tenir la place de mon aïeul infirme, de mon père et de mes oncles morts.

— Quel pays, murmura Jean, où les vieillards et les jeunes filles deviennent soldats à l'heure de l'invasion. Et, reprit-il, s'adressant à Margaret, chacun vous prend ici pour un jeune garçon?

— Le général se doute bien de la vérité et puis le médecin à qui je sers d'infirmière. Mais les chefs ferment les yeux pour n'avoir pas à me renvoyer, car la loi ne permet pas d'enrôler les femmes.

— Et vous avez déjà vu le feu, Margaret?

— Oui, une première fois, le lendemain de mon arrivée ici, je me suis battue à côté de Petrus.

— Et vous n'avez pas eu peur?

La jeune fille sourit.

— Le premier moment a été un peu difficile : les balles sifflaient tout près de moi si étrangement ! L'horreur de tuer me possédait surtout. Mais j'ai pensé qu'il le fallait, que c'était pour tous le devoir, et j'ai marché ensuite sans plus éprouver d'emotion pour la patrie transvaalienne.

— Et maintenant, Margaret, une nouvelle bataille se prépare, plus terrible et plus meurtrière que celle où vous avez pris part. Ne seriez-vous pas mieux dans votre rôle de femme en vous retirant à l'ambulance et vous contentant de soigner les blessés? Permettez-moi d'avertir les chefs...

— Oh! Jean, dit-elle, ce n'est pas moi qui vous conseillerais de quitter votre poste à l'heure où on va se battre! Que ce soit plutôt ma mission de femme de panser les blessures, cela se peut, et je retournerai à cette tâche si je suis sauve, une fois le combat fini. Mais je me suis engagée comme volontaire, j'ai promis à mon aïeul d'agir pour la patrie comme auraient fait ses fils. Et vous voudriez, juste au moment d'une bataille, vous voudriez que je me dérobe, Jean?

— Non, je n'insiste plus. Soyez vaillante à votre gré. Si je redoute de vous voir exposée à des dangers auxquels il semble que votre qualité de femme ne vous destinait pas, c'est une grande douceur pour moi, Margaret que d'être auprès de vous, de pouvoir vous protéger et vous défendre après la séparation que votre aïeul nous avait imposée et qui semblait être sans appel.

— Maintenant, dit-elle avec une fierté naïve, oncle Erasmus ne pourrait plus objecter que vous n'êtes pas un Boer, capable de défendre, à l'heure de l'attaque, l'indépendance du Transvaal?...

— Mais votre grand-père a donné sa parole à un autre, Margaret, et cet autre vous aime. Puis-je espérer?...

— Espérons tout, mon ami. Mais à cette heure, ne pensons qu'à notre patriotique devoir. Ne vous êtes-vous pas déjà attardé avec moi? Au moment où le combat va se livrer, ne pensez qu'à bien faire et à entraîner vos hommes. Je ne suis plus à cette heure que le moindre de vos soldats, mon cher lieutenant.

Il s'éloigna d'elle. Les rangs se formaient, la bataille était imminente. Margaret, heureuse et se sentant reine comme toute femme qui se sait aimée, ne s'apercevait plus du poids de son fusil ni de celui du lourd collier garni de cartouches. Il lui semblait marcher à la victoire, marcher à la joie et son cœur chrétien, débordant d'émotion, chantait intérieurement un hymne d'action de grâce.

Elle fut tirée brusquement de son rêve. Quelqu'un tout près d'elle lui disait :

— Margaret, écoutez-moi.

Elle leva les yeux et vit Guillaume Muller, hâve et pâle, le regard encore brûlant de fièvre, mais debout et prêt à se battre, comme le major le lui avait promis.

L'apparition du Boer à ce moment fut pénible à la jeune fille. Elle éprouvait en sa présence de la gêne, presque de la timidité. Elle lui dit cependant, douce et calme comme à l'ordi-

naire :

— Vous sentez-vous vraiment assez bien, Guillaume, pour être ici et n'est-ce pas imprudent de votre part?...

Il secoua la tête avec impatience.

— Laissons tout cela, dit-il, les moments sont brefs. Que vous contait le Français tout à l'heure?

Ce ton agressif et discourtois blessa Margaret.

— Je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger ainsi, répondit-elle.

— Mon droit, c'est le choix de votre aïeul et du mien qui nous voulaient fiancés. Excusez-moi : le temps est trop court pour chercher des formules de politesse et je ne suis d'ailleurs qu'un Boer rustique, moi. Nous ne savons qui reviendra de ce combat. Il faut avant qu'il commence, nous expliquer en deux mots, loyalement. Ce Français que j'ai longtemps appelé mon ami, vous aime-t-il et l'aimez-vous?

Mise ainsi en demeure de s'expliquer, Margaret n'eut d'autre recours qu'une intrépide franchise.

— J'aime Jean Mimerel et il m'aime, je n'aurai jamais d'autre mari que lui.

Le convalescent blémit. Dans son regard passa une lueur inquiétante.

— Tant pis pour le Français, dit-il.

Cette parole et l'accent dont elle était dite, l'état d'exaltation maladive, dans lequel se trouvait le jeune Boer, donnèrent à Margaret l'appréhension de quelque catastrophe. Elle se repentit presque de sa sincérité trop grande, voulut rappeler Guillaume et le raisonner dou-

cement, mais il était déjà loin d'elle, perdu dans la masse des combattants qui s'ébranlaient pour l'attaque.

Les premiers coups de feu partirent du côté des Boers. Les Anglais vigoureusement répondirent. Ce fut bientôt la confusion de la bataille au milieu de laquelle chaque groupe de soldats distingue seulement quelques épisodes, ne pouvant juger de l'ensemble, et ignorant parfois jusqu'à la fin si l'on est vainqueur ou vaincu.

Le lieutenant Jean Mimerel et le petit soldat Hanz Pontvallier se trouvaient maintenant à peu de distance l'un de l'autre; et l'officier, absorbé par la chaleur du combat et les préoccupations de son rôle de chef, pouvait à peine, de temps en temps, jeter un regard furtif sur la jeune fille. Elle chargeait son fusil et tirait, calme, méthodique, maîtresse d'elle-même et ne saluant pas plus les balles que les burghers à grandes barbes qui combattaient à ses côtés. Elle avait tout le sang-froid militaire de ces hommes, et, de plus qu'eux, une élégance d'attitude et une grâce aisée bien féminines, dans le maniement de son arme et tous ses mouvements de soldat. Jean l'admirait, avec un peu de stupeur, quoi qu'il fît. L'homme d'Europe, le Français surtout, aime à trouver dans la femme une faiblesse qui lui permette d'affirmer vis-à-vis d'elle son rôle de protecteur. Cette virilité d'âme chez la jeune fille qu'il aimait le déconcertait légèrement. Mais dans une brève accalmie de la bataille, Margaret se tourna vers lui et lui sourit. Dans ce sourire, il retrouva toute la simplicité candide de la jeune fermière appliquée aux plus humbles devoirs de l'intérieur et qui

s'était laissé initier par lui, avec une soumission d'écolière, à tout un monde intellectuel qu'elle ignorait. L'ombre que projetait en lui l'influence des préjugés disparut et, dans cette enfant vaillante dont il possédait le cœur, il ne vit plus que la femme idéale, aussi douce que forte, aussi humble que grande, plus accomplie qu'il n'eût jamais pu la rêver.

Ces pensées, se succédant rapidement en lui, l'avaient, pendant un instant peut-être, distrait de l'appareil sanglant de la bataille et de tout ce qui l'entourait. Mais à ce moment, Margaret poussa un cri et s'élança vers le lieutenant. Elle venait d'avoir la vision d'une chose horrible : un homme pâle, le regard fou sous le large chapeau boer, de ses mains que la fièvre faisait légèrement trembler, dirigeait le canon de son fusil, non pas contre l'ennemi mais contre son chef Jean Mimerel! L'élan de la jeune fille, rapide comme la pensée, la porta au-devant de l'officier à qui elle fit un rempart de son corps. Le malheureux Guillaume avait tiré la balle destinée à Jean alla frapper Margaret en pleine poitrine, et Jean la soutenait, affolé de la voir blessée, sans rien comprendre encore au drame qui venait de se passer, si terrible et si prompt.

A la vue de ce qu'il venait de faire,Guillaume eut un rugissement de désespoir et se précipita vers le groupe formé par la jeune fille et le lieutenant qui la soulevait à-demi de terre, ne sachant comment la secourir. Il se mit à dire avec un son de voix rauque et sans pouvoir finir d'articuler les mots :

— C'est moi qui l'ai tuée... Faites-moi fusiller,

mon lieutenant... Je voulais tirer sur vous, et c'est elle, elle que j'ai atteinte!

— Misérable, dit Jean, si c'est toi qui as frappé cette enfant, tu vas mourir en effet de la mort des lâches.

Les soldats regardaient cette scène, pleins de pitié pour le jeune volontaire et stupéfaits de l'aveu du Boer.

Margaret était toute blanche et une large tache de sang s'agrandissait rapidement au-devant de sa vareuse. Elle n'était pas évanouie et, à voix presque basse, elle put dire :

— Cet homme parle au milieu d'un accès de fièvre : il n'a pas sa raison.

Et son regard se fixa sur celui de Jean avec une expression d'instante prière.

— Ah! vous voulez me sauver, dit Guillaume, elle veut me sauver! répéta-t-il d'un accent de plus en plus exalté. Et bien, je me ferai justice moi-même.

Il tournait déjà vers lui le canon de son fusil.

— Désarmez cet homme, dit Jean aux soldats.

Et quand ce fut fait :

— Liez-lui les mains et ramenez-le à l'ambulance.

La tache de sang s'élargissait de plus en plus sur la vareuse du petit volontaire : Margaret perdit connaissance.

La bataille continuait, mettant l'avantage du côté des Boers.

XXV

L'acte abominable commis par Guillaume avait été en réalité un acte presque inconscient. Encore sous l'empire de la fièvre,, les nerfs excités par sa faiblesse physique, la vue de l'entretien de Margaret avec Jean, et l'aveu complet qu'il avait provoqué chez la jeune fille avait fait monter son exaltation jusqu'au délire. Le commencement de la bataille pendant lequel il avait d'ailleurs fait son devoir avec une bravoure et un mépris du danger plus grands encore qu'à l'ord naire, avait détourné de lui les pensées mauvaises.... Puis il s'était trouvé près de Margaret et de Jean, il avait surpris le sourire échangé entre eux et toute sa folie l'avait repris. Le Boer, obligé de se défendre sans cesse, à travers les solitudes de son pays, contre des ennemis divers, hommes ou fauves, a malheureusement le coup de fusil très facile. Guillaume avait vu rouge et avant qu'il eut eu le temps de réfléchir à l'infamie du crime qu'il

allait commettre, son arme s'était tournée comme d'elle-même vers le Français qui lui prenait la jeune fille qu'il s'obstinait à nommer sa fiancée. Mais l'amour avait été plus prompt que la haine. Margaret avait fait à Jean un rempart de sa propre poitrine et en la voyant s'affaisser sur elle-même, atteinte par la balle destinée à l'officier, Guillaume avait éprouvé ce que peuvent avoir de plus intolérable le désespoir et le remords.

Etendu maintenant sur sa couchette d'ambulance, en proie à une fièvre ardente et les mains toujours liées pour qu'il ne put attenter à sa vie, il restait immobile, les yeux clos, refusant de répondre à ceux qui lui parlaient, souffrant au-dedans de lui les pires tortures morales.

Le vieux Petrus, son aïeul, était à son chevet, dévoré d'inquiétude et ne pouvant obtenir de lui une seule parole. Par pitié pour le vieillard et par générosité pour son petit-fils, Jean n'avait parlé que d'un accès de délire survenu à Guillaume au milieu de la bataille, en voyant Margaret blessée. Cette version avait été présentée à tous comme la vérité, et tandis que le conseil de guerre et le peloton d'exécution passaient dans la rêverie sombre de Guillaume, le pardon magnanime de Margaret et de Jean l'avaient déjà sauvé.

Il comprenait cependant que son grand-père ignorait tout, car en dépit de la voix du sang et de sa tendresse, le vieux Boer se serait détourné de lui et l'aurait maudit s'il eut seulement soupçonné son crime. Guillaume, poussé à s'accuser par le remords et n'osant pourtant

porter ce coup à son aïeul, se renfermait dans ce silence farouche.

Il eut voulu parler cependant pour demander si Margaret était frappée à mort ou si sa blessure laissait quelque espoir, mais il se sentait indigne d'adresser à personne cette question et il tremblait trop d'ailleurs de recevoir quelque terrible réponse. Des cris de joie annonçant la victoire des Boers arrivèrent jusqu'à lui et son cœur de patriote eut dans le premier moment un battement de joie. Puis il songea à la trahison infâme qu'il avait commise en voulant tuer, au moment même du combat, un étranger venu pour défendre la patrie transvaalienne, un des plus vaillants officiers de l'armée boer. Et cet officier était son compagnon, son ami, son camarade de captivité et de fuite à qui il devail d'avoir échappé aux Anglais! Non, il ne méritait pas, lui, déshonoré à jamais par cette affreuse action, de se réjouir de la victoire avec les braves, ceux dont les mains pures n'avaient versé que le sang de l'ennemi!

Pendant que Guillaume subissait cette première et très juste expiation de son crime, Jean, qui ne pouvait quitter le champ de bataille, avait donné ordre de transporter Margaret dans sa propre tente, sa tente d'officier qu'il lui cédait, où elle serait plus confortablement installée qu'à l'ambulance et où elle aurait l'avantage de se trouver seule. Il l'avait confiée au médecin-major et aux infirmiers, il savait qu'elle allait être entourée de tous les soins et de tout le respect possible; et cependant, il est facile de comprendre combien en ce moment parut sévère au lieutenant le devoir qui le retenait

au milieu de ses hommes. Lui aussi, comme Guillaume se demandait si la blessure était mortelle ou s'il aurait la consolation de revoir Margaret vivante, Margaret qui s'était sacrifiée pour le sauver! Car tout ce qui lui avait paru confus à la première minute, était clair pour lui maintenant : l'attentat de Guillaume et l'élan de dévouement héroïque qui avait précipité la jeune fille au-devant du coup destiné à celui qu'elle aimait. Nulle parole ne pourrait exprimer l'attendrissement de Jean à la pensée de cette affection si fidèle et si forte, et son inquiétude mortelle au sujet de la pauvre enfant qui allait probablement payer de sa vie son héroïsme spontané?... Et Jean qui aurait donné sa propre vie mille fois pour elle, ne pouvait rien contre le fait accompli.

Il ne pouvait même pas, hélas! être à ce moment à son chevet pour échanger avec elle les suprêmes confidences et recevoir peut-être son dernier soupir. — Oh! cet infâme et ce misérable Guillaume! — Mais elle voulait qu'on lui pardonnât et Jean ferait selon sa volonté.

Il n'avait présentement qu'un seul moyen de se montrer digne d'elle; surmonter l'angoisse indicible qui le poignait et remplir son devoir d'officier plus fidèlement et plus brillamment que jamais, s'il était possible, pour achever la victoire qui déjà se prononçait en faveur des Boers.

Et le lieutenant Jean Mimerel fut encore au feu, dans cette fin de journée, plus beau que de coutume. Il contribua largement à la pleine déroute des Anglais et le général le nomma capitaine sur le champ de bataille.

Maintenant, les officiers et les hommes, tête nue, remerciaient Dieu du triomphe à la même place où ils l'avaient remporté et Jean, libre enfin, se hatait vers sa tente, le cœur plein d'une seule angoissante pensée.

* * * * * * * * * * * * * * * *

Sur la couchette étroite, il aperçut un visage bien pâle encore sans doute, mais qui, des yeux et des lèvres, lui souriait, et tout près du lit de camp, à côté du médecin-major, se tenait une des religieuses du couvent catholique de Johannesburg arrivées au camp tout récemment sur la demande des chefs.

L'émotion du jeune officier fut si vive en retrouvant Margaret vivante qu'il ne put avancer tout de suite et chancela.

Le major s'avança vers lui, la main tendue, en lui disant :

— Rassurez-vous : la balle est extraite; la blessure n'offre aucun danger.

C'était trop de joie : le vaillant officier qui venait d'avoir au feu une si crâne attitude, tomba à genoux au pied de la couchette et, la tête dans ses mains, se prit à sangloter.

XXVI

Dans la tente qui servait d'ambulance, Guillaume était seul en ce moment; son aïeul avait dû le quitter pour aller reprendre son service. Depuis la veille, personne n'avait pu lui arracher une parole ni lui faire prendre aucune nourriture, sauf quelques gouttes d'eau que l'intensité de la fièvre ne lui permettait pas de refuser. Seulement, comme il se montrait absolument calme, Petrus avait obtenu qu'on lui déliât les mains.

Il était là, toujours morne, ne regardant rien autour de lui, absorbé par la désespérance et le remords qui le rongeaient au dedans. Il entendit des pas tout près de sa couchette et machinalement leva les yeux. Il devint livide et un gémissement sourd monta à ses lèvres. L'homme qui était devant lui, c'était Jean Mimerel.

L'officier le considérait avec plus de pitié que de colère; mais l'angoisse du coupable portée à son comble l'empêchait de s'en apercevoir. Il

aurait voulu parler pour s'accuser peut-être avec une satisfaction âpre ou laisser échapper quelques paroles traduisant son désespoir, mais les mots ne pouvaient pas jaillir de sa gorge contractée par une émotion trop violente.

Jean se pencha sur lui :

— Guillaume, dit-il, voulez-vous me donner la main?

Le Boer, écrasé de stupeur, ne fit pas un mouvement pour prendre la main loyale qui lui était tendue. Il regarda l'officier avec une expression d'effarement, puis faisant un effort pour retrouver la faculté de parler, il dit péniblement :

— Je n'étais pas en délire quand j'ai tiré sur vous : vous pouvez me livrer au conseil de guerre.

— Guillaume, il ne faut plus parler de cela, jamais plus, entendez-vous bien. Margaret le veut ainsi : c'est elle qui m'envoie vers vous.

— Oh! puisque vous êtes si généreux, dit le Boer dont le cœur se brisait enfin, parlez-moi d'elle. Va-t-elle mourir de sa blessure?

— Dieu l'a préservée, dit gravement l'officier : rendons grâces à Dieu. Elle est hors de danger, et si vous ne pouvez arriver jusqu'à elle, c'est elle qui viendra bientôt vous apporter son pardon...

Une expression de joie transfigura le pâle visage de cet homme tout à l'heure si sombre et convulsé par la honte et la douleur.

— Je ne l'ai pas tuée, oh! mon Dieu, mon Dieu, quel soulagement!... Ecoutez, lieutenant, j'ai agi comme un misérable, mais je viens de subir en ces quelques heures le pire des suppli-

ces.... Elle vit et vous n'avez pas été atteint; mon crime n'a point eu son effet, c'est un bonheur que je ne pouvais espérer!

L'âme du malheureux s'épanchait maintenant après une si longue et si affreuse contrainte. Il poursuivit, la voix entrecoupée :

— Pour moi, c'est fini; jamais je ne me consolerai d'avoir fait cela.... J'ai été affolé, voyez-vous! quand j'ai su qu'elle vous aimait; et j'avais tort, car enfin, elle s'était engagée avec vous à la ferme, n'est-ce pas, avant qu'il fut question de nos fiançailles?

Jean fit un signe affirmatif.

— Vous la méritez, dit Guillaume, et moi, je me suis rendu à jamais indigne d'elle. Je suis indigne aussi de porter l'habit des braves Boers Mais il y aura bien une balle pour moi dans les prochaines batailles : cela vaut mieux que le peloton d'exécution que vous m'épargnez.

— Ne parlez plus de cela, Guillaume, je vous le redis encore, si vous croyez me devoir un peu d'amitié, malgré....

— Non pas seulement de l'amitié, dit Guillaume avec énergie, mais le dévouement le plus complet, le plus entier, pour vous autant que pour elle....

Et cette fois, le coupable que la générosité de Jean et son propre repentir semblaient réhabiliter, n'hésita plus à mettre sa main fiévreuse dans la main que l'officier lui tendait encore.

Rien ici-bas maintenant ne pouvait rompre le pacte d'amitié loyale scellé entre ces deux hommes.

. . . . . .

Cependant, à la suite du dernier succès remporté sur les Anglais, la petite armée boer avait un peu de répit. Plusieurs des combattants profitaient de l'accalmie pour aller à de grandes distances revoir leurs fermes abandonnées, Nul d'entre eux ne savait s'il retrouverait intacts les bâtiments laissés à la garde des serviteurs cafres, car les Anglais dévastaient et brûlaient chaque jour quelques-unes de ces habitations quittées par les burghers pour aller se battre.

Le commandant eut une conférence sérieuse avec Jean au sujet de Margaret. Nul n'ignorait plus aujourd'hui au camp que le petit volontaire était une jeune fille. Il était difficile de lui laisser dans les rangs des soldats la place qu'elle y avait d'ailleurs occupée d'une si vaillante manière. Puis sa blessure et peut-être les émotions subies la laissaient faible et souffreteuse. Le commandant estimait que c'était un devoir pour lui de la renvoyer à son aïeul. Quelques semaines passées à la ferme lui rendraient sans doute force et santé. Elle serait libre alors, soit de rester en paix dans la maison paternelle, ayant comme elle l'avait fait, payé sa dette à la patrie, soit de revenir, sous ses habits de femme, remplir à côté des religieuses de Johannesburg la tâche d'infirmière qui lui convenait si bien.

— C'est vous qui la ramènerez à son grand-père, capitaine, dit le chef en souriant, et, sans me taxer d'indiscrétion, vous me permettrez bien de vous souhaiter d'heureuses fiançailles?...

Jean secoua la tête, soucieux. La campagne faite dans l'armée transvaalienne suffirait-elle

pour faire de lui aux yeux d'Erasmus un vrai Boer digne de devenir l'époux de Margaret?

Petrus Muller à qui la jeune fille avait été personnellement confiée par son aïeul devait se joindre à Jean pour la reconduire à Ferme-Elise et Guillaume revenu aussi à la santé irait avec eux. Ce n'était pas trop de ces trois hommes vigoureux et résolus pour escorter le jeune fille au milieu des dangers possibles de la route.

Le pardon que Jean avait donné à Guillaume était franc et large. Le jeune capitaine avait rendu sans arrière-pensée son amitié sincère et sa pleine confiance à celui qui, dans une minute d'aberration criminelle, avait voulu l'assassiner Guillaume se montrait digne de cette générosité. En lui-même il jugeait que sa vie appartenait au Français qui l'avait sauvé de l'infamie en dissimulant son crime aux yeux de tous, et il était prêt à se sacrifier purement et simplement à chaque occasion.

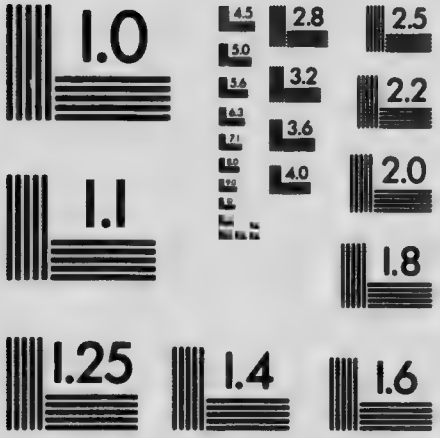
Il avait renoncé à Margaret; lui-même dit à son grand-père l'engagement ancien qui liait la jeune fille à Jean Mimerel, et, dans ce sentiment très haut de la justice qui est au fond de l'âme grave des Boers, le vieillard, malgré ses regrets personnels, approuvait pleinement la résolution de son petit-fils de s'écarter volontairement du chemin des deux vrais fiancés. C'est lui, Petrus, qui s'était chargé d'expliquer la situation à son vieux camarade dès l'arrivée à Ferme-Elise.

Dans ces dispositions, les Muller s'éloignèrent du camp aux côtés du capitaine français et de la jeune fille. Leurs montures au pied sûr les emportèrent bientôt en pleine solitude. Les tentes

ne leur apparaissaient plus déjà de loin que pareilles à de petites taches blanches dans le décor vert sombre du paysage. Puis elles disparurent tout à fait et nos quatre voyageurs ne virent plus que la grande prairie déserte et le ciel.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

XXVII

Tout semblait morne à Ferme-Elise depuis que celle qui en était l'âme et le sourire l'avait quittée. L'aïeul trouvait les journées démesurément longues dans son fauteuil d'infirme près de la petite table où reposait la Bible ou devant la fenêtre, en face des fleurs du jardin qui semblaient, elles aussi, s'alanguir et perdre un peu de leur éclat, loin de la petite main amie qui se plaisait à les arroser chaque jour.

Le personnel de la ferme n'ayant plus la direction si intelligente et si bien entendue de la jeune maîtresse, apportait moins d'ensemble et de régularité dans l'exécution des travaux quotidiens. Erasmus se faisait rendre compte de tout par les serviteurs et leur donnait directement ses ordres, mais immobilisé par son infirmité, il ne pouvait suppléer Margaret, si prompte à se transporter d'un point à l'autre de l'ex-

ploitation, partout où sa présence était nécessaire.

Mais si grand que fût le vide laissé par la jeune fille et dans la maison et surtout dans le cœur de son aïeul, celui-ci n'avait aucun regret de la décision prise. Aucune faiblesse, aucun retour trop personnel sur lui-même ne venait diminuer le sacrifice accompli. Et si le vieux burgher se sentait pris à certains moments d'une poignante angoisse à la pensée que Margaret pouvait être tuée ou blessée, il ne révoquait pas cependant en son âme l'offrande qu'il avait faite de son enfant très chère à la patrie transvaalienne.

Il était plus avide que jamais, par exemple, de recevoir les nouvelles de la guerre et envoyait fréquemment les serviteurs en chercher aux environs.

Ces gens revinrent un jour fort alarmés, disant que des troupes anglaises couraient le pays, attaquant les fermes, soit pour se procurer des provisions et du bétail, soit pour venger les actes de quelques Boers isolés qui avaient arrêté des convois de vivres et fait dérailler des trains.

Erasmus accueillit ces bruits avec le plus parfait sang-froid. Peut-être y avait-il même en lui un sentiment de satisfaction secrète à la seule pensée d'une attaque possible de Ferme-Elise qui lui permettrait de voir de près les Anglais. Ses yeux s'arrêtaient par moment avec une expression étrange vers le lourd fusil qui s'alignait le troisième à la panoplie de la cheminée.

Il fit consolider les portes de la maison, arma les huit ou dix nègres capables de se battre et

prépara tout en vue de l'assaut qui pouvait se produire.

Les renseignements des serviteurs étaient vrais et les précautions prises par le vieux burgher, motivées. On entendit un matin, un peu avant le lever du jour, un grand bruit de pas de chevaux, puis aussitôt, dans la cour, des coups de feu éclatèrent... Les Anglais au nombre d'une vingtaine se portaient d'abord vers les étables pour enlever le bétail. La résistance des Cafres les surprit et leur fit croire à la présence de défenseurs plus nombreux. Ils se rejetèrent vers le milieu de la cour pour prendre le temps de mieux concerter leur attaque. A ce moment, une fusillade partie de la maison fit tomber trois hommes dans leurs rangs. Ils se précipitèrent alors vers l'habitation, mais des trois fenêtres de façades, des coups de fusil tirés régulièrement et méthodiquement les arrêtèrent.

Erasmus qui n'avait en ce moment auprès de lui, à part quelques femmes, que trois des serviteurs, les autres ayant été laissés pour la défense aux granges et aux étables, s'était fait transporter près de l'une des fenêtres. Sur son ordre, on lui avait mis entre les mains son vieux fusil, et le burgher, ému jusqu'aux profondeurs de l'âme, tremblant de joie de pouvoir encore combattre, visait juste et tirait droit, touchant son homme presque à chaque coup, dans la nuit finissante qui se teintait d'aube.

Quand le soleil se leva éclairant largement la scène, six Anglais gisaient à terre, morts, et il y en avait un nombre à peu près égal de blessés. Mais trois des Cafres laissés au dehors avaient

aussi été tués, les autres redoutant sans doute le même sort, après avoir d'abord résisté avec assez de courage, s'étaient enfuis. Maintenant, pour soutenir l'assaut, Erasmus se trouvait seul avec les trois serviteurs, ceux-ci braves et fidèles, qu'il avait retenus près de lui et les servantes noires, frissonnantes de peur, qui poussaient des gémissements et se cachaient le visage dans les mains à chaque nouvelle détonation.

Cependant les Anglais, furieux d'être arrêtés si longtemps devant ce corps de logis, s'avancèrent sous les projectiles et vinrent essayer d'enfoncer la porte à grands coups de crosse de fusils. Pendant qu'une partie d'entre eux s'appliquaient vigoureusement à cette besogne, les autres contournaient l'habitation et s'introduisaient dans le jardin où ils se mirent à piétiner impitoyalement les jolies fleurs de Margaret pour atteindre la fenêtre que l'on avait condamnée à la hâte au moyen de quelques clous. Mais sous les poussées vigoureuses les volets furent bientôt prêts à céder tandis que, du côté opposé, la porte disloquée craquait. Derrière cette porte, on avait à la hâte entassé quelques meubles, faible barricarde qui oscillait déjà. Un dernier effort et tout s'écroule, la porte cède, les volets arrachés tombent et les assaillants s'élancent dans la salle. Les femmes se sont enfuies dans les chambres voisines et les soldats anglais se trouvent en présence de ce vieillard, assis dans son fauteuil d'infirme, qui dirige contre eux le canon de son fusil et des trois serviteurs noirs qui font bonne contenance et rechargent leurs armes. La vue d'Eras-

mus avec son visage énergique et sa barbe d'argent, son attitude superbe de calme et de vaillance, les impressionne et les fait hésiter un instant. Mais le burgher a tiré et l'un des soldats tombe sur le sol de terre battue. Alors la fureur les reprend et dans l'étroit espace de cette salle de ferme, une lutte indescriptible se livre. Les meubles derrière lesquels s'abritent pour tirer ceux qui attaquent et ceux qui se défendent, servent à leur tour de projectiles et sont bientôt mis en morceaux. La vaisselle de faïence rangée sur les dressoirs s'écroule et se brise avec un bruit argentin. Les pieds des combattants glissent dans les flaques de sang que la terre battue ne peut absorber assez vite. L'odeur de la poudre et la fumée emplissent la salle. Ce corps à corps qui a pour théâtre l'espace étroit d'une chambre de ferme devient confus et tragique comme une mêlée, Mais il est évident que le vieillard infirme et les trois nègres dont deux sont blessés ne pourront tenir longtemps et que les Anglais vont être maîtres des bâtiments dévastés.

Tout à coup on entend dans la cour le pas de chevaux, puis des exclamations de douleur et de colère, et quatre cavaliers portant l'uniforme des volontaires boers se précipitent sur le lieu du combat, assommant à coups de crosses de fusils ceux des Anglais qui leur tombent sous la main. Trois sont déjà couchés à terre, le crâne fendu. Ceux qui restent, pris de panique, sautent par les fenêtres, poursuivis par les coups de feu des nouveaux venus.

Deux d'entre eux, avant de s'enfuir, pénètrent dans l'une des étables, saisissent à la hâte une

botte de paille et y mettent le feu. Cette besogne faite, ils se glissent dehors en rampant et vont rejoindre leurs camarades qui, diminués de plus de la moitié, se sauvent, vaincus et honteux, à travers la prairie favorable aux fuyards.

XXVIII

Maintenant la fumée était dissipée, les cadavres sanglants avaient été traînés hors de la salle que jonchaient encore les débris des meubles brisés, et, dans ce décor de dévastation et de ruines, la forme rigide, le masque énergique et pâle d'Erasmus se détachaient dominant toute la scène. Margaret entourait de linges la tête ensanglantée du vieillard et ses larmes coulaient pressées, sur la chevelure blanche largement maculée de rouge. Ses trois compagnons, debout près du fauteuil de l'infirme, suivaient du regard le travail pieux de la jeune fille et gardaient un silence plein de tristesse.

Le vieux burgher était frappé à mort. Il avait cet orgueil et cette joie patriotique inespérée de mourir, lui aussi, par les balles anglaises, après avoir immolé plusieurs ennemis du Transvaa,. Et à la vue de sa petite-fille heureusement revenue alors qu'il ne l'attendait pas, pour l'as-

sister à ses derniers moments, sa physionomie grave et recueillie de mourant s'attendrissait d'un sourire. D'une voix affaiblie, mais très distincte encore, il dit :

— Ma fille, je désire te fiancer avant de te quitter....

Alors d'un mouvement unanime et spontané Petrus et Guillaume poussèrent Jean vers lui. Erasmus qui, dans le premier moment, ne l'avait pas reconnu, le regarda avec surprise. Il vit sur lui l'uniforme des combattants boers, les galons de capitaine; et ses yeux qui allaient bientôt se fermer interrogèrent sa petite-fille, Guillaume et Petrus.

Ce fut celui-ci qui prit la parole :

— Le seul homme que votre Margaret ait aimé, celui à qui elle avait engagé sa foi, Jean Mimerel est venu de France aux premiers bruits de guerre pour défendre l'indépendance du Transvaal. Il s'est montré brave entre les braves, a conquis chacun de ses galons au prix d'une action d'éclat. Il est, lui aussi, un vrai Boer et vous pou[illegible] donner votre fille.

— C'es[illegible] Jean, dit le vieillard, vous êtes digne d'e[illegible] puisque Petrus et Guillaume y consentent, soyez son fiancé, devenez son mari..

Le jeune homme s'était agenouillé comme il l'avait fait une fois déjà à cette même place devant le fauteuil de l'infirme à côté de la jeune fille, mais quel contraste avec le calme familial de cette heure passée et le trouble, hélas! et les ruines sanglantes du moment présent.... L'aïeul posa ses mains sur leurs deux têtes dans un geste auguste de bénédiction; mais le bonheur des-

cendait sur eux au milieu des catastrophes et des larmes.

Un cri retentit, sinistre dans le silence : Au feu! Jean vivement se releva. A travers les ouvertures béantes de la porte et des fenêtres, une grande flamme apparut, montant déjà au-dessus du toit des étables.

Les valets qui tout à l'heure avaient fui, revenus une fois les Anglais partis, s'empressaient autour des bâtiments, cherchant un moyen de combattre le sinistre. Petrus, Guillaume et Jean s'élançaient déjà pour leur venir en aide.

Erasmus avec un calme stoïque les retint :

— Tout serait inutile, dit-il, la rivière est trop loin, les bâtiments ne peuvent être sauvés. Tachez seulement de préserver la maison, assez isolée peut-être pour n'être pas atteinte.

Puis d'une voix qui s'affaiblissait, il murmura :

— Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; que son saint Nom soit béni!

Cependant les serviteurs aidés des femmes étaient parvenus à détacher une partie des bestiaux qui s'enfuyaient vers la prairie en poussant des mugissements de bêtes affolées. La flamme montait vers le ciel, crépitante, dans le plein jour radieux et serein: et tandis que les trois hommes et les quelques noirs encore valides étendaient des linges mouillés sur les murs lézardés et le toit ouvert et branlant de la maison, le vieillard toujours étendu sur son fauteuil, la main dans la main de sa petite-fille, tout doucement se mourait.

— Margaret, dit-il d'une voix perceptible à

peine, quand cette guerre sera finie, Jean et toi vous rebâtirez la ferme.... Vous y vivrez comme nos pères ont vécu, cultivant les terres.... élevant vos enfants en vrais fils du Transvaal.... Tu me le jures, Margaret?

— Oh! père, je vous le jure.

Une dernière bénédiction, un dernier baiser, puis il ajouta :

— Maintenant laisse-moi me recueillir et prier.

Ses lèvres balbutiaient des versets de l'Evangile : " Je suis la résurrection et la vie... Celui qui croit en moi ne mourra pas pour toujours... "

Margaret ouvrit le Livre saint et à travers ses larmes acheva de lui lire à haute voix les textes sacrés.

Il expira ainsi dans sa foi sincère et sa piété grave, victime plutôt que coupable de l'erreur religieuse que ses pères lui avaient léguée, et son âme alla paraître devant le Dieu des infinies miséricordes, large à bénir toutes les bonnes volontés!

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■

Le lendemain, ce fut en face des bâtiments en cendres qu'on célébra les funérailles du burgher. Les mains pieuses de sa petite-fille et du Français qu'il avait accepté pour fils ensevelirent sa dépouille. Ses amis et ses serviteurs le couchèrent pour le dernier sommeil dans un coin de terre ombragé, clos d'un mur bas attenant au jardin, où son père et sa mère reposaient déjà. Quelques fleurettes échappées au massacre de la veille souriaient au soleil et se balançaient au

choc léger d'un papillon. Des oiseaux au gosier merveilleux chantaient dans les rameaux des arbustes funéraires.... Jean, frappé par ce spectacle de joie que lui offrait la nature au milieu des deuils et des ruines sanglantes, eut soudain en lui-même la vision de leur existence à venir, à lui et à Margaret. La ferme lui apparut rebâtie, peuplée de serviteurs et de troupeaux au milieu de la prairie paisible et sereine. Il vit sa femme chèrement aimée, comme une jeune reine à la tête de ce rustique domaine; et lui, Jean, à côté d'elle, dirigeant les travailleurs, guidant lui-même la charrue, regardant ses jeunes enfants, êtres inconnus vaguement chéris d'avance, croître, libres et vigoureux, sous les grands horizons, loin des civilisations excessives et des milieux mondains énervants et corrompus. Il se pencha vers Margaret éperdue de sanglots :

— La vie vous garde encore du bonheur, mon amie, et mon âme une impérissable tendresse.

Mais ce n'était pas le moment de rêver longtemps des joies futures ni même de s'appesantir sur la douleur présente. Jean devait sous peu de jours aller rejoindre son poste de chef et Margaret que rien ne retenait plus d'ailleurs à la ferme dévastée, lui disait sa volonté de repartir avec lui, sinon comme soldat, du moins comme infirmière. Petrus et Guillaume se disposaient à aller visiter leur propre ferme, elle aussi peut-être pillée et incendiée, avant de retourner au commando.

Jean réfléchissait, grave, inquiet, combattu, hésitant à formuler une pensée qui le hantait depuis l'heure où le vieil Erasmus avait rendu le dernier soupir, mais il rencontra le regard si

franc et si pur de Margaret qui cherchait à lire dans son âme et cela l'enhardit à parler.

— Ma chérie, lui dit-il, je ne voudrais pas offenser votre deuil en vous entretenant de noces sur la tombe à peine fermée de votre aïeul. Et cependant, pour nous en aller ensemble vers les dangers et les aventures, pour avoir le droit de ne plus nous séparer jamais, pour qu'il me soit permis en toute occasion de vous protéger et de vous défendre, ne faudrait-il pas que le lien du mariage nous unit dès ce moment?

Margaret, inclina la tête, un instant, pensive, puis elle leva sur son fiancé ses yeux où des larmes perlaient encore :

— Vous avez raison, Jean, et grand-père lui-même nous approuverait. Dès que vous le voudrez, demain s'il le faut et si c'est possible, je suis prête à devenir votre femme.

— Merci, Margaret, Oh! merci...

Mais il hésitait et se troublait encore. Evidemment, il n'avait pas tout dit.

Il reprit, au bout d'un instant de silence :

— Ma chérie, vous savez que je suis catholique. C'est vous-même qui m'avez fait revenir à la pratique plus fidèle de ma religion. La bénédiction d'un prêtre catholique peut seule rendre notre union légitime. L'accepterez-vous?

Un beau sourire éclaira le visage marbré de larmes de la jeune fille :

— N'avez-vous donc pas compris, lui dit-elle, que dès longtemps, dès avant votre arrivée à la ferme, je me sentais intérieurement portée par une impulsion très douce et très forte vers la religion qui avait été celle de ma chère aïeule et de nos pères avant elle?

Avec une simplicité d'enfant, elle entr'ouvrait son corsage et fit voir à Jean le chapelet d'opale et d'or qui pendait sur sa poitrine.

— Il ne m'a pas quittée un seul instant, dit-elle, depuis que je suis partie d'ici avec oncle Petrus. Plus d'une fois, je l'ai égrené en répétanti ne sachant bien comment il fallait dire : Mère de Jésus, venez-moi en aide, protégez ceux que j'aime et veillez sur moi!

J'ai secrètement attribué à cette protection et à cette égide d'avoir échappé à la mort quand la balle de Guillaume m'a frappée.

— Alors, mon amie, vous avez sauvé ma vie aux dépens de la vôtre, mais en me disant ce que vous me dites à cette heure, vous me faites encore un plus grand bien.

—Quand les jours calmes reviendront,s'il plait à Dieu de nous les rendre, je vous demanderai, à vous qui m'avez enseigné tant de belles et bonnes choses, de m'instruire dans la religion catholique afin qu'il me soit donné de l'embrasser, que nous n'avions plus qu'un seul cœur et que nous puissions prier ensemble.

. . . . . .

Petrus et Guillaume, mis au courant de ce projet de mariage, les conduisirent en trois jours de marche vers une ville où se trouvaient une église catholique et un prêtre.

Lorsque Jean et Margaret rejoignirent le commando, ils étaient unis indissolublement pour la bonne et la mauvaise fortune, pour la joie et pour la douleur, pour les belles années de la jeunesse et l'hiver de la vie, jusqu'à la tom-

be où le véritable amour, plus fort que la mort, ne sombre même pas!

Dans le dernier engagement entre Anglais et Boers où le général de Wet vient de remporter une éclatante victoire enlevant aux troupes de la reine quatre mille prisonniers et sept canons, Jean Mimerel a été nommé colonel.

Dans la liste des morts transvaaliens — triste revers, hélas! de tout succès militaire — nous trouvons le nom de Guillaume Muller, tombé à l'ennemi, glorieusement!

FIN

Les propriétaires de la

Bibliotheque Moderne

ont le plaisir d'annoncer à leurs nombreux lecteurs la publication du célèbre ouvrage

"LA FAIM ET LA SOIF"

qui paraîtra au complet dans le prochain numéro.

Liste des Ouvrages en vente
à La Bibliothèque Moderne

1608 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LA JEUNESSE DU ROI HENRI, (10 vol) $1.00
VAINCU PAR L'AMOUR, J. Rameau (illustré)..10 cts
LE CHATEAU DE VILLEBON, (illustré)..... 10 cts
MISERICORDE ! par Jules Mary..... .....10 cts
LES DRAMES DE L'IRLANDE, L. Thomin.....10 cts
L'AMOUR D'UNE REINE, A. Guignery.....10 cts
LA LOI D'AMOUR, par Mme M. Thiery..... ...10 cts
LE CHAMBRION, par Ponson du Terrail.....10 cts
TANTE BERTHE, par G. de Peyrebrune.....10 cts
L'AMI DU CHATEAU, par Elie Berthet.....10 cts
UN DUEL A MORT, par P. Zaccone. .....10 cts
LE MENDIANT NOIR, par Paul Féval.....10 cts
LA LANTERNE ROUGE, par P. Zaccone.....10 cts
L'ENVELOPPE NOIRE, par P. Zaccone.....10 cts
FIANCÉE D'OUTRE-MER, par D. LESUEUR.....10 cts
LE SACRIFICE D'UNE FEMME, J. de Gastyne..10 cts
LA DAME D'AUTEUIL, par P. Zaccone .....10 cts
LA VOLEUSE D'ENFANT, par H. Conscience..10 cts
LA FIANCEE DU TUEUR DE LIONS, L. Noir...10 cts
LA BELLE TIENNETTE, par E. Richebourg...10 cts
LA COSAQUE, par Paul Féval.....10 cts
LA VIERGE DES MAKIS, (illustré) P. TONELLI.10 cts
CHAGRIN D'AIMER, par Paul Samy .....10 cts
LE MISSEL DE LA GRAND'MÈRE, E. Richebourg 10 cts
LA FILLE DES VAGUES, par F. Lafargue 10 cts
AMOUR D ENFANT, AMOUR D'HOMME, J. Mary 10 cts
CŒUR DE SCEPTIQUE, Henri Ardel... 10 cts

Nouvelles Collections Illustrées

A 13 et 25c. le volume.

Ces livres formant des séries de *Romans de Voyages* et d'*Aventures*, de *Romans historiques et scientifiques*, d'ouvrages *littéraires classiques*, de *Recréation*, etc., ont été spécialement choisis pour la jeunesse.

Les ouvrages marqués d'une (†) sont ceux qui, formant 2 volumes à 13 cents (couverture jaune), peuvent être fournis, au choix, en un seul volume à 25 cents, (couverture bleue).

Romans de Voyages et d'Aventures.

Fenimore Cooper

200	201	Le Lac Ontario	2 v.
205	206	Le Chef Indien	2 v.
209	210	L'Ecumeur de Mer	2 v.
213	214	La Sorcière des Eaux	2 v.
235	206	Le Dernier des Mohicans	2 v.
241	242	La Fiancée du Huron	2 v.

Mayne-Reid

152	153	La Chasseresse sauvage (†)	2 v.
158	159	Dans la Prairie (†)	2 v.
221	222	Les Chasseurs de Scalps	2 v.
224	225	La Reine des Navajos	2 v.

Camille de Cendrey

75	75 bis	Le Trappeur du Kansas (†)	2 v.
94	98	Le prisonnier des Sioux (†)	2 v.
110	116	La fille fille du Grand Chef (†)	2 v.
122	125	L'Ange des frontières (†)	2 v.
129	130	Flèche d'or (†)	2 v.
139	140	L'Espion indien (†)	2 v.
142	143	L'Auberge de l'Ours-Noir (†)	2 v,
160	161	La Captive des Mohawks (†)	2 v.
176	177	L'enfant d'adoption (†)	2 v

192 193 Le Rancho de la Vallée (†)..... 2 v.
245 246 La Vierge de la Forêt..... 2 v.
251 252 Le Roi des Nuages..... 2 v.
258 259 Les colons du Missouri..... 2 v.

G. Guitton et Le Rouge

Les Conquérants de la Mer :

233 La Flibuste sanglante (1ère série)..... 1 v.
234 Les Preneurs de villes (2e série) ..... 1 v.
237 Les Mangeurs d'hommes (3e série)..... 1 v.
238 Le Trésor des crocodiles)4e série)..... 1 v.

Marc Mario

207 208 Les chasseurs du Transvaal..... 2 v.
211 212 L'Orpheline de Prétoria..... 2 v.

A. Malhinger

154 La Fille du Bourreau..... 1 v.
156 Le Flibustier..... 1 v.
197 La Fille du Boer..... 1 v.

Auteurs divers :

68 131 Contes du pays de l'or, par Bret Harte 2 v.
133 Contes du Farwest, par Hawthorne..... 1 v.
80 Robinson Crusoé, par D. de Foë..... 1 v.
185 Robinson Suisse, par R. Wiss..... 1 v.
168 169 La Case de l'Oncle Tom, par Mme Becker-Stowe (†) ..... 2 v.
232 La Vierge des Makis, par Philippe Tonelli 1 v.

Romans et Ouvrages Historiques

Adrien Guignerv

124 Les Cinq (†)..... 1 v.
126 L'Espion de la Reine..... 1 v.
138 Les Volontaires de Guise (†) ..... 1 v.
141 Le Capitaine Rouge..... 1 v.

Marc Mario et L. Launay

VIDOCQ, ses exploits, ses aventures,

(6 volumes, Nos. 254 à 261) :

254 La Chasse aux forçats ..... 1 v.
255 Les assassins de Kermilis..... 1 v.
256 La Bohémienne..... 1 v.

257 Le Repaire des chauffeurs ..... 1 v.
260 Une grande dame de la Pègre ..... 1 v.
261 Le Roi des policiers ..... 1 v.

Marc Mario

262 263 Le Courrier de Lyon ..... 2 v.

Camille Godeau

Les généraux de la Révolution

226 Hoche ..... 1 v.
247 Marceau ..... 1 v.
Kléber ..... (*en préparation*) ..... 1 v.
Masséna — 1 v.
Bonaparte — 1 v.

H. Lozeral

266 267 Les Drames de la Bastille ..... 2 v.

Auteurs divers

64 Christophe Colomb, par J. de Riols ..... 1 v.
29 Chanvallon, par Ch. Monselet ..... 1 v.
57 La Simonne, par Ch. Deslys ..... 1 v.
88 Hélène de Chabry, par Pierre des Brandes 1 v.

Ouvrages de Litterature

Xavier de Maistre

2 La Jeune Sibérienne ..... 1 v.
33 Voyage autour de ma chambre ..... 1 v.

E.-T.-A. Hoffmann

46 Le doge de Venise ..... 1 v.

Chateaubriand

59 Atala ..... 1 v.
87 Aventures du dernier des Abencérages ..... 1 v.

Galland

(Les Mille et une Nuits.)

144 Aladin ou la Lampe merveilleuse (†) ..... 1 v.
146 Aventures de trois Calenders ..... 1 v.
216 Sindbad le Marin ..... 1 v.
265 Ali-Baba ..... 1 v.

Walter Scott

20 Les deux bouviers ..... 1 v.
40 La veuve des Highlands ..... 1 v.
108 109 Quentin Durward (t. I et II) ..... 2 v.
114 115 Quentin Durward (t. III et IV) ..... 2 v.

Auteurs divers

31 32 Paul et Virginie, par Bernardin de Saint Pierre (†) ..... 2 v.
102 103 Faust, roman d'après Gœthe (†) ..... 2 v.
136 137 Roméo et Juliette, d'après Shakespeare (†) ..... 2 v.
180 181 Aventures de Gil Blas de Santillane, par Le Sage (†) ..... 2 v.
34 Contes de Perrault ..... 1 v.
78 Don Quichotte, par M. de Cervantès ..... 1 v.
151 Contes d'Hégésippe Moreau ..... 1 v.
170 Voyage sentimental, par Sterne ..... 1 v.
178 Le Corsaire, par Byron ..... 1 v.
217 218 Lohengrin, par M. Arcel, d'après Wagner ..... 2 v.
249 250 Don Juan, Lord Byron ..... 2 v.

Romans et Etudes de Mœurs

H. de Balzac

187 Les Marana ..... 1 v.
194 La Vendetta ..... 1 v.
196 Le Colonel Chabert ..... 1 v.
198 199 Eugénie Grandet ..... 2 v.

Jules Mary

1 Amour d'Homme, amour d'Enfant ..... 1 v
18 Le Boulet d'or ..... 1 v.

Georges de Peyrebrune

27 Tante Berthe ..... 1 v.
39 Princesse ..... 1 v.

Auteurs divers.

3 Bonheur brisé, par A. Duchatelle ..... 1 v

7 Autour de la Lune de miel, par Paul Ponsolle 1 v.
21 La Dot de Suzette, par Fiévée..... 1 v.
35 Le Trait d'Union, par Lemercier de Neuville 1 v.
135 A Toute vapeur, par Camille Debans..... 1 v.

Romans et Ouvrages Militaires Comiques
Léo Marville

12 Rose-Claire ..... 1 v.

PIECES DE THEATRES,—CHANSONS

Drames :

61 Les Enfants d'Edouard, Casimir Delavigne 1 v.
106 Hamlet, par Shakespeare..... 1 v.
128 Guillaume Tell, par Schiller..... 1 v.

Comédies :

85 Le Barbier de Séville, par Beaumarchais.. 1 v.
111 Le Légataire universel, par Régnard..... 1 v.
157 Joueur, par Régnard..... 1 v.

Chansons :

51 La vieille Chanson française, chants pop.. 1 v.

Ouvrages Utiles et de Recreation

Le prix de ces ouvrages n'est pas marqué sur la couverture.

49 La Cuisinière du foyer, par Henri Lozeral. 1 v.
58 La Pâtissière du Foyer, par Henri Lozeral. 1 v.
55 Usages du monde, la Baronne de Savernon.. 1 v.
63 Le Nouveau Maître de danse, par A. Hélie 1 v.
150 La Médecine des foyers, par le docteur de Bures..... 1 v.
202 Nouvelles Clef des Songes..... 1 v.
62 Nouveau Langage des fleurs..... 1 v.
227 Nouvel oracle des dames et des demoiselles 1 v.
240 Nouveau Code du Joueur, règle complète des jeux de société, par Ni-Luje..... 1 v.
172 Manuel des bons domestiques, (livre des maîtres)..... 1 v.
173 Manuel des bons domestiques, (livre des domestiques)..... 1 v.
150 Le grand et le petit Albert, préface par Ni-Luje..... 1 v.

NOUVELLE COLLECTION DE BONS ROMANS

Adoption (l'), roman. par Georges Pradel, 1 vol. 376 pages..... 0 35

Anneau de fer (l'), roman, par Ely Montclerc, 1 vol. 318 pages.... 0 30

Belle (la), roman, par H. Germain, 1 vol. 225 p. 0 30

Blessée au cœur, roman à sensation par Jules Mary, 1 vol. 268 pag. 0 30

Bois d'amour (le), roman, par Mael. 1 vol. 216 pages..... 0 30

Cage de cuir (la), roman par Georges Pradel, 1 vol. 265 pages..... 0 30

Contumace (le), roman, par Jules Mary. 1 vol. 288 pages 0 30

Enfant du forçat (l'), roman, par L. Letang. 1 vol. 228 pages..... 0 30

Enfants de la mer (les) roman, par G. Toudouze. 1 vol. 118 pages.... 0 20

Epreuve (l'), roman sentimental canadien, par le Dr P. E. Prévost, 1 v. 0 30

Fille de l'aiguilleur (la), roman par Montclerc, 1 vol. 387 pages..... 0 35

Fille de l'officier de marine (la), roman, par de M. 1 vol. 511 pages ... 0 50

Foudroyé, roman, par Jules Mary, 1 vol. 314 pages 0 30

Infâme, roman, par Spitzmuller. 1 vol. 325 pages 0 30

Lys d'or (le), roman, 1 vol. 262 pages..... 0 30

Maman Laulette, roman 257 pages, 1 vol.... 0 30

Mariage de René (le), roman, par Lesueur. 1 vol. 80 pages..... 0 20

Mari de Marguerite (le), roman. 1 vol 125 pag. 0 20

Martyr de l'honneur, roman par Elz. Montclerc, 1 vol. 322 pages.... 0.30

Maternité morale, roman, par Pierre Mael. 1 vol. 128 pages..... 0 20

Porteuse de pain, (la), roman, par X. de Montepin, 1 vol. 525 pages 0 50

Reine - Marguerite, roman, 1 vol. 279 pages 0 30

Roman de l'ouvrière (le) par Charles de Vitis, 1 vol. 194 pages..... 0 25

Saltimbanque, roman, par Henri Germain, 1 vol. 315 pages..... 0 30

Serment d'une mère (le), roman, 1 vol. 151 pag. 0 20

Testament d'un martyr (le), roman, par S. Boubée. 1 vol. 450 pages.... 0 30

Voleurs de nom (les), roman par Letang. 1. vol. 276 pages..... 0 30

* HISTOIRES A SE TORDRE, par M. THIVARS. Jolies illustrations comiques..... 0 25

HISTOIRE DE JOS MONTFERRAND, l'athlète canadien, par Benjamin Sulte. Nouvelle édition, avec portraits et nombreuses gravures..... 0 25

* NAPOLÉON 1er. Le général,—le consul,—l'empereur,—la campagne de France,—la chute,—l'île d'Elbe —les Cent-Jours,—Sainte-Hélène. 1 grand volume avec gravures..... 0 25

* VIEUX LOUP DE MER (le), ou les drames de la mer. Récits d'un vieux marin. 1 vol. avec gravures..... 0 25

ENFANT PERDU ET RETROUVÉ (l') ou Pierre Cholet. Histoire véritable recueillie par M. l'abbé Proulx. 1 vol. avec gravures..... 0 40

CHEMIN DES LARMES (le) ou un amour déçu, grand roman par ***. 1 volume de 480 pages..... 0.40

* ROBINSON CRUSOÉ (Aventures de). Traduction nouvelle ornée de gravures. 2 vol. in-12..... 0 50

* ROBINSON SUISSE (le). Traduit de l'allemand de Wyss, par Mme Elise Voiart. 2 vol. in-12..... 0 50

SECRETS DE LA MAISON BLANCHE, (les) ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B... 0 60

* NAUFRAGES (Histoire des), comprenant ceux de La Pérouse, de la *Méduse* et autres naufrages célèbres. 1 vol. orné de gravures..... 0 60

* PAUL ET VIRGINIE, suivi de la chaumière indienne. Extraits des Etudes de la Nature, etc., par Bernardin de Saint-Pierre. 1 grand vol. orné de gravures..... 0 60

Livres Utiles et Amusants

CARTES DE CONVERSATION POUR LES AMOUREUX, consistant en 40 cartes : *Questions et Réponses*, et formant un jeu de société des plus amusants.

Prix de chaque jeu, sur carton fin satiné, dans un joli étui..... 0 20

UN CHEVAL

Ferré avec les Fers

" NEVERSLIP "

Est sûr de ne jamais glisser.

Faites usage de L'HUILE BALMORAL

LUDGER GRAVEL, Agent.

Tel. Bell Main 641. **26 & 28 Place Jacques-Cartier.**

EXAMEN GRATIS DE LA VUE.

Ne ruinez pas vos YEUX à porter de mauvaises LUNETTES, LORGNONS, etc., pour tracer, coudre, lire et écrire, etc.

Allez voir le meilleur de Montréal comme FABRICANT de VERRES OPTIQUES et AJUSTEUR de LUNETTES, LORGNONS et YEUX ARTIFICIELS, taillés et ajustés selon les maladies des YEUX pour bien VOIR de LOIN et de PRES, renforcir les NERFS OPTIQUES, corriger les défauts de l'ŒIL et guérison d'YEUX.

Consultez le SPECIALISTE Beaumier,

MEDECIN et OPTICIEN

Gradué aux E. U. A. 20 ans d'expérience.

Professeur a l'Institut d'Optique Americain.

1854 rue Ste-Catherine, Entre les rues Cadieux et Ave Hôtel-de-Ville,

MONTREAL, P. Q.

Ouvert jour et nuit Le Dimanche, de 1 à 4 heures P.M.

QUALITES et TRAVAIL GARANTIS. BAS PRIX

AVIS—Envoyez-nous par la Poste vos vieilles LUNETTES, LORGNONS, PINCE-NEZ, etc, avec description de leurs DEFAUTS, au retour, vous recevrez nos VERRES OPTIQUES, solidement fixés à neuf dans vos anciennes montures. Prix, $1.00 comptant, enregistrement et frais de Poste compris, Canada et E. U. A. Ecrivez-nous pour plus amples informations. Prenez garde, nous n'avons pas d'agents sur le chemin pour notre MAISON FONDEE et responsable.

P. V. Ayotte

IMPRIMEUR, EDITEUR, RELIEUR

— ET —

Propriétaire du TRIFLUVIEN

171-173-175, Rue Notre-Dame,

TROIS-RIVIERES.

Impressions de toutes sortes.

....Ouvrages de Luxe.

Reliures de tous genres.

Commandes remplies promptement.

Demandez nos prix.

Bell Tel. 31.

Un avantage exceptionnel

En offrant les ouvrages que nous publions au prix de 25 cents l'exemplaire, nous espérons que nos lecteurs apprécieront les efforts que nous avons faits pour arriver à ce résultat.

Ces ouvrages se détaillent régulièrement au prix de 75 et 90 cents. La différence est remarquable.

Cependant nous offrons encore une bonne réduction à ceux qui prendront un abonnement, c'est-à-dire nous faisons les conditions suivantes : 3 mois (6 volumes) 90c, 6 mois (12 volumes) $1.80 et 12 mois (24 volumes) $3.60 payable 15c, sur livraison de chaque volume.

Decarie, Hebert & Beauchesne,

1808 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

Bell Tel. Main 4331